APR 25 1938

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 AVRIL 1938

P.-E. FLANDIN	*La Politique intérieure*	721
ANDRÉ DE LABOULAYE	*L'Ambassade de P. de Laboulaye*	735
PAUL DE LABOULAYE	*Souvenirs*.	748
STEPHEN HUDSON	*Myrte*.	773
STÉPHANE LAUZANNE	*L'Angleterre, cette Ile*... . . .	802
ÉMILE MAGNE	*L'Abbé Michel de Pure*. — I. .	819
MARCEL THIÉBAUT	*La C. G. T. éducatrice*	844
JACQUES CHENEVIÈRE	*Une Peine perdue*. — Fin . . .	878
ALEXANDRE ARNOUX	*Les Grands Thèmes du Cinéma*	907
PAUL ALFASSA	*La Peinture anglaise au Louvre*	918
CONSTANTIN PHOTIADÈS	*D'Oriane à Ænéas*	934
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire*. . . .	945

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

45e ANNÉE *NUMÉRO 8*

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

La livraison d'avril 1838 *de la première* Revue de Paris *comprend un* Voyage au Sinaï *d'Alexandre Dumas et d'A. Dauzats, d'ou nous extrayons les passages suivants :*

En passant au Vieux-Caire, nous avions salué un jour le colonel Selves... Le colonel Selves devenu Soleyman-Bey, a renoncé à la religion chrétienne pour adopter le culte mahométan, et à ses habitudes françaises pour embrasser la vie orientale ; malgré ce changement dans sa foi et dans ses mœurs, son cœur est resté européen, et les souvenirs nationaux sont encore ses souvenirs : il a fait peindre, sur les murailles de sa maison, les batailles les plus glorieuses de la Révolution et de l'Empire, et par les yeux et la mémoire, il revit au milieu de ses compatriotes ; il nous avait montré tout cela avec un sourire triste qui nous avait révélé ce qu'il y avait eu de malheur et de lutte dans cette âme, avant qu'elle n'osât accomplir ce qu'on appela en France son apostasie.

Quelques jours les voyageurs furent invités par Clot-Bey, Français d'origine comme le colonel Selves et médecin du sultan. Après le dîner, Clot-Bey leur offrit un concert, bientôt suivi d'une danse d' « *almées* ».

Elles portaient un costume élégant et voluptueux : le sommet de la tête est couvert d'un tarbouch richement brodé et orné de pierreries, d'où s'échappent les cheveux, tressés en une multitude de nattes longues et fines, ornées de sequins de Venise percés au bord, et placés si près l'un de l'autre, qu'ils se recouvrent comme des écailles. Le corps est pris dans une robe taillée en forme de redingote échancrée devant, qui se rejoint à la taille par une courbe gracieuse, et laisse le sein entièrement nu ; de la taille aux pieds, la robe est lâche et flottante, les jambes sont enfermées dans un pantalon turc...

Cependant, peu à peu la danse s'anima, les mouvements devinrent plus rapides et plus voluptueux, les chanteurs élevèrent la voix, les gestes prirent un caractère lascif ; enfin, les danseuses, excitées de plus en plus par les chants et par la musique, arrivèrent au paroxysme de la passion la plus véhémente et la plus déréglée. Alors la voix prit le dessus sur la musique, les virtuoses chantèrent, en s'accompagnant toujours, une chanson irritante et lubrique ; il y eut entre les quatre femmes et l'homme *(un bouffon)* une lutte de bacchantes et de satyre ; enfin, haletantes et les cheveux en désordre, elles vinrent se jeter sur nous, nous entourant de leurs bras convulsifs, et se glissant comme des serpents sous nos grandes robes orientales.

LA POLITIQUE INTÉRIEURE

Lorsque cet article paraîtra, les débats sur les projets financiers du Gouvernement seront sans doute clos et M. Léon Blum aura obtenu les pleins pouvoirs qu'il sollicitait ou aura démissionné. Mais, dans l'un ou l'autre cas, le problème de notre restauration restera entier.

C'est une caractéristique de l'impuissance actuelle de notre régime parlementaire que ces crises politiques qui se succèdent sans rien résoudre. Elles démontrent, une fois de plus, que, sans une réforme profonde du système électoral et politique, ce régime est condamné. On peut épiloguer sur l'évolution de notre démocratie parlementaire. Beaucoup de nos contemporains estiment, avec raison peut-être, que la Constitution de 1875 postulait un régime représentatif de haute qualité. N'accordait-elle pas, en effet, au législatif des pouvoirs d'autant plus exorbitants que la monarchie constitutionnelle avait finalement cédé la place à une présidence de la République soumise, elle aussi, par l'élection, à l'influence parlementaire? Et beaucoup pensaient, et peut-être pensent encore, que le contact direct entre les électeurs et les candidats pouvait garantir la compétence et la valeur morale des élus. La croyance reste, en effet, bien ancrée, chez nous, d'un peuple naturellement intelligent et vertueux, épris, avant tout, du bien public, tel que Jean-Jacques Rousseau l'a dépeint. C'était donc, supposait-on, assurer la prédominance de l'intérêt général que confier directement au peuple le choix de ses représentants. En fait, pendant toute la période ascen-

dante de la Troisième République, le suffrage universel, consulté, presque constamment, dans le cadre du scrutin d'arrondissement, a voté pour des personnes bien plus que pour des idées ou des programmes. L'individualisme national aidant, les Assemblées se sont divisées en de très nombreux groupes où n'existait, d'ailleurs, aucune discipline de vote. L'inconvénient du système, c'est qu'il aggravait l'instabilité gouvernementale. Son avantage, c'est qu'il laissait le parlementaire plus accessible à la notion de sa responsabilité personnelle, et, par là-même, plus libre dans son action politique.

Mais, depuis la guerre, surtout, les choses ont changé. De puissants partis se sont formés. L'électeur, lorsqu'il vote, est passé du plan personnel au plan doctrinal.

Ainsi le suffrage universel, au lieu de choisir un homme auquel il faisait une large confiance pour conduire au mieux les affaires de l'État pendant quatre années, auquel il déléguait ses pouvoirs pour concilier, avec les circonstances mouvantes de la vie nationale et internationale, la défense de l'intérêt public et la réalisation des espoirs populaires, a été lancé directement dans l'appréciation des faits et dans la détermination des actes de l'exécutif et du législatif. Cette transformation du mandat électif est, en outre, survenue au moment où la complexité des problèmes politiques, économiques et sociaux s'aggravait de jour en jour. Le drame où se débat la démocratie parlementaire depuis vingt ans est là. Une course est engagée entre les progrès de l'éducation civique des masses et l'accroissement indispensable de la capacité technique des gérants de la chose publique. Le temps nécessaire pour faire comprendre à l'opinion la valeur des faits et pour lui faire admettre telles ou telles mesures de salut public dépasse le plus souvent le délai qui eût permis d'agir efficacement. C'est ainsi que les démocraties répètent les mêmes erreurs, sans que l'expérience historique des unes ait jamais servi aux autres, et cela jusqu'au point où le mécanisme parlementaire et électoral, conçu et construit pour d'autres temps, éclate, n'ayant ni la vitesse, ni la puissance utiles pour moudre les moissons nouvelles d'une humanité dynamique.

C'est, d'ailleurs, un grand problème que de concilier le système démocratique de la représentation parlementaire avec les exigences d'une vie internationale, pratiquement dominée, aujourd'hui, par les dictatures politiques, dont les actes de gouvernement sont instantanés.

*
* *

S'il avait fallu une démonstration de l'incapacité actuelle du régime à défendre l'intérêt de la nation, la crise politique qui se déroulait à Paris tandis que Hitler entrait à Vienne l'a rendue éclatante. Le cabinet Chautemps a dû, en effet, démissionner parce que le parti socialiste S.F.I.O. a refusé de lui conférer les pouvoirs financiers que le cabinet Blum, qui a succédé au cabinet Chautemps, a réclamé à son tour. Dans un passé très récent, le parti socialiste ne contenait pas son indignation devant les demandes de pouvoirs exceptionnels sollicités des Chambres par les partis qui forment aujourd'hui l'opposition. Il dénonçait ces méthodes comme contraires aux principes mêmes de la démocratie parlementaire. Tout est changé depuis que le pouvoir a passé dans les mains socialistes ; ce qui était exécrable hier est devenu indispensable désormais. Nos ancêtres se seraient indignés de telles palinodies. Nous nous contentons d'en sourire. Des craquements plus inquiétants dans l'édifice de nos institutions sollicitent notre attention. Pour tout observateur impartial, il n'est pas discutable, en effet, que nous soyons entrés dans une phase politique qui peut marquer l'effondrement du régime républicain.

C'est l'aboutissement logique de la prédominance de l'extrémisme dans le gouvernement de l'État.

Dans toute république parlementaire, surtout dans la nôtre, où l'élément de permanence fait défaut, puisque tout aboutit et est subordonné à des assemblées électives, le grand danger pour le régime est d'être entraîné aux excès des partis extrêmes. C'est un fait historique que des monarchies constitutionnelles ont pu s'accommoder d'expériences marxistes et qu'aucune république n'a pu, jusqu'ici, y résister. L'équilibre d'une démocratie parlementaire ne s'établit — et c'est

un autre fait d'observation — que si le Gouvernement, appuyé sur une majorité centriste, a deux contre poids, l'un à sa gauche et l'autre à sa droite. Cela a été le cas, en France, d'une manière presque ininterrompue dans la Troisième République et jusqu'à la guerre de 1914. Pendant ces quarante années, notre pays, si durement éprouvé par la défaite de 1870, a étonné le monde par la rapidité de sa reconstitution matérielle et morale. Cependant, on peut soutenir que si, durant cette période, l'extrême-gauche avait dominé, nous n'aurions jamais constitué notre empire colonial, qui a empêché la France de tomber au rang d'une puissance de second ordre; et que si l'extrême-droite l'avait emporté, nous n'aurions pas opposé, dans la Grande guerre, au moment tragique, cette magnifique unité nationale qui a finalement assuré notre victoire.

Vingt années d'expérience politique m'ont enseigné les vertus du réalisme. Non seulement le temps ne respecte pas ce que l'on tente sans lui, mais encore, sous des apparences trompeuses, l'opinion publique renouvelle les mêmes actions et réactions. La France se laisse entraîner aux extrêmes seulement lorsque les oscillations du pendule prennent une amplitude telle qu'elle croit avoir perdu son équilibre. Ce ne seront jamais les succès des propagandes socialo-communistes qui provoqueront la poussée révolutionnaire, mais les imprudences dites contre-révolutionnaires de l'extrême-droite; de même que le lit de la dictature ne sera jamais fait que par les excès de l'extrême-gauche.

Je ne sais si nos gouvernants de Front populaire, qui excommunient tous les jours le fascisme au point de négliger scandaleusement les intérêts français en Europe, se rendent compte de l'appui qu'ils donnent aux doctrines du fascisme et de l'hitlérisme dans notre opinion publique.

Lorsque, dans les milieux hostiles au fascisme et au nazisme, on les dénonce comme des régimes antidémocratiques, on commet une erreur volontaire ou involontaire, mais une erreur historique. La démocratie n'a pas nécessairement pour base l'élection. Sous de nombreux rapports, le nazisme et le fascisme sont des régimes beaucoup plus démocratiques que certains parlementarismés. Sans doute, la contrainte y est-elle

substituée à la liberté, mais c'est une contrainte égalitaire, peut-être plus démocratique que certaines libertés oligarchiques.

C'est seulement si l'on accepte, comme critérium de la démocratie, la liberté que l'avantage reste au régime parlementaire qui n'est, en effet, compatible qu'avec un ensemble de libertés : liberté de pensée, liberté de la presse, liberté de réunion, etc., etc...

Mais encore faudrait-il que les prétendus soutiens du régime parlementaire défendent les libertés au lieu de les supprimer progressivement. L'attitude de nos partis les plus violemment antifascistes ou antihitlériens est fort intéressante à analyser. Dans le même temps qu'ils condamnent les méthodes de ces régimes, ils proposent et emploient les mêmes. Dans la controverse entre les partisans de la liberté monétaire et les protagonistes du contrôle des changes, ceux-ci se recrutent dans le parti socialiste S.F.I.O., dans le parti communiste et dans l'état-major syndicaliste de la C.G.T. Or, le contrôle des changes est à la base de l'organisation économique de l'État fasciste et de l'État naziste. La réquisition des avoirs à l'étranger, celle des devises et celle des valeurs mobilières détenues par des particuliers, toutes mesures préconisées par les mêmes partis pour obliger le rapatriement des capitaux français et leur emploi au financement des besoins de l'État ou des grands travaux publics, constitue un plagiat évident de la législation fasciste et hitlérienne. Personne plus que Mussolini et Hitler n'a même réalisé, en régime démocratique, la nationalisation du crédit et des entreprises, le contrôle des prix, les grands travaux, le syndicalisme obligatoire et monopolisé entre les mains d'une seule tendance politique.

Le contrôle de la presse a commencé, en Italie et en Allemagne, par les mêmes méthodes que devait instaurer, en France, le projet de loi sur la presse, déposé par M. Léon Blum. Et quand, dans les congrès et les publications socialistes et communistes, on parle de faire passer un grand souffle républicain dans les administrations publiques, la magistrature et l'armée, n'est-ce pas, comme en Italie et en Allemagne, subordonner le recrutement et l'avancement des fonctionnaires et agents de l'État à leur opinion politique, à leur fidélité au

parti? Quelle différence y a-t-il, dès lors, entre le fascisme et l'antifascisme? C'est une simple rivalité de clan, utilisant les mêmes moyens et les mêmes méthodes. On s'en doutait, à vrai dire, dès que le communisme russe, enfant du marxisme, a traduit dans les faits l'idéal révolutionnaire, qui reste à la base de la doctrine du parti socialiste et du syndicalisme politique. Nous serions bien légers, en effet, si nous nous sentions rassurés par le réformisme du parti socialiste S.F.I.O. et la tendance au conformisme républicain que manifestent ceux de ses membres qui ont récemment participé au Gouvernement et aux avantages du pouvoir. Rien dans le programme du parti et rien, non plus, dans les actes de ses délégués au Gouvernement n'indique, tout au contraire, qu'ils aient renoncé à l'idéal collectiviste. Que l'un et les autres aient constaté avec faveur que d'importants profits individuels puissent résulter de la gestion des intérêts collectifs, cela n'implique pas, loin de là, un arrêt dans la lutte contre l'individualisme économique et social et plus spécialement contre ce qui en garantit l'épanouissement : la propriété privée.

Cependant, l'idéal des démocraties individualistes consistait dans l'extension de la propriété et dans sa protection, afin qu'il se créât dans la nation de plus en plus d'hommes libres; car, là où l'indépendance économique des citoyens n'est pas assurée, la liberté politique n'est finalement qu'un vain mot. L'affranchissement du travail par le développement de la propriété, tel était le but des républicains; et le moyen pour y parvenir était le suffrage universel et le parlementarisme. Les lois leur semblaient une garantie contre tous les accaparements, et notamment celui de l'État. La division légale des héritages, le régime des Sociétés, les titres au porteur ont été autant de moyens pour faire des propriétaires. Quand on mesure, même proportionnellement à la population totale, l'accroissement du nombre de propriétaires en un siècle et que l'on calcule, depuis deux ans, compte tenu de toutes les variations du pouvoir d'achat de la monnaie, la perte de valeur en capital de la propriété bâtie et non bâtie, des fonds de commerce, des actions, obligations et titres de rente, on demeure stupéfait. Si la prolétarisation exprime l'état d'un individu dont les moyens d'existence sont liés à

une rémunération imposée et souvent insuffisante d'un travail incertain, cette prolétarisation a marché, depuis quelques mois à pas de géant. Que la dévaluation monétaire s'accentue et toute la catégorie, nombreuse en France, des épargnants retraités viendra grossir une armée de vieux travailleurs et de petits bourgeois victimes du Moloch collectiviste.

L'historien de l'avenir sera stupéfait que le parti radical-socialiste, qui se proclame si volontiers l'héritier des Jacobins, s'associe, si ce n'est avec enthousiasme, tout au moins avec résignation, à la destruction évidente, par le Front populaire, des conquêtes de la Révolution française. Celle-ci avait libéré l'artisanat et le commerce et créé la petite propriété paysanne. Des esprits superficiels prétendent qu'il n'est pas question de dépouiller les uns et les autres de leurs droits de propriété et de leurs libertés. Certes, le Front populaire n'a pas encore songé à exproprier la terre, le magasin ou l'atelier, bien que finalement il en soit ainsi advenu en Russie ; mais le propriétaire de l'une et des autres ont bel et bien vu, ces temps derniers, les droits attachés à leur propriété singulièrement réduits ou même mis en échec. Que représente, en effet, la propriété de la terre, si la liberté de disposer de ses produits est supprimée ou même limitée ? Que devient la liberté du commerce si le commerçant ne peut plus vendre sa marchandise au prix de remplacement ? Que devient l'artisan s'il ne peut ni embaucher, ni congédier sa main-d'œuvre, ni fixer les conditions du travail, ni les salaires, ni les prix ?

Cependant, les politiciens, qui adorent les slogans parce qu'ils dispensent de réfléchir et de comprendre et d'expliquer, justifient leurs trahisons de doctrine par le prétexte de la lutte contre le grand capitalisme.

Est-il permis de rappeler que le capital n'est pas autre chose que le produit d'un travail accumulé non immédiatement consommé ? Pour construire des maisons, pour fabriquer des machines, pour renouveler les outillages, il faut bien investir des capitaux, et pour les investir, il faut qu'ils existent. Même l'intervention du crédit ne dispensera pas de former ces capitaux : on le fera après, au lieu d'avant leur investissement, mais ce sera toujours par la voie d'un prélèvement sur la rémunération du travail. Et si ce n'est pas au profit d'un capitalisme

privé, ce sera au profit d'un capitalisme d'État. Finalement, rien ne prouve que le prélèvement du capitalisme d'État ne sera pas plus lourd, pour un résultat égal, que le prélèvement du capitalisme privé. En effet, tou se trésumant à une question de rendement, il est plus probable que, le rendement de la bureaucratie étant inférieur à celui de l'initiative privée, le capitalisme d'État sera plus exigeant pour le travailleur que le capitalisme privé.

Il est, en effet, digne de remarque que là où l'intervention de l'État s'est manifestée ces derniers temps, lorsque, notamment, il exerce sa contrainte fiscale ou sa domination monétaire, l'État n'ait réussi qu'à dépouiller l'individu à son profit. Assumant des tâches qui le dépassent, étendant de toutes parts les tentacules de sa bureaucratie, réglementant à tort et à travers, l'État ruine la nation. Le prix des services qu'il nous propose et qu'il nous impose monte sans cesse, tandis qu'il étouffe l'activité productrice du pays. Il n'admet plus de distinction entre ce qui appartient aux citoyens et ce qui lui appartient à lui-même. L'esprit nouveau est né, ou plutôt la fiction d'autrefois est rétablie, que l'individu est, corps et biens, au service de l'État, qui peut en disposer à son gré.

Ainsi, et dans le moment même où de beaux esprits ignorants ou légers dénoncent la faillite du libéralisme, l'État totalitaire a déjà répudié tout l'héritage de la Révolution française.

*
* *

Une telle évolution nous conduit infailliblement à l'alternative du communisme ou du fascisme, à moins d'un immédiat et vigoureux redressement.

Mais, quelles sont les chances d'un tel redressement?

Dans l'état actuel de nos institutions, elles ne pourraient venir que d'un changement de majorité parlementaire. Et ce changement de majorité dépend, à son tour, de la décision du parti radical-socialiste. Restera-t-il dans le Front populaire? Dénoncera-t-il ses alliances parlementaires et, par là même, ses alliances électorales? Et, une fois dégagé de la logomachie du Front populaire, sera-t-il décidé à pratiquer

une politique résolument antidémagogique? C'est là la question cruciale.

Avant d'en examiner les divers aspects, écartons d'abord une autre hypothèse de redressement possible qui a tant fait couler d'encre et de salive, depuis que M. Léon Blum, aidé de M. Paul Reynaud, a lancé l'idée d'un rassemblement national autour du Front populaire.

J'ai été sévère, plus haut, pour le goût que les politiciens ont du slogan. Celui-ci témoigne pourtant d'une absence de réflexion outrageante ou, alors, d'une totale hypocrisie.

Certes, s'il s'agit, comme il semble bien d'ailleurs qu'il se soit agi, de faire précéder de quelques jours la mobilisation générale et la guerre d'une union sacrée, toujours indispensable dans ces circonstances, on conçoit que l'unanimité nationale ait pu être préconisée. Mais il fallait dire alors au pays : « Je veux l'union pour faire la guerre » et non pas : « Je veux l'union pour faire la paix ». L'hypocrisie de l'opération pour certains initiés était bien là. L'intervention *in extremis* pour sauver la République espagnole, intervention appuyée sur de fausses nouvelles, comme celle du débarquement de 30 000 Allemands en Espagne et de leur installation sur la frontière des Pyrénées, ne pouvait être décidée que par un gouvernement d'union nationale. De là, la ténacité de certains à réaliser leur gouvernement d'union ; de là aussi notre résistance, et de là, enfin, la rage de certains autres qui voyaient s'évanouir leurs espoirs. La guerre, sans doute, arrange bien des choses pour ceux qui cherchent un alibi. Il y a malheureusement en France trop d'hommes, trop de clans qui sont dans ce cas. La défaite de la République espagnole par Franco sera, incontestablement, un coup très dur pour l'idéologie communiste. Dans la mesure même où, imprudemment, les Soviets en Russie et le Front populaire en France ont ravitaillé en matériel de guerre les gouvernementaux espagnols, ce sera aussi, pour les uns et les autres, un échec cuisant. Mais, laissant de côté le point de vue russe, qui ne nous regarde qu'indirectement, puis-je souligner que, dans l'attitude du Front populaire à l'égard de l'Espagne, éclate précisément le danger que je signalais plus haut des politiques dominées par l'extrémisme quand il s'agit de problèmes d'inté-

rêt national permanent. C'est un terrible malheur pour la nation que l'action du Gouvernement soit, dans ces circonstances, commandée par l'esprit de parti au lieu de l'être strictement et exclusivement par le souci de la France éternelle. Peut-on rêver plus bête et plus directement nuisible que ces affirmations de sympathie répétées et prodiguées aux gouvernementaux espagnols dès l'origine, sans cesse renouvelées depuis? Et combien plus conforme au soin traditionnel des intérêts de la nation apparaît l'attitude britannique dans le conflit espagnol! La France n'a su garder une véritable neutralité comme l'Angleterre, ni intervenir comme l'Allemagne et l'Italie ; si bien que nous aurons récolté le maximum d'inconvénients sans avoir même jamais couru la moindre chance de profit. Or, nos intérêts économiques et nos intérêts impériaux sont, de toutes les puissances européennes, les plus fortement engagés en Espagne. Imagine-t-on qu'à l'abri de cet argument l'on eût, avec notre concours, engagé finalement la France dans la guerre? La manœuvre était imprudente et grossière. Nous avons su la déjouer, et nous avons été, pour cela, couverts d'injures. Mais l'insulte est sans valeur auprès du maintien de la paix. Nous garderons seulement le souvenir — et tous les Français aussi, je l'espère — de ces heures tragiques de mars 1938, où une coalition d'intérêts internationaux cherchait à jeter la France dans la guerre à l'abri d'une fausse union nationale.

Mais s'il ne s'agit plus de la guerre, et pas même de la phase non sanglante de la guerre, où certains affirment que nous sommes entrés, quelle base pratique peut-on, dès lors, donner à l'action d'un Gouvernement qui réunirait tous les partis, y compris ceux qui font de la révolution l'article premier de leur programme? Expliquera-t-on, pour ne prendre qu'un exemple, comment un tel Gouvernement aurait notamment plus d'influence que le Gouvernement de Front populaire à direction socialiste de M. Blum pour éviter les conflits sociaux, les grèves, même dans les usines nationalisées, dont la recrudescence s'affirme?

En quoi M. Blum verrait-il son autorité sur la classe ouvrière renforcée parce qu'il serait assisté de M. Marin et de M. Paul Reynaud, et pense-t-on sérieusement soit que

M. Blum accepterait l'emploi de la force armée pour évacuer les usines occupées, ou que ses collègues toléreraient la persistance de l'inaction devant l'illégalité permanente ? La publication des projets financiers récents ne démontre-t-elle pas également le désaccord profond des conceptions du Front populaire et des nôtres quant aux méthodes et aux moyens d'opérer le redressement financier ? Non, la cause est entendue : le pays a besoin aujourd'hui, plus que jamais, d'un Gouvernement d'action et non d'un Ministère de transaction.

Mais comment le constituer et où lui trouver une majorité ? Le régime parlementaire, en Angleterre, n'aurait jamais supporté que la majorité politique ait successivement mis en minorité trois Gouvernements. L'opinion publique y aurait exigé, dans des circonstances analogues, la dissolution immédiate de la Chambre des Communes et de nouvelles élections générales. La même solution s'imposerait en France si nous étions dotés d'un autre mode de scrutin que le scrutin majoritaire à deux tours qui, par les coalitions immorales du second tour, fausse, en réalité, toute la politique française, depuis surtout que les élections se font, comme je l'ai expliqué plus haut, non sur la personne des candidats, mais sur le programme des partis. Et c'est là qu'apparaît la faute grave commise par le parti radical-socialiste d'avoir une fois de plus, au mois de février dernier, écarté la réforme électorale. C'est d'ailleurs l'erreur personnelle de M. Daladier qui, ayant pris parti nettement contre la représentation proportionnelle, se trouve ainsi responsable indirectement, d'abord de la chute du cabinet Chautemps, ensuite de la situation politique quasi inextricable où nous sommes. M. Chautemps, lié au Front populaire, n'a pas cru pouvoir rechercher une majorité de rechange. Le parti radical-socialiste, que ses chefs ont solidarisé imprudemment avec le Front populaire, n'ose pas rompre une alliance électorale dont il est le prisonnier.

Enfin, le poids des précédents, qui est toujours si lourd dans un pays comme le nôtre, pèse sur les hommes qui auraient qualité pour proposer la dissolution de la Chambre. Le mot de coup d'État serait le plus précieux des mots d'ordre pour rallier les troupes désabusées du Front populaire.

Dès lors, il ne reste rien d'autre que l'hypothèse du renver-

sement de la majorité parlementaire. Elle suppose la rupture du Front populaire, au seul point où il puisse être rompu, c'est-à-dire à la limite de l'Union socialiste, composée principalement de dissidents du parti socialiste S.F.I.O. et du groupe parlementaire du parti S.F.I.O.

Sans doute, certains radicaux-socialistes s'étaient flattés qu'ils réussiraient à séparer le parti socialiste du parti communiste. Certains autres avaient espéré qu'ils obtiendraient la scission du parti socialiste lui-même. Ce sont deux hypothèses extravagantes. L'opposition entre le parti communiste et le parti socialiste supposerait la scission de la C.G.T., et la classe ouvrière a trop pâti naguère de la rivalité entre la C.G.T. et la C.G.T.U. pour renoncer, du moins dans un avenir immédiat, aux avantages d'une fusion réalisée il y a deux ans. Quant à la division des socialistes, on ne voit vraiment pas ce qui la justifierait, au moment précis où les divergences de programme entre radicaux-socialistes et socialistes s'accentueraient. Sans doute, quand un parti devient fort et nombreux, certains s'y inscrivent davantage par ambition que par conviction. Mais, en évaluant à une dizaine au plus les députés socialistes qui pourraient trouver leur compte à quitter le parti, je pense que l'on fait bonne mesure, d'autant plus que la scission des néo-socialistes, au cours de la précédente législature, n'a pas été une opération généralement heureuse pour ceux qui l'ont faite, notamment du point de vue électoral.

Théoriquement, si la rupture du Front populaire s'effectuait ainsi que nous le prévoyons, la nouvelle minorité, composée des communistes et des socialistes, compterait 240 voix contre 220 à la minorité actuelle. Pratiquement, elle serait grossie d'un certain nombre de républicains-socialistes et même de radicaux-socialistes plus Front populaire que radicaux-socialistes. Il est peu probable que leur nombre dépasse 40, surtout si la réforme électorale était un des articles essentiels du programme de la nouvelle majorité.

Remarquons d'ailleurs que, dans le pays, l'assise électorale de cette nouvelle majorité serait beaucoup plus large qu'à la Chambre. En se référant aux chiffres des élections générales de 1936, la minorité actuelle représente 40 p. 100 des suffrages,

le bloc socialo-communiste 33 p. 100 et les radicaux et républicains socialistes 27 p. 100. La coalition nouvelle se substituant au Front populaire disposerait ainsi des deux tiers des voix.

Pourrait-on valablement soutenir, dans de telles conditions, qu'un Gouvernement, soutenu par la nouvelle majorité, ne représenterait pas les masses populaires? Ce serait contraire à la vérité. Il n'y a aucun doute, en effet, que la très grande majorité des électeurs radicaux-socialistes sont devenus beaucoup plus hostiles au Front populaire même que leurs élus. Et maintenant que l'équivoque qui avait présidé à la formation du Front populaire a été dissipée, l'opposition des programmes et des principes est éclatante entre radicaux-socialistes d'une part et, d'autre part, socialistes et communistes, qui apparaissent de plus en plus comme ayant tout sacrifié aux intérêts exclusifs du syndicalisme politique. L'attitude, à cet égard, est significative des sénateurs radicaux-socialistes qui s'appuient sur un électorat paysan.

La seule difficulté pourrait naître d'une tendance excessive de la minorité à imposer ses hommes et ses vues à un Gouvernement dont il serait essentiel qu'il soit nettement radical-socialiste. On a trop de tendances, en effet, à oublier, quand il s'agit de majorité parlementaire, que celle du Sénat compte à l'égal de celle de la Chambre. Or, la majorité du Sénat est spécifiquement radicale-socialiste.

Au surplus, il ne s'agit pas, en ce moment, de doser les influences électorales, ni de subordonner la formation d'un Gouvernement à des combinaisons partisanes ou à des intrigues personnelles. A ce point de vue, la solidarité, affirmée dans les récentes crises, par presque tous les groupes de la minorité, qui s'étaient jusqu'à hier souvent affrontés, si ce n'est même combattus, offre plus qu'une promesse. Il paraît assuré que si le parti radical-socialiste se retrouvait lui-même dans son action patriotique et dans ses principes républicains, l'opposition d'hier n'aurait aucune autre exigence que celle d'une politique de paix et de défense nationale, de restauration économique et financière, d'ordre et de progrès social.

Certes, la formule d'un Gouvernement de salut public, peu nombreux, recruté en fonction des compétences de ses titu-

laires beaucoup plus qu'en raison des contingences politiques, rencontrerait l'assentiment enthousiaste des partis du centre et de la droite, qui ont, tous, mesuré la gravité des périls qui menacent la France et la République.

Ceux-là même qui ont refusé et refuseraient encore tout rassemblement autour du Front populaire, parce qu'ils ne veulent pas participer à l'assassinat méthodique du régime et à l'abaissement de la France dans le monde, se rallieraient de tout leur cœur à la défense de la démocratie par l'union de tous les Français, adhérant sans réserve à des disciplines exclusivement nationales et entièrement affranchies de toutes influences étrangères.

Ainsi, en ce printemps 1938, dont chacun de nous sait qu'il est gros de lourdes menaces, le sort de la France est entre les mains du parti radical-socialiste. Puissent ses chefs être à la hauteur des responsabilités qui pèseraient lourdement sur leur parti si, à une heure décisive pour la démocratie parlementaire et pour le régime républicain, ils se montraient inférieurs à leur tâche et inégaux à leur destin.

PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

L'AMBASSADE DE PAUL DE LABOULAYE A SAINT-PÉTERSBOURG

1886-1891

Le récit de la visite d'une Division navale française à Cronstadt, durant l'été de 1891, que publie aujourd'hui la *Revue de Paris*, fait partie du Mémoire que Paul de Laboulaye a consacré à sa Mission diplomatique à Saint-Pétersbourg, de 1886 à 1891.

Afin de donner à ce récit son vrai relief, il a paru utile de le placer dans son cadre en le faisant précéder d'une analyse succincte du Mémoire lui-même.

Cette période des relations de la République française et de l'Empire des Tzars a été, on le sait, marquée par l'évolution convergente des politiques russe et française, également soucieuses de parer au danger que constituaient, pour l'équilibre des forces en Europe, le renouvellement de la Triple Alliance et l'attitude équivoque observée par l'Angleterre.

Malgré quelques contretemps et la difficulté que présentait le rapprochement de deux États, dont les régimes politiques étaient aussi différents, la volonté persévérante de l'Empereur Alexandre III et la confiance qu'il sut inspirer à l'Ambassadeur de France triomphèrent et l'accord des deux Gouvernements se réalisa peu de jours après le départ de la Division navale française et à la veille du retour en France de Paul de Laboulaye.

Il est intéressant de constater qu'une mission qui devait s'achever si heureusement succéda à un refroidissement des

relations franco-russes et à une interruption assez longue de la représentation diplomatique française à Saint-Pétersbourg.

En effet, les conditions malencontreuses dans lesquelles avait été rappelé le Général Appert avaient fortement indisposé l'Empereur Alexandre. A plusieurs reprises, il avait refusé d'examiner les candidatures que lui avait fait soumettre le Gouvernement français. Il avait même, en dernier lieu, invité son Ambassadeur à Paris, le Baron de Morenheim, à s'éloigner momentanément de Paris.

Les graves événements qui se produisirent en Bulgarie, en 1886, démontrèrent à Alexandre III la duplicité de la politique de Bismarck qui, tout en maintenant, en apparence, des liens étroits et cordiaux avec la Russie, soutenait en sous-main toutes les ambitions de l'Autriche dans les Balkans. Il en conçut un si vif dépit qu'il résolut de renouer au plus tôt avec la France. Aussi fut-ce sans difficulté que M. de Freycinet, alors Président du Conseil et Ministre des Affaires Étrangères, fit agréer par l'Empereur, comme successeur du Général Appert, notre Ambassadeur à Madrid, Paul de Laboulaye.

Si le choix du Ministre s'était porté sur cet agent, c'est qu'il avait appris qu'Alexandre l'avait connu et apprécié quelques années auparavant, alors que lui-même était Tzarévitch et que Laboulaye était premier Secrétaire auprès du Général Le Flô.

Indépendamment de ces circonstances, le nouvel Ambassadeur avait à son actif des titres sérieux à la promotion dont il était l'objet.

Doué d'une grande puissance de travail et capable de s'appliquer presqu'exclusivement à l'accomplissement de son devoir d'état, il avait, depuis près de trente ans, donné maintes preuves de jugement et de savoir-faire. Fidèlement, il pratiquait cette maxime, qu'il aimait à répéter : « Pour réussir, il est indispensable de cultiver les idées générales et d'avoir cependant le souci du détail. »

Les épreuves de la vie et les responsabilités de son métier n'altérèrent jamais le fond enjoué de sa nature. Il appréciait la plaisanterie et ne dédaignait pas le calembour. Toute sa vie, il eut à lutter contre une extrême timidité, due en partie à sa forte myopie. S'il se plaignait de cette disposition gênante,

en temps habituel, il admettait que dans ses contacts avec l'Empereur Alexandre, non moins timide que lui, elle avait été plutôt un avantage.

Bien qu'il s'abstînt généralement de les exprimer, tout portait à croire que ses opinions politiques étaient très proches de celles de son père, Édouard de Laboulaye, dont la forte personnalité et le rayonnement intellectuel marqua tous ses descendants. Il demeura toujours attaché, en principe, aux idées libérales, mais l'expérience et la pratique des grandes affaires lui firent reconnaître toute l'utilité de l'autorité et de la discipline pour la conduite politique d'un pays.

Après le désastre qu'avait été pour la France l'issue de la guerre de 1870-71, il avait constaté que, seules, deux Puissances avaient manifesté de la sympathie et du bon vouloir à la France vaincue : la Russie et le Saint-Siège. On verra qu'au cours de sa mission en Russie, l'occasion lui fut donnée de tirer parti de ces dispositions favorables.

Son bagage diplomatique n'était pas sans valeur ; il avait, très jeune encore, su se tirer avec dignité et tact des fonctions de Chargé d'Affaires, qui lui étaient accidentellement échues à Bruxelles pendant la guerre de 1870 (voir *Revue de Paris* du 1er mars 1938). Sa mission de huit années à Lisbonne l'avait fait favorablement noter par ses chefs. Enfin à Madrid, où il passa peu de temps, il avait su gagner l'estime et la confiance de la Reine Marie-Christine et réussi à régler, entre la France et l'Espagne, plusieurs affaires délicates.

Tel était l'homme que M. de Freycinet envoya en grande hâte, au mois de novembre 1886, pour représenter la France auprès de l'Empereur de toutes les Russies, en un temps où notre pays, portant encore sur les épaules le poids de la défaite, était isolé.

L'accueil réservé à Saint Pétersbourg au nouvel Ambassadeur fut chaleureux, tant à cause de ses anciennes relations avec les milieux officiels russes, qu'en raison des circonstances politiques relatées plus haut et qui préparaient favorablement le terrain à l'action qu'il devait engager.

Le 25 novembre 1886, dans une lettre particulière à M. de Freycinet, Paul de Laboulaye écrivait : « Je ne saurais assez me louer de l'accueil qui m'est fait à Saint-Pétersbourg. Si

j'avais quelque remarque à faire, ce serait pour constater que le courant qui paraît se dessiner en notre faveur a trop de force et demande à être contenu pour ne pas prendre une signification exagérée, succédant sans transition à un arrêt momentané dans les relations normales des deux pays. » Il ajoutait : « Il m'a semblé que, dans cette conjoncture, il n'y avait aucun inconvénient à user de prudence et j'ai tout fait pour ne pas paraître pousser à la roue de la Fortune, qui souriait à mes premiers pas. »

Quelques jours après, une conversation avec le Baron Jomini, assistant du Ministre des Affaires Étrangères, lui démontrait que la confiance entre Russes et Allemands « avait disparu pour faire place à une extrême défiance de part et d'autre ».

Cet état de choses ne fera que s'aggraver et facilitera la tâche du nouveau Représentant de la France, mais celui-ci aura d'autres difficultés à vaincre. Elles proviendront d'abord, comme il a été indiqué, de la différence des régimes intérieurs de la France et de la Russie et aussi de la lutte engagée en Russie même par le parti nationaliste russe, dirigé par M. Katkoff, avec l'appui du Procureur Général du Saint-Synode, M. Pobedonotzeff, contre le parti balte et allemand, dont le Ministre des Affaires Étrangères, M. de Giers, avait été longtemps l'un des membres influents.

Rassurer l'Empereur sur la stabilité de notre régime, malgré les crises gouvernementales qui se succédaient, établir à ses yeux la continuité et l'esprit de suite dont s'inspirait notre politique étrangère ; d'autre part, éclairer nos hommes d'État sur la droiture et l'âme limpide de l'Empereur Alexandre, les amener à comprendre sa mentalité et à avoir confiance en sa parole ; enfin, se tenir à l'écart de la lutte politique engagée en Russie, sans décourager ceux qui nous manifestaient leur sympathie, tout en maintenant, avec les autres, des relations non seulement correctes, mais cordiales, telle fut la triple tâche, singulièrement complexe et délicate, à laquelle, durant plus de quatre années, Laboulaye consacra toutes ses forces.

De son premier contact avec Alexandre III, lors de la remise de ses lettres de créance, le nouvel Ambassadeur concluait que l'Empereur voulait se rapprocher de la France, mais qu'il

avait quelque défiance des institutions républicaines et de la mobilité de notre caractère. C'était donc à le convaincre qu'il pouvait quitter la Triple Alliance, avec la certitude de trouver en France une force et une volonté parallèles aux siennes, que devaient se consacrer tous ses efforts. « Les armes les plus utiles pour cet objet, écrivait-il, étaient le tact et l'esprit de suite. »

On peut dire qu'il ne manqua ni de l'un, ni de l'autre, et la lecture de ses notes témoigne de la véritable ténacité qu'il apporta à l'accomplissement de sa tâche.

Convaincu des dispositions favorables de l'Empereur à un rapprochement avec la France, Laboulaye s'employa à en persuader son propre Gouvernement et à lui en faire ressortir les avantages. Avant d'y réussir, il se heurta aux préjugés très forts que nourrissaient certains hommes politiques français contre la Russie autocratique et aussi à la crainte, que d'autres éprouvaient, d'indisposer l'Angleterre ou d'inquiéter l'Allemagne.

L'existence de ces préjugés et de ces craintes se révéla dans la correspondance particulière que ses chefs successifs adressèrent à Laboulaye au cours de sa mission.

A une demande d'instructions précises, M. Flourens répondait le 14 janvier 1887 : « La France veut sincèrement la paix et le respect des traités. La Russie donne en ce moment un frappant exemple que c'est aussi sa volonté. C'est à vous, monsieur l'Ambassadeur, qu'il appartient de rendre féconde cette unité de vues à laquelle se rallieront, je n'en doute pas, à la suite de l'Allemagne, toutes les autres Puissances Continentales. »

On conviendra que ces instructions étaient bien vagues et contenaient bien des réticences.

Afin d'aider son Ministre « à trouver sa voie », Laboulaye lui adressa à cette époque un long mémoire sur la politique générale. S'appuyant sur la complète vérification des conclusions d'une note, qu'il avait envoyée à Paris de Lisbonne en 1882, il dénonçait à nouveau l'astuce et le danger de la politique du Prince de Bismarck qui, disait-il, avait réussi à brouiller la France et l'Angleterre, à attirer l'Italie dans son jeu et se servait de l'Autriche comme d'un coin à enfoncer

entre la Turquie et la Russie dans les Balkans. En présence d'une pareille politique, déclarait-il, un rapprochement de la France et de la Russie s'imposait.

Au début de février 1887, l'Ambassadeur apprenait de bonne source qu'une demande de neutralité de la Russie, au cas de guerre nouvelle avec la France, formulée par son Collègue d'Allemagne, le Général de Schweinitz, avait été catégoriquement repoussée par M. de Giers. Peu après, le Ministre russe, en l'informant du résultat relativement rassurant de l'enquête qu'il avait prescrite à l'Ambassadeur du Tzar à Berlin sur les intentions de l'Empereur Guillaume et de son Chancelier, lui déclarait que, « si cependant les choses se gâtaient, l'Empereur Alexandre III ferait ce que son Père avait fait en 1875 ».

Ces informations n'apaisèrent pas entièrement les inquiétudes très vives que l'on éprouvait à Paris touchant les dispositions de l'Allemagne, car, dans une lettre particulière en date du 15 février, M. Flourens, paraissant comprendre toute l'importance que pourrait présenter l'appoint de la Russie, écrivait à Laboulaye : « C'est vous qui avez en ce moment le sort de la France entre vos mains. »

Ce fut au mois de décembre de la même année, qu'à l'occasion du Jubilé sacerdotal du Pape Léon XIII, notre Ambassadeur s'employa à rapprocher le Saint-Siège et la Russie. Il estimait qu'agir ainsi, c'était éloigner le Saint-Siège de la Triple-Alliance et ramener vers nous cette grande force morale. Avec l'autorisation de son Ministre, il prêta ses bons offices à l'échange de lettres qui eut lieu, en cette circonstance, entre le Tzar et le Souverain Pontife. Quelques mois après, M. Iswolski était envoyé comme agent officieux de la Russie auprès du Vatican.

La publication, par le Prince de Bismarck, en 1888, du traité austro-allemand de 1879 produisit une vive émotion à Saint-Pétersbourg. Cette révélation ne désarma pas, pourtant, les Russes favorables à l'amitié avec l'Allemagne, et la politique de l'Empereur Alexandre fut violemment critiquée. Ces attaques causèrent à Paris un découragement que Laboulaye s'attacha à combattre, en soulignant la réaction très vive des nationalistes russes et, en particulier, de Katkow, qui insistaient, plus que jamais, pour que leur Souverain reprît

sa liberté d'action vis-à-vis de l'Allemagne et dénonçât l'accord de Skernewicz, inconciliable à leurs yeux avec le traité austro-allemand.

Quelque temps après, un vote du Reichstag prévoyant l'augmentation des armements allemands donna lieu à des bruits alarmants. L'Ambassadeur en profita pour demander à M. de Giers si, en cas d'attaque allemande contre la France, la Russie aurait les mains libres. Le Ministre russe lui répondit que, dans ce cas, « la Russie, consciente de ses intérêts, aurait son mot à dire, surtout si la France n'était pas l'agresseur ».

Cette réponse, accompagnée d'une demande d'instructions, fut aussitôt transmise à Paris, mais ne détermina pas, de la part de M. Flourens, d'autre réponse qu'une recommandation d'observer « une prudence et une discrétion de tous les instants ».

L'arrivée au pouvoir de M. Floquet[1] ne pouvait être de nature à encourager l'Empereur Alexandre dans ses dispositions favorables à un rapprochement avec la France. Laboulaye s'en inquiéta et craignit un moment que le fils ne pût oublier l'affront fait au père. Mais les événements servirent la cause qu'il soutenait avec tant d'ardeur : Alexandre III fit preuve de la plus grande largeur d'esprit et l'avènement de Guillaume II fut considéré à Saint-Pétersbourg comme introduisant une inconnue dangereuse dans le problème européen.

L'empressement excessif avec lequel le jeune souverain allemand rendit visite au Tzar, en juillet 1888, ne produisit pas sur celui-ci l'impression attendue et il n'en résulta aucun progrès dans les relations entre Saint-Pétersbourg et Berlin.

A la fin de la même année, la conversion d'un emprunt russe, refusée par le marché de Berlin, put s'effectuer à Paris, ce qui permit à la politique française de marquer un point.

Malheureusement, un sérieux incident vint alors troubler nos rapports avec la Russie. Une petite expédition en Abyssinie, organisée par un aventurier nommé Achinow, et qui s'était établie sur notre territoire de Sagallo, fut bombardée et décimée par un navire de guerre français. Le fait que quelques popes faisaient partie de ce groupe excita contre nous l'opinion et la presse nationalistes russes. Mais Laboulaye put

1. Qui avait, on s'en souvient, lancé au Tsar Alexandre II la célèbre phrase : « Vive la Pologne, Monsieur. »

rapidement constater que ni l'Empereur, ni son Ministre ne se départissaient de leur calme et que leur attitude à notre égard demeurait inchangée.

L'année 1889 s'acheva sans autre événement saillant dans les rapports franco-russes.

En mars 1890, Laboulaye fut contraint de venir à Paris auprès de sa femme dont l'état était désespéré et qui s'éteignit peu après.

Son retour à Saint-Pétersbourg coïncida avec la chute du Prince de Bismarck et il put relever les inquiétudes qu'elle suscita dans certains milieux russes. Au même moment, une longue conversation avec l'Empereur lui permit de confirmer la fermeté des dispositions du Souverain à l'égard de la France.

L'arrestation de nihilistes russes, qui eut lieu peu après à Paris, produisit sur Alexandre III une impression de nature à « rassurer sa conscience ».

Toujours en éveil, Laboulaye réussit alors à faire inviter le Général de Boisdeffre, qui avait été attaché militaire à Saint-Pétersbourg avec le Général Chanzy, aux manœuvres russes auxquelles devait participer l'Empereur d'Allemagne. Ce fut un réel succès, car cette visite établit un premier contact entre les États-Majors.

Lorsqu'il revint de congé en octobre 1890, Laboulaye fut heureux de constater que les dispositions du Gouvernement russe à notre égard, non seulement n'avaient pas varié, mais étaient plus favorables que jamais. Au cours d'une visite qu'il lui fit, M. de Giers alla en effet jusqu'à lui dire : « S'il n'y a rien de signé entre nous, c'est tout comme. »

Encouragé par ces paroles, l'Ambassadeur alla de l'avant et saisit toutes les occasions. C'est ainsi qu'il demanda et obtint que le Grand-Duc héritier, qui partait pour l'Extrême-Orient, s'arrêtât à Saïgon. C'est à cette époque également, qu'il suggéra, d'accord avec notre Ministre à Stockholm, M. Millet, qu'une division navale française visitât les ports de la Baltique et vînt jusqu'à Cronstadt.

Cette suggestion fut bien accueillie au Ministère de la Marine et le nouveau Commandant de la Division du Nord, l'Amiral Gervais, manifesta le désir de partir tout de suite. Certaines hésitations en haut lieu et d'inévitables lenteurs

administratives empêchèrent la réalisation immédiate du projet qui dut, à la demande de Laboulaye lui-même, être remis à l'été suivant.

Au début de 1891, la venue à Saint-Pétersbourg de l'Archiduc héritier d'Autriche François-Ferdinand et celle du Prince de Naples, à qui l'Empereur Alexandre conféra le Grand Cordon de Saint-André, donnèrent à notre Ambassadeur l'idée de faire décerner la même distinction au Président de la République française. Aucun précédent n'existant, des objections de principe furent formulées, mais Laboulaye les écarta et le Président Carnot reçut la Grand'Croix russe le jour même où le Tzarévitch débarquait à Saïgon.

On le voit, l'activité de Laboulaye se déployait dans tous les domaines et sur tous les plans. Mais c'était la visite d'une flotte française, qui, devant permettre d'éprouver le sentiment national russe à l'égard de la France, lui semblait alors la question capitale. Il s'en ouvrit à M. de Giers au mois de février et examina avec lui les conditions et le moment qui seraient le plus propices à cette démonstration.

Le Ministre russe s'étant montré très favorable, Laboulaye rendit compte de cette conversation à M. Ribot, devenu Ministre des Affaires Étrangères dans un Cabinet Freycinet. Il exprimait le vœu que la visite pût coïncider avec la fête de l'Impératrice, le 3 août.

Feignant d'être surpris par l'initiative de l'Ambassadeur, Ribot se borna à lui demander de s'expliquer sur « les conditions qui l'avaient amené à entrer en pourparlers avec le Gouvernement impérial au sujet de la visite projetée de notre Division navale dans les eaux de la Baltique ».

Laboulaye répondit aussitôt en rappelant que cette visite avait été annoncée l'année précédente et même commentée dans la presse. Il était de plus en mesure d'assurer que l'Empereur Alexandre prenait à la réalisation de ce projet un intérêt tout spécial.

Aucune indication tendant à lui faire penser que le projet pouvait désormais être écarté ne lui étant parvenue, l'Ambassadeur demanda, pour des raisons de famille que son deuil récent rendaient impérieuses, à venir passer quelque temps à Paris. Il avait la conviction que cette absence de son poste

ne pouvait compromettre en rien l'œuvre de rapprochement à laquelle il s'était consacré.

Dans un langage embarrassé et en invoquant des motifs fort contestables, Ribot, qui n'avait fait aucune objection à ce congé lors du séjour de Laboulaye à Paris quelques mois auparavant, lui refusa l'autorisation de se rendre en France, même pour un temps très court.

Un échange de télégrammes assez vifs s'ensuivit et finalement le Ministre profita de l'insistance de l'Ambassadeur pour le mettre en disponibilité.

En fait, il y a les plus sérieuses raisons de penser que Ribot était hostile à la visite de l'escadre française en Russie. Soit qu'il craignît d'indisposer les Anglais et d'inquiéter les Allemands, soit qu'il redoutât une réaction défavorable de certains milieux politiques français ou des incidents en Russie, l'occasion lui parut bonne de se débarrasser d'un Ambassadeur qui avait fait sienne cette manifestation. Il croyait sans doute, qu'en l'écartant, le projet serait aisément abandonné.

Les choses ne devaient pas cependant se passer ainsi. Malgré toute la discrétion dont Laboulaye avait su entourer sa disgrâce à Saint-Pétersbourg, la question de son remplacement était délicate, et l'on ne se souciait pas à Paris de voir se renouveler la situation qui s'était produite au lendemain du rappel du Général Appert.

On décida donc de temporiser, et Laboulaye fut invité à revenir en France simplement en congé. L'Ambassadeur se conforma à cette invitation et partit pour Paris après avoir eu avec Alexandre III un entretien qui lui permit de préciser sa position personnelle, sans porter la moindre atteinte aux progrès des relations entre les deux Gouvernements.

Il était à Paris depuis deux mois lorsque, au cours d'une visite qu'il faisait à son Ministre pour le presser de désigner son successeur, il eut la surprise d'apprendre que celui-ci comptait sur lui pour aller recevoir l'escadre. Ribot déclara, en effet, qu' « il appartenait à celui qui avait eu l'idée de faire venir nos bâtiments à Cronstadt de les recevoir ». C'était bien pour dégager sa responsabilité qu'il parlait ainsi, puisque, dans la suite du même entretien, il exprima l'opinion que l'on

avait trop fait pour la Russie cette année-là, avec une Exposition française à Moscou et l'envoi d'une escadre.

En présence de cette attitude, Laboulaye commença par décliner l'offre qui lui était faite de si étrange façon. Puis, se ravisant et ne pensant qu'à l'intérêt de la France, il accepta, mais seulement après avoir demandé à son chef de s'assurer que le Gouvernement russe verrait sans défaveur son retour temporaire à Saint-Pétersbourg.

C'est ici que se place, dans le Mémoire de Laboulaye, le récit de la visite de l'escadre française à Cronstadt, que publie la *Revue de Paris*. Cette manifestation, qui constitua le point culminant de sa mission en Russie, eut lieu alors que, circonstance peut-être unique, notre Représentant était déjà virtuellement déchargé de ses fonctions.

En effet, pendant que les fêtes occasionnées par la présence de l'escadre se déroulaient, des conversations politiques décisives s'engageaient entre Giers et Laboulaye. Le récent renouvellement de la Triple Alliance et l'adhésion indirecte de l'Angleterre à ce pacte inquiétaient fort le Gouvernement Impérial et amenaient Giers à se demander, devant son interlocuteur, si « cette situation ne rendait pas désirable un pas de plus dans la voie de l'entente entre la France et la Russie ». Laboulaye ayant indiqué que, dans la pensée du Ministre, il s'agissait sans doute de la conclusion d'une sorte de convention militaire qui mettrait dès à présent les deux États-Majors en relations, M. de Giers reprit en disant : « Pourquoi pas un accord entre les deux Gouvernements? »

Aussitôt l'Ambassadeur télégraphia à Paris et demanda des instructions, mais la lettre, qui devait compléter le télégramme, qu'il avait dû rédiger en grande hâte et brièvement, en raison de la présence de l'escadre, subit un retard de transmission et Ribot se borna tout d'abord à lui recommander « d'écouter, sans les décourager, les ouvertures qui pourraient lui être faites ».

Le 24 juillet cependant, au lendemain de l'arrivée de l'escadre à Cronstadt, deux lettres de Ribot, l'une particulière, l'autre officielle, apportèrent à Laboulaye des précisions sur les dispositions du Gouvernement français. Il convenait toujours d'écouter les propositions russes, le Gouvernement fran-

çais n'étant pas désireux de prendre une initiative. Ribot indiquait par ailleurs qu'il souhaitait un accord réduit aux termes les plus simples. « Il nous paraîtrait, disait-il, quant à nous, suffisant de convenir, d'une part, que les deux Gouvernements se concerteront sur toute question qui pourrait mettre en cause le maintien de la paix. D'autre part, il serait entendu que, si la paix était effectivement menacée par l'initiative d'une des Puissances de la Triple Alliance, la France et la Russie se mettraient d'ores et déjà d'accord pour mobiliser simultanément leurs forces, dès qu'un des pays liés par la Triple Alliance mobiliserait les siennes. Les conditions de cette mobilisation simultanée pourraient d'ailleurs être l'objet d'une entente à établir entre les États-Majors des deux pays. »

Bien qu'il ne fût pas encore invité à négocier, Laboulaye, sentant que le temps pressait, se décida à communiquer sans tarder le contenu de cette lettre à M. de Giers, ce qu'il fit, en substance, le 25 juillet au matin, et plus complètement le 2 août. Ce même jour, il reçut une nouvelle lettre de Ribot « s'en remettant (cette fois) à son tact et à son expérience pour se rendre compte de ce qu'il était possible de faire et d'obtenir ». Le désir du Ministre était qu'un échange de vues fixât, dès à présent, les lignes générales de l'accord. Mais il insistait encore pour que cet acte apparût comme une initiative russe.

L'Empereur, mis au courant des conversations qui avaient eu lieu entre Giers et Laboulaye, accepta le principe d'un échange de vues entre les deux Gouvernements. Il considérait que c'était la sanction naturelle de ce qui venait de se passer pendant le séjour de la division française.

Il fut, en conséquence, entendu qu'un projet de lettres, établi par Giers, serait soumis à l'Empereur, puis envoyé à Laboulaye qui en accuserait réception et la transmettrait à Ribot, afin que celui-ci pût y répondre dans les mêmes termes.

La discussion qui s'engagea sur le texte de cette lettre révéla que le Gouvernement russe souhaitait un accord plus étendu, c'est-à-dire ne se limitant pas à l'Europe, et en Europe même aux seules Puissances de la Triple Alliance. Dans sa pensée, il fallait tenir compte des menées éventuelles de la politique britannique.

Cependant, après un troisième entretien, le 6 août, Laboulaye parvint à faire réduire l'accord aux proportions envisagées par le Gouvernement français et il put croire en l'annonçant que la question était réglée.

Mais le même jour, Ribot demanda une modification au texte qu'il voulait considérer comme légère et qui, en fait, ne l'était pas. Aux mots « les deux parties aviseront, si elles le jugent nécessaire, aux moyens de convenir d'avance des mesures... », il entendait qu'on substituât les mots : « Les deux parties conviennent de s'entendre, etc... »

Cette exigence provoqua un mouvement d'hésitation du côté russe et l'envoi de la lettre fut différé. Quelques semaines plus tard, le Baron de Mohrenheim, appelé à Saint-Pétersbourg après le départ de Laboulaye, l'emportait à Paris.

Entre temps, le 10 août, Laboulaye avait présenté ses lettres de rappel à l'Empereur et pris congé de lui. Il avait eu, à cette occasion, la satisfaction d'entendre Alexandre III lui déclarer que le principe d'un accord avec la France était arrêté et que, seule, la forme à donner à cet accord restait à examiner.

Il pouvait partir avec la conscience du devoir accompli et d'une mission achevée.

Le 3 septembre, l'échange de lettres franco-russes ayant eu lieu, Ribot adressa à Laboulaye, par un court billet, « ses félicitations et ses remerciements ».

ANDRÉ DE LABOULAYE,
ambassadeur de France.

L'AMIRAL GERVAIS A CRONSTADT

(SOUVENIRS)

Au commencement de juillet, je repris le chemin de Saint-Pétersbourg. Je m'en remettais à la Providence du soin de démontrer si ma mission de près de cinq années avait eu un résultat profitable pour mon pays ou si j'avais été un agent faisant son devoir au jour le jour sans instinct politique comme sans patriotisme sérieux. J'étais sûr de moi-même et encore plus de l'Empereur, à qui j'aurais cru faire une offense en doutant des sentiments que non seulement il m'avait exprimés, mais que toujours il avait si clairement manifestés.

En lisant pendant ma route le récit des ovations faites à Copenhague et à Stockholm à l'escadre de l'amiral Gervais, je me demandais toutefois si le même degré d'enthousiasme pourrait être atteint dans un Empire où le silence du peuple est le témoignage du respect qu'il porte à son souverain. Sans avoir un instant d'hésitation sur l'accueil destiné à nos marins, je craignais que la différence des thermomètres ne nuisît à l'effet que cet accueil pourrait produire en France. Je le redoutais non pour moi-même, dont la carrière était finie en Russie, mais pour la cause que j'avais servie et à laquelle j'étais dévoué. Dès mon arrivée, je me préoccupai de prévenir à ce sujet tout malentendu, et j'écrivis le 23 juillet, alors que notre escadre allait arriver : « Je ne sais si l'accueil qui lui sera fait par le public pourra faire oublier à nos marins celui si cordial et si enthousiaste qu'ils ont rencontré en Danemark et en Suède. Il manque ici un élément pour les manifestations

extérieures. C'est celui que nous avons conquis partout, depuis la révolution : la bourgeoisie. Le tiers état n'est rien en Russie ; quant au peuple, pour lui le premier principe de la sagesse est la crainte de déplaire à la police, qui n'aime pas les rassemblements. Si, malgré ces entraves, le véritable sentiment de la nation russe, qui est portée vers nous, parvient à se faire jour, l'effet n'en sera que plus significatif parce qu'il indiquera en même temps une tolérance exceptionnelle de la part de l'administration.

» Sous ce rapport, la note qui est donnée par le « Journal de Saint-Pétersbourg » est du meilleur augure. L'article est ainsi conçu : « Une belle escadre française arrive dans les » eaux de Cronstadt. Une réception aussi solennelle que cor- » diale lui sera faite, non seulement par nos marins recon- » naissants de l'accueil sympathique dont à chaque instant » ils sont l'objet dans les ports français, mais aussi partout » dans notre public en général. Les escadres russes dans les » rades du grand port de la Baltique vont faire une réception » grandiose à l'escadre d'une nation amie. La ville de Crons- » tadt sera en parure de fête et l'on y verra briller les couleurs » françaises à côté des couleurs russes. Des manifestations » de chaleureuse sympathie se préparent également dans » notre capitale. L'accueil ne sera pas seulement brillant, » mais sincèrement amical et ce seront, on peut y compter, » des souvenirs agréables que les marins français rempor- » teront de leur excursion dans les eaux de la Russie. Dès » demain, ils seront nos hôtes ; nous leur souhaitons la plus » cordiale bienvenue. »

Le même jour notre Division apparaissait et, au milieu d'innombrables vapeurs chargés de monde qui s'étaient portés au devant d'elle, jetait l'ancre sous les murs de Cronstadt. La question s'était posée de savoir si elle pourrait arriver jusque-là, à cause du tirant d'eau de deux de ses bâtiments, le « Marceau » et surtout le « Marengo » qui portait le pavillon amiral ; les autorités maritimes russes avaient émis quelques doutes à cet égard[1] et proposé un plan d'après lequel les

1. Le « Nouveau Temps » dit : « Le commandant de l'escadre française, M. le contre-amiral Gervais, a adressé hier, vendredi, à notre Ministère de la Marine la demande télégraphique de modifier la disposition arrêtée pour le mouillage de son escadre à

escadres réunies de la Baltique, qui devaient faire face à notre division, l'auraient attendue plus au large dans la rade ; mais l'amiral Gervais se refusa à tenir compte de cette difficulté assurant qu'il savait aussi bien naviguer dans la vase que dans l'eau. Après un pénible travail, qui prit trois heures pour faire le dernier mille et dont il se tira très habilement en portant son équipage tantôt à droite, tantôt à gauche, pour obtenir un effet de bascule, le succès le justifia de l'avoir entrepris. J'avais résolu, pour amener un contact immédiat entre les marins français et russes, de donner ce jour même un grand dîner que S. A. I. le Grand-Duc Alexis, grand-amiral de la flotte, avait consenti à présider. C'était un grand honneur qu'il nous faisait, mais que son affabilité ordinaire m'avait permis de solliciter de lui. L'amiral Gervais arriva heureusement quelques minutes avant lui et je pus le présenter à Son Altesse Impériale au moment où Elle entrait dans le second vestibule où je me tenais pour le recevoir. Nous montâmes dans les salons qui étaient ouverts pour la première fois, l'ameublement de l'hôtel Paschkoff qui avait été acheté l'année précédente par la France venant à peine d'être achevé. Après avoir laissé encore quelques minutes aux retardataires que l'arrivée tardive de notre Division excusait, nous nous mîmes à table dans la magnifique salle à manger qui est une des plus belles pièces de l'hôtel[1]. J'avais invité les ministres présents à Saint-Pétersbourg, les vice-amiraux Schwarz, Kremer, Kagnakoff, les contre-amiraux Tyrtow, Brylkine, Scharz Volelzky, Avalar, Makarow, Arseniew ; nous étions une cinquantaine. Monseigneur le Grand-Duc avait à sa droite l'amiral Gervais, à sa gauche le plus ancien de nos capitaines de vaisseau, M. Penfetemio de Kervereguen. Au dessert je me levai, et faisant allusion aux circonstances heureuses dans lesquelles il m'était

Cronstadt. Comme les deux cuirassés de première classe, le « Marengo » et le « Marceau » ont un tirant d'eau de 28 pieds 3 pouces seulement, M. l'amiral Gervais trouve possible qu'ils soient mouillés à une distance plus rapprochée de Cronstadt que celle fixée par la disposition arrêtée. Le chef de notre état-major général de la marine, M. l'aide de camp général Kremer, s'est empressé d'obtempérer à la demande de l'amiral français en modifiant, selon son désir, la disposition primitive.

1. Non seulement cette pièce a plus de vingt mètres de long, mais elle est accompagnée dans toute sa longueur d'une galerie parallèle où se fait tout le service presque en dehors des regards des invités.

donné d'inaugurer l'hôtel appartenant à la France, où nous étions réunis, je portai le toast suivant :

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

Je vous propose de porter avec moi un toast à S. M. l'Empereur et à S. M. l'Impératrice.

Puisqu'il m'est donné d'inaugurer en votre présence cet hôtel de l'ambassade où j'ai l'honneur et le plaisir de vous recevoir et qui est dû à la libéralité des Chambres françaises, secondée par la gracieuseté du Gouvernement russe[1], je suis heureux que les premières paroles, dont ces murs auront à garder le souvenir, contiennent l'hommage du très profond respect que la nation française tout entière ressent pour S. M. l'Empereur Alexandre III.

Je m'applaudis de la bonne fortune qui me donne comme témoins et garants du sentiment que j'exprime nos marins de la division cuirassée du Nord.

Monseigneur le Grand-Amiral ne me contredira pas, si je dis que le concours des marins est toujours une bonne chose.

Permettez-moi, monseigneur, de compléter ma pensée en vous remerciant du grand honneur que vous m'avez fait et en portant la santé de Votre Altesse Impériale.

A Son Altesse impériale, le Grand-Duc Alexis, dont la présence à cette table atteste l'estime mutuelle dans laquelle se tiennent les marins français et russes !

Monseigneur le Grand-Duc voulut bien répondre à mon toast en en portant un à M. Carnot, Président de la République Française. Il parla aussi du plaisir que lui causait la présence des marins français et but à notre marine.

Après le dîner, Son Altesse Impériale nous informa de la décision qu'avait prise l'Empereur de visiter la Division française le surlendemain et daigna nous inviter à venir dîner à bord de l'« Asia » le lundi suivant.

Le lendemain, qui était un vendredi, je partis pour Cronstadt afin de rendre à l'amiral Gervais la visite qu'il m'avait faite. A cet effet, le Gouvernement russe eut l'attention de mettre à ma disposition un vapeur l' « Onega », qui resta à mes ordres pendant tout le temps des fêtes. De son côté, l'Amiral fit escorter le navire qui me portait, ainsi que tout le personnel de l'ambassade, par un de ses torpilleurs. Reçu avec les honneurs d'usage à bord du « Marengo », je fus retenu par l'Amiral à déjeuner comme je l'avais retenu la veille à dîner. En sortant de table, nous vîmes arriver le vapeur « la Ville de Saint-Pétersbourg » qui amenait la municipalité

1. Le Gouvernement russe avait accordé la dispense de tous les droits pour l'acquisition de l'hôtel.

de sa capitale, dont la visite avait pour but d'inviter l'Amiral ainsi que tous les officiers de la Division à une réunion offerte le mercredi 17/29 juillet en l'honneur de l'escadre.

Le Maire, M. Likatcheff, prononça le discours suivant :

EXCELLENCE,

Permettez-nous, au nom de la ville de Saint-Pétersbourg, dont nous avons l'honneur d'être les représentants, de vous souhaiter la bienvenue et, en votre personne, de la souhaiter également à tous les braves marins français de la Division cuirassée du Nord que vous commandez.

Je crois inutile d'insister, monsieur l'Amiral, sur les sentiments de sincère cordialité avec lesquels vous serez accueillis en Russie. Nous n'oublions pas la large hospitalité dont maintes fois les marins russes ont été l'objet dans les différents ports de la France qu'ils ont visités.

L'idée qui a guidé le Gouvernement français, c'est-à-dire la France, en envoyant cette brillante escadre sera bien comprise en Russie et ne pourra que renforcer les sentiments d'amitié réciproques des deux grandes nations. Nous serons heureux, monsieur l'Amiral, de faire tout notre possible pour vous rendre agréable votre trop court séjour à Saint-Pétersbourg.

Je viens vous prier, monsieur l'Amiral, au nom du Conseil Municipal de Saint-Pétersbourg, de vouloir bien honorer de votre présence, ainsi que tous les officiers de la Division, une réunion offerte par la ville de Saint-Pétersbourg le 17/29 juillet au soir en l'honneur de l'escadre.

Je vous prie encore, monsieur l'Amiral, d'accepter de la part de la Ville un petit « Plan-guide » de Saint-Pétersbourg dressé par le Conseil Municipal; ce plan-guide vous permettra, monsieur l'Amiral, de vous orienter plus facilement dans notre Ville, qui vous accueille à bras ouverts.

L'Amiral répondit de la façon la plus courtoise qu'il se rendrait ainsi que ses officiers à la soirée qui lui était offerte par la capitale.

Pendant ce temps, nos bâtiments étaient entourés de navires qui, comme pour l'arrivée de l'escadre, avaient été frétés par des sociétés et qui, au son de *la Marseillaise*, ne cessaient de proférer des hourras en l'honneur de la France et de la Russie; très touchés de cet enthousiasme qui avait toutes les allures de la sincérité, nos officiers ne pouvaient s'empêcher de répondre en agitant leurs mouchoirs et en criant « Vive la Russie! ».

Le lendemain, 25 juillet, était le grand jour; c'était celui qui avait été fixé pour la présentation de nos officiers et pour la visite de l'Empereur à l'escadre. Je quittai Saint-Pétersbourg de bonne heure avec tout le personnel de l'ambassade, de manière à être arrivé avant huit heures du matin à bord

du « Marengo ». Lorsque je montai à bord du vaisseau-amiral, les officiers qui devaient être présentés étaient prêts. Nous prîmes place aussitôt dans un canot pour nous diriger vers la « Derjava », yacht de l'Empereur. A peine étions-nous arrivés à son bord, où tout l'état-major de la marine russe était réuni, nous vîmes dans le brouillard du matin le yacht impérial « Tsarevna » quitter le port de Péterhof, portant le pavillon de l'Empereur. Le Ministre de la Marine me fit monter avec lui sur la dunette de la « Derjava » pour mieux contempler le spectacle qui allait s'offrir à nos yeux. C'était un de ceux qui restent gravés dans la mémoire. Les escadres russes, comprenant une vingtaine de bâtiments, étaient alignées en face de la nôtre et l'Empereur devait d'abord en passer la revue. A mesure que son yacht se présentait devant chaque vaisseau, les marins placés sur les vergues poussaient d'enthousiastes hourras pendant que les canons tiraient leurs salves. Mélangée à la brume, la fumée formait des nuages légers et qui, tout d'un coup, s'éclaircissaient ou se déplaçaient, donnant l'image de la féerie en des lointains qui paraissaient considérables. Lorsque ce fut le tour de nos navires et que je vis le pavillon impérial s'associer à nos couleurs, l'émotion me gagna encore davantage, mais ce n'était pas le moment de me laisser émouvoir et je me hâtai de descendre pour me placer à la tête de nos officiers et suivre les indications qui me seraient données à l'égard de leur présentation.

La revue terminée, la « Tsarevna » vint jeter l'ancre à quelques encablures de la « Derjava » et l'Empereur me fit dire de lui amener les officiers. Nous remontâmes dans le canot de l'Amiral et quelques minutes après j'avais l'honneur de présenter celui-ci à Leurs Majestés, ainsi qu'à la Reine de Grèce qui se trouvait également à bord, désireuse de donner elle aussi à l'escadre française un témoignage de sympathie.

L'Amiral présenta à son tour les officiers qui l'accompagnaient et l'Empereur nous congédia bientôt, nous annonçant qu'il nous suivrait de près pour la visite du « Marengo » et ensuite celle du « Marceau ». Toutes les mesures étaient déjà prises à bord et lorsque le canot impérial, charmant dans sa couleur bleue, se présenta à l'échelle du « Marengo »,

l'amiral Gervais s'y trouvait pendant que j'avais pris ma place de Représentant de la France, en haut de l'échelle sur le pont. Ce n'étaient pas seulement l'Empereur et l'Impératrice et la Reine de Grèce qui nous faisaient l'honneur d'une visite; Leurs Majestés étaient accompagnées de leurs enfants et de tous les Grands-Ducs et Grandes-Duchesses présents à Saint-Pétersbourg.

L'Empereur, les Grands-Ducs Wladimir, Alexis et Michel portaient le grand cordon de la Légion d'honneur. Après les honneurs d'usage, les compagnies de débarquement défilèrent au son de la marche de *Sambre-et-Meuse* devant Leurs Majestés, qui furent frappées non seulement par la tenue martiale des troupes, mais encore par la cadence de la musique, dont elles demandèrent que la copie fût communiquée au Ministre de la Marine. L'Empereur se fit ensuite présenter les plus anciens médaillés et daigna s'entretenir avec eux. C'est cet incident que le Musée Grévin a reproduit plus tard; il mérite d'être relevé, puisque Sa Majesté a tenu à ce que le souvenir en restât aux vieux loups de mer avec lesquels il avait causé, en leur faisant remettre quelques jours plus tard des médailles russes destinées à être placées sur leur poitrine à côté des médailles françaises. La visite avait duré une heure lorsque l'Empereur nous fit demander par le Grand-Duc Alexis, à l'Amiral et à moi, de monter dans son canot pour nous rendre avec lui à bord du « Marceau ». Cet honneur, auquel je fus pour ma part très sensible, nous permit d'être témoins d'un acte gracieux qui nous toucha profondément. Lorsque nous fûmes éloignés un peu du « Marengo », les salves furent tirées par le vaisseau-amiral. L'Empereur, qui n'était pas tenu de le faire, donna l'ordre de faire stopper son canot et commanda le lève-rames et les hourras de son équipage. Le « Marceau » était proche et nous allions aborder lorsqu'il se présenta pour moi une question d'étiquette que je dus rapidement résoudre. Si j'en parle, c'est parce que pour les diplomates il n'y a pas de petites questions et qu'il est toujours utile, quand on a eu à créer un précédent, de le citer aussi bien pour qu'on le suive, s'il est bon, que pour qu'on fasse le contraire si on le juge mauvais. Donc, le canot approchait de l'échelle. Le rôle de l'Amiral était indiqué d'avance : il

devait précéder l'Empereur pour le recevoir en bas de son navire et l'aider en marchant à reculons à franchir les degrés jusqu'au niveau du pont. Celui de l'Ambassadeur était plus difficile à établir. Sa place était bien sur le pont pour saluer l'Empereur à son arrivée, mais, d'autre part, était-il bien correct qu'il sautât le premier du canot avant les Souverains et les Princes qui les accompagnaient, au lieu de prendre rang derrière eux? Je n'hésitai pas et, avant que le canot fût accosté, par conséquent sans prendre un tour qui ne m'appartenait pas, je m'élançai sur l'échelle que je fus assez heureux pour atteindre sans accident. J'eus le temps de serrer la main du commandant Véron avant que Leurs Majestés ne parussent. La visite du « Marceau », qui offrait un type nouveau, donna lieu à un examen dans les plus grands détails. Avec courage, l'Impératrice et les Grandes-Duchesses descendirent, malgré une chaleur excessive, aux étages inférieurs, considérant tout avec le plus grand intérêt. Je ne pouvais qu'encombrer des passages étroits en suivant Leurs Majestés; je restai sur le pont avec le Grand-Duc Michel Nikolaiewitch et nous allâmes voir l'infirmerie. L'officier qui était de service de ce côté, en apercevant un Grand-Duc, fit présenter les armes; le Grand-Duc me demanda de lui dire de n'en rien faire et comme je ne me pressais pas de tenir compte de sa modestie, il insista en me disant que là où était l'Empereur, il ne devait y avoir d'honneurs que pour lui. Je fus frappé de ce témoignage de respect donné par un oncle à son neveu et je compris sur quelle base solide était fondée l'autorité impériale, puisque les Princes étaient les premiers à faire acte de déférence vis-à-vis d'elle.

Il était près d'une heure lorsque l'Empereur, qui avait invité à déjeuner tous les officiers dont il avait accueilli la présentation à bord de la « Tsarevna », nous fit prier de nouveau, l'Amiral et moi, de descendre dans son canot pour nous rendre à bord de la « Derjava », où un banquet de quarante couverts était préparé. Le Grand-Maréchal Prince Wladimir Obolenski, qui, hélas, devait mourir quelques semaines après d'une attaque de fièvre pernicieuse en Crimée, me faisait savoir en même temps que l'Empereur avait l'intention de porter un toast et que Sa Majesté m'autorisait à lui répondre.

C'est, je l'avouerai, avec une certaine émotion que je pris place à table à la droite de l'Impératrice, attendant avec une fiévreuse impatience ce qui allait se passer. Cette impatience céda bientôt au charme que je trouvais dans la conversation pleine de bienveillance de mes augustes voisines ; la Grande-Duchesse Xénie, que j'avais à ma droite, me parla de Paris, du plaisir qu'elle aurait à le connaître ; je me laissai aller à lui dire qu'on l'y verrait avec plus de plaisir encore, et que tous les Parisiens, comme tous les Français, avaient un véritable culte pour son père. Je vois encore la satisfaction intime qu'elle éprouvait en entendant dire que son père était aimé et apprécié comme elle l'aimait et l'appréciait elle-même. Le temps passait, et le moment arriva où l'Empereur se leva et porta, en me regardant et en regardant l'amiral Gervais, qui était assis à la gauche de l'Impératrice, un toast à M. Carnot, Président de la République Française, et à la belle marine française. Aussitôt, la musique militaire attaqua *la Marseillaise* et la joua même très longuement. Nous étions tous debout et, suivant l'usage russe, nous restâmes debout jusqu'à la dernière note. Lorsque nous nous rassîmes, l'Impératrice se pencha vers moi et me demanda si en France on écoutait *la Marseillaise* debout. Je fus assez embarrassé pour lui répondre, ma mémoire me rappelait une circonstance semblable à Paris, où le Ministre des Affaires Étrangères, après avoir porté son toast, invita les convives à s'asseoir pendant que l'orchestre jouait *la Marseillaise*. Bien qu'il n'y eût à cela, étant donné que *la Marseillaise* n'a pas le caractère d'un hymne religieux, rien de particulièrement choquant, cette divergence avec les usages respectueux des peuples étrangers pour leurs airs patriotiques m'avait désagréablement frappé. Combien plus désagréable me devenait ce souvenir au moment où il était évoqué devant moi par la question de mon auguste voisine ! Je me tirai d'affaire en répondant : « Madame, on l'écoutera debout. » Et de fait, j'ai eu plus raison que je ne pensais de faire cette réponse. Depuis que ce témoignage de respect a été donné à notre air national par les plus puissants Souverains de l'Europe, nous avons compris qu'un respect au moins égal s'imposait à nous, et il ne serait plus toléré aujourd'hui que *la Marseillaise* fût écoutée autrement que

debout et tête nue. N'est-il pas singulier que nous devions cette leçon à l'autocrate de toutes les Russies !

Je regardais le Prince Obolenski, qui devait m'indiquer par un signe le moment où j'aurais à mon tour à porter, au nom de la France, le toast aux Souverains. Il me fit ce signe et j'allais me lever lorsque je remarquai que l'Empereur, dont je devais pour la forme solliciter l'assentiment, appuyait sa tête sur son coude, comme absorbé dans une pensée. Ce n'était pas une parole banale qu'il avait prononcée : il venait d'affirmer et de proclamer publiquement sa politique. Quoi de plus naturel qu'il méditât un instant sur un acte qui devait avoir tant de retentissement. Comme dit le proverbe musulman : « Non exprimée, notre pensée est notre esclave ; une fois exprimée nous sommes son esclave. » Dès que Sa Majesté m'eut autorisé à me lever, tout le monde en fit autant et je m'exprimai ainsi :

Je remercie Votre Majesté des paroles gracieuses qu'Elle vient de prononcer et qui iront au cœur de tous les Français ; je la remercie aussi de l'honneur qu'Elle a fait à notre Division cuirassée du Nord, en la visitant ce matin avec tant de bienveillance. En envoyant ces vaisseaux à Cronstadt, la France leur a donné la mission de saluer Votre Majesté et de lui porter les vœux unanimes du peuple français pour la prospérité de la Russie, comme pour le bonheur de la famille impériale. Votre Majesté a entendu la voix puissante de leurs canons, la mienne n'en est que l'écho affaibli, mais encore vibrant, en portant la santé de Votre Majesté, celle de l'Impératrice et des augustes enfants de Votre Majesté.

Lorsque je prononçai les mots : « Pour la prospérité de la Russie », l'Empereur dit : « Bien, très bien. » Évidemment sa pensée était là, il engageait la politique de son pays, et il était heureux d'entendre que la France, à laquelle il s'associait, attachait, elle aussi, de l'intérêt à la prospérité de la Russie.

Après l'exécution de l'hymne russe, on se rassit un instant ; puis on se leva de table ; l'Impératrice, la Reine de Grèce et mesdames les Grandes-Duchesses se rendirent dans un salon attenant à la salle à manger et se firent présenter nos officiers. Vers trois heures, l'Empereur et la Cour quittèrent la « Derjava » pour retourner sur la « Tsarevna » à Péterhof. L'amiral Gervais voulut bien me reconduire dans son canot à bord de l' « Onega » ; durant ce court trajet, nous échangeâmes nos impressions. Il ne me parut pas attacher la même importance

que moi à l'événement qui venait de se passer. Il est vrai qu'il ne connaissait pas la conversation que j'avais eue dix jours avant son arrivée avec M. de Giers, et qui était comme la préface, la clef de ce que je voyais. C'était bien certainement un événement que *la Marseillaise* accompagnant un toast porté par le Tzar à la République Française. Dès qu'il fut rentré à Péterhof, l'Empereur souligna encore l'importance de ce qu'il venait de faire en adressant à M. Carnot le télégramme suivant : « La présence de la brillante escadre française qui mouille en ce moment devant Cronstadt témoigne une fois de plus des sympathies profondes qui unissent la France à la Russie.

» Il me tient à cœur de vous en exprimer ma vive satisfaction et de vous remercier du vrai plaisir que j'éprouve à recevoir les braves marins français.

» ALEXANDRE. »

Le Président de la République répondit :

« Je suis vivement touché des sentiments que Votre Majesté a bien voulu m'exprimer à l'occasion de la présence de notre escadre.

» Nos braves marins n'oublieront pas l'accueil si cordial dont ils sont l'objet.

» J'en remercie Votre Majesté, et je suis heureux d'y voir un éclatant témoignage des sympathies profondes qui unissent la Russie et la France.

» CARNOT. »[1]

Le soir, un dîner de quatre cent quatre-vingts couverts fut donné au Cercle des officiers de la marine en l'honneur des officiers de l'escadre française. L'amiral Gervais occupait la place d'honneur, ayant à sa droite le vice-amiral Schwarz et à sa gauche le vice-amiral Katznakoff, commandant en chef de l'escadre russe. L'ambassade n'avait naturellement pas

1. Ces deux télégrammes ne furent publiés que plusieurs jours après, le Gouvernement français n'ayant pas voulu prendre l'initiative de la publication sans avoir obtenu l'autorisation de l'Empereur. Interrogée à ce sujet, S. M. répondit par ces simples mots : « Avec beaucoup de plaisir. »

de place à ce dîner tout militaire. Je fus même surpris en même temps que touché, que, pour le dîner, également militaire, qu'il offrait le lundi 26 à bord de l'« Asia », monseigneur le Grand-Duc Alexis eût songé à m'inviter, ainsi que le comte de Vauvineux, conseiller de l'ambassade. C'était de sa part une grande gracieuseté. Il y mit le comble en me portant, après les toasts officiels, un toast personnel dans lequel il exprimait les regrets que lui causait mon prochain départ.

Rentré à Saint-Pétersbourg à deux heures du matin, je dus en repartir le lendemain sur l'« Onega », pour assister à un déjeuner auquel l'Amiral avait invité monseigneur le Grand-Duc Alexis et tous les amiraux russes. Avec sa bonne grâce habituelle, Son Altesse Impériale avait accepté l'invitation, bien que ce jour-là fût célébrée en famille, à Péterhof, la fête de monseigneur le Grand-Duc Wladimir. En portant la santé de son hôte auguste, l'amiral Gervais sut le remercier en termes très heureux de l'exception qu'il avait faite en sa faveur ; il but en même temps, au nom de la marine française, à la marine russe. Son Altesse Impériale lui répondit qu'Elle était d'autant plus sensible aux vœux qui venaient d'être exprimés qu'Elle les savait sincères.

Ces voyages continuels à Cronstadt me rendaient bien difficile l'envoi d'un compte rendu détaillé des fêtes et des événements qui se succédaient. Je m'en excusais en écrivant à M. Ribot :

« L'obligation où je suis de faire tous les jours un trajet de six heures pour aller à Cronstadt et en revenir me laisse à peine le temps de faire autre chose que de suffire aux devoirs qui m'incombent. Ces trajets, quelque fastidieux qu'ils soient, ont toutefois leur compensation que je dois noter. Ils me permettent de me rendre compte de la part que prend le public aux démonstrations dont nos navires sont l'objet. Cette participation, pour laquelle j'avais cru prudent de faire quelques réserves, dépasse ce que je pouvais attendre, même dans les meilleures conditions. Il n'est pas de jour où des bateaux bondés de voyageurs et possédant un orchestre jouant *la Marseillaise* ne viennent à toute heure circuler autour de nos bâtiments, en poussant des hourras et des cris de : « Vive la France ! ». Je crois même avoir entendu dire à un de nos offi-

ciers que les manifestations populaires en Russie dépassaient ce qui avait eu lieu en Danemark et en Suède. J'ai peine à le croire, mais je constate que je n'ai jamais rien vu de semblable à Saint-Pétersbourg. »

Mon étonnement devait encore grandir ; les jours suivants nous laissèrent des impressions ineffaçables.

Le lendemain mardi, 28 septembre, eut lieu à Péterhof le grand dîner officiel de la Cour. Tout le personnel de l'ambassade ainsi que dix-huit de nos officiers y étaient invités. J'avais l'honneur encore cette fois d'être placé à la droite de S. M. l'Impératrice. Après le rôti, l'Empereur se leva et, en présence de toute la Cour, but à la santé de M. Carnot, Président de la République Française. Comme sur la « Derjava », *la Marseillaise* accompagna ce toast et on l'écouta dans les mêmes conditions. J'avais été avisé qu'il n'y aurait pas d'autre toast et je gardai le silence, mais en adressant au Ciel, dans mon for intérieur, les vœux les plus ardents pour le noble souverain qui avait assez d'empire sur lui-même pour professer hautement, dans un palais construit par le chef de sa dynastie et où l'âme de ses prédécesseurs pouvait encore être présente, ses sentiments d'amitié à l'égard du pays qui représentait autant que jamais les principes de la Révolution. J'avais appris en effet, depuis le déjeuner de la « Derjava », que quelques observations avaient été faites à l'Empereur dans son entourage de famille au sujet de l'exécution de *la Marseillaise* à la Cour ; l'opposition entre l'autocratie et la révolution fournissait certainement, dans la conjoncture, de très bons arguments. Avec ce bon sens, qui est la marque de son esprit dans une mesure qui frapperait chez tout homme, mais qui étonne encore bien plus chez un souverain à qui la vie ne peut offrir ses leçons, Alexandre III s'était borné à répondre : « L'intérêt de la paix et de mon empire commande que je sois en bons termes avec la France ; pour assurer ce résultat, je dois la prendre telle qu'elle est et avoir pour elle les égards qu'on a pour toute nation. Or, lorsque l'on reçoit à la Cour un invité, il est d'usage de jouer l'air national de cet invité. La République Française a le sien ; je le fais jouer. *Je ne peux cependant pas lui en composer un pour la circonstance.* »

Tous les ministres étaient présents au banquet de Péterhof ;

M. de Giers lui-même, que sa très mauvaise santé retenait à sa campagne de Finlande, était venu, comme il vint quelques jours après pour la fête de l'Impératrice. Ce furent les deux seules fois qu'il parut à la Cour pendant le séjour de notre escadre, et c'est à peine s'il eut l'occasion de causer quelques minutes avec notre Amiral et nos officiers.

Après la fête donnée par l'Empereur, ce fut le tour de la Municipalité. Un autre personnage allait entrer en scène, le peuple de la capitale, le Moujik. On savait bien que ses dispositions étaient favorables, mais jusqu'où iraient ses manifestations, jusqu'où lui permettrait-on d'aller? Il restait là un point d'interrogation. Comme nos officiers étaient invités à arriver dès quatre heures pour faire la promenade traditionnelle des îles, l'Amiral, qui avait à aviser à leur transport de Cronstadt à Saint-Pétersbourg, décida que ses bâtiments légers, tels que le « Surcouf », la « Lance » et les deux torpilleurs viendraient jeter l'ancre devant le quai Anglais, en avant du Pont Nicolas, et y resteraient pendant quelques jours. Il fallait bien montrer nos couleurs à la population, qui n'avait pas le loisir ou les moyens d'aller jusqu'à la haute mer. L'arrivée de ces navires donna lieu au premier contact de nos équipages et de la foule. Je dirais que l'enthousiasme dépassa toutes les bornes, si le soir la manifestation n'eût encore été plus grandiose. C'est au milieu d'une multitude compacte couvrant les quais et le pont que nos officiers, parvenant avec peine à se frayer un chemin, montèrent, au nombre de soixante, dans les landaus où les attendaient des membres de la Municipalité, qui avaient eu la gracieuseté de se faire leurs cicerones. Dans chaque voiture, un des édiles recevait nos officiers et montait à côté d'eux pour leur expliquer la topographie du terrain qu'ils allaient parcourir. La promenade terminée, il ne resta guère que le temps de se rendre à l'Hôtel de Ville (Douma), où les invités étaient conviés pour neuf heures. Je quittai l'hôtel de l'ambassade à huit heures trois quarts pour être sûr d'être exact. Le trajet fut assez facile jusqu'à la perspective Newski, grande artère de la ville où se trouve le palais de la Douma, mais quand nous atteignîmes cette rue, un flot humain la couvrait de sa houle. Reconnaissant la cocarde tricolore, il se serrait pour nous laisser passer, mais

nous parcourions un véritable labyrinthe, piétinant sur place, allant de droite et de gauche sans avancer. Les acclamations ne s'arrêtaient pas. De toutes les bouches sortait le cri de « Vive la France, vivent les Français ! ». Je dois dire qu'il s'y joignait le cri de : « A bas les Allemands ! » et il m'a été raconté que ceux de ces derniers qui essayaient de contre-manifester ou qui affectaient de garder leur chapeau sur la tête avaient éprouvé quelques avanies. Enfin, grâce au zèle des excellents gardavoï [1], nous pûmes arriver au perron, où nous fûmes, avec l'Amiral, qui arrivait de son côté, reçus de la manière la plus cordiale et la plus déférente par le Maire, M. Likhatchew, et les principaux membres de la Municipalité.

Le perron de la Douma s'élève à la hauteur du premier étage ; on y accède par une quarantaine de marches qui montent extérieurement en formant révolution sur elles-mêmes. Avant d'entrer dans les salons, nous nous arrêtâmes un instant pour contempler la foule ; le spectacle était splendide. C'était un rêve des mille et une nuits ; en voyant des milliers d'êtres humains, portant de père en fils le même costume depuis des siècles, s'agiter au pied du grand beffroi, on se croyait transporté dans une de ces vieilles cités italiennes où la population du moyen âge prenait part aux affaires publiques. Le monument m'avait déjà inspiré cette pensée. Ce jour-là, l'illusion fut complète. Lorsque nous traversâmes les salons, nous dûmes passer devant une double haie d'invités, avant de pénétrer dans la grande salle où était organisée la fête. Cette salle immense, entourée à un étage supérieur de galeries où se trouvaient réunies un grand nombre de dames, était merveilleusement éclairée. Partout sur les murs se détachaient des portraits de souverains de la Russie depuis Pierre le Grand. Au fond, une estrade était dressée et, devant cette estrade, on remarquait, au milieu de guirlandes de roses, le buste de M. Carnot que le Maire avait eu la gracieuseté d'emprunter à l'ambassade.

Deux orchestres enfin exécutaient alternativement des morceaux, dont les premiers furent naturellement l'hymne russe et *la Marseillaise*. M. Likhatchew nous conduisit, l'Amiral et moi, ainsi que les commandants des sept bâtiments de l'es-

1. Gardiens de la ville.

cadre, sur l'estrade, où il prit place au fauteuil du milieu, me plaçant à sa droite et l'Amiral à sa gauche. Dès que nous fûmes installés, et après avoir obtenu le silence, ce qui ne fut pas chose facile, il prononça le discours suivant :

MESSIEURS,

Je crois inutile de vous dire combien nous sommes heureux de vous voir ici, chez nous, car vous devez déjà l'avoir remarqué par l'accueil chaleureux et si unanime que vous recevez depuis l'instant où le pavillon tricolore a paru à l'horizon de Cronstadt.

Nous sommes profondément reconnaissants au Gouvernement français pour l'envoi de la superbe Division cuirassée du Nord en Russie. Nous considérons cette visite d'une partie de la flotte française comme une expression réelle des sentiments sincères de l'amitié qui lie les deux peuples...

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, dit-on. Permettez à la capitale de la Russie, qui désire de tout cœur que notre amitié soit durable et forte, d'offrir à tous les bâtiments faisant partie de la Division cuirassée du Nord, en mémoire de la visite amicale de cette escadre en Russie, ces « bratinas » (brat signifie en russe « frère », bratina veut dire » coupe de fraternité » à laquelle, selon la coutume ancienne du peuple russe, sont admis à boire les membres d'une famille, les vrais amis). La ville de Saint-Pétersbourg espère que ces « bratinas », ces coupes de fraternité, rappelleront aux marins français présents et futurs les sentiments qui nous réunissent aujourd'hui.

De plus, pour que vous, monsieur l'Amiral, et tous les officiers de l'escadre, vous vous souveniez de votre séjour en Russie et de votre visite à Saint-Pétersbourg, veuillez accepter, de la part de la Ville, ces coupes, de style russe ancien. Elles portent les armes de la capitale, le nom de la personne qui doit les recevoir et la date de votre visite. Nous espérons que chaque fois que vous les porterez à vos lèvres, vous vous souviendrez que dans le Nord lointain il y a des amis de la France, il y a des cœurs qui battent pour vous.

M. Likhatchew termina son discours en annonçant que le jour de la fête de l'Impératrice, chacun de nos matelots recevrait une boîte de cent cigarettes, portant sur le couvercle l'image des principaux monuments de la ville.

C'était à l'Amiral Gervais de répondre ; il le fit de la façon la plus chaleureuse et avec le plus grand succès. Il dit surtout combien il était touché que la Municipalité eût pensé, dans ses largesses, non seulement aux chefs, mais aussi aux petits qu'il avait l'honneur de commander.

Les « bratinas » furent aussitôt remises ; il y en avait sept grandes, une pour chaque navire. Dans la pensée de la Municipalité de Saint-Pétersbourg, ces « bratinas » étaient destinés aux navires eux-mêmes, c'est-à-dire qu'elles devaient leur rester tant qu'ils existeraient pour être déposées ensuite, avec

leurs noms, dans un musée de marine. Quant aux officiers, ils reçurent chacun un gobelet d'argent plus ou moins orné suivant l'importance du grade, et portant, avec les armes de la capitale, le nom du destinataire et la date du 17/20 juillet 1891.

Je saisis la première « bratina », je demandai qu'on la remplît de champagne et je priai M. Likhatchew de la porter à ses lèvres. Il me la passa ensuite et nous bûmes ainsi tous dans le même récipient, donnant l'exemple de la fraternité dont ce présent était l'emblème. Les applaudissements de toute la salle soulignèrent cet acte que chacun de nous accomplissait avec une entière sincérité. Ils redoublèrent lorsque je bus à la santé de l'Empereur et de la famille impériale.

Le Maire se leva de nouveau et proposa un toast à M. Carnot, Président de la République Française. Ses paroles, suivies de *la Marseillaise*, eurent le plus grand succès. Pendant ce temps des télégrammes ne cessaient d'arriver de la province. C'étaient des villes qui tenaient à s'associer à la Municipalité de Saint-Pétersbourg. M. Likhatchew me communiquait au fur et à mesure ces adresses chaleureuses ; je ne me les rappelle pas toutes, mais je puis encore citer celles des villes de Smolensk, Kalogriva, Leven, Lugansk[1].

Après des toasts portés à la ville de Saint-Pétersbourg et à la Ville de Paris, qui avait envoyé un télégramme, la fête officielle se trouvait terminée et nous descendîmes de l'estrade, nous mêlant aux nombreux invités, parmi lesquels figuraient les Ministres et les principaux personnages de la Ville, qui nous témoignaient tous la plus ardente sympathie. La chaleur ayant obligé à ouvrir les fenêtres, les cris de la foule se firent entendre plus nourris que jamais, et, chose inouïe en Russie, le Préfet de police vint par deux fois, dans le courant de la soirée, nous prier, l'Amiral et moi, de nous présenter sur le perron pour saluer le peuple et lui donner la satisfaction qu'il désirait. Bientôt des tables se trouvèrent dressées partout, et, suivant l'usage russe, chacun s'assit pour souper. La première, présidée par M. Likhatchew, nous était naturellement réservée ; elle était de dix couverts ; j'avais pour voisin de droite le

1. Des Municipalités françaises envoyèrent des adresses à la Municipalité de Saint-Pétersbourg ; je citerai celles de Rouen et de Bourges.

général Dournow, mari d'une des femmes les plus élégantes et les plus aimables de Saint-Pétersbourg, sœur de la Princesse Lise Troubetzkoï. Les toasts ne tardèrent pas à recommencer; ce fut en russe que s'exprima M. Likhatchew. En saisissant mon nom au passage, je compris que l'excellent maire de Saint-Pétersbourg avait voulu ménager ma modestie. Ces ménagements ne durèrent pas longtemps, car après les bravos qui accueillirent sa proposition, il me répéta en français ce qu'il venait de dire en russe. Il me signalait comme un des hommes qui avaient le plus fait pour amener le rapprochement des deux pays, dont l'âme, au moment où il parlait, vibrait à l'unisson. Je ne pus que m'incliner; les personnes qui, à toutes les tables, levaient leur verre en mon honneur ou qui venaient le choquer contre le mien, semblaient trop partager l'avis du premier magistrat de la ville pour que j'essayasse de les désabuser. Je me bornai à répondre « que j'avais fait mon devoir d'Ambassadeur, que ce devoir avait été bien doux et bien facile à accomplir, puisque les deux pays avaient des affinités et des sympathies naturelles qu'il s'agissait seulement de ne pas contrarier; j'ajoutai enfin que si j'avais pu souhaiter une récompense, je n'aurais pas osé la rêver plus complète que celle qui venait de m'être décernée par le témoignage unanime des représentants d'une ville où j'avais passé sept années de ma vie. Succédant à M. Likhatchew, le général Dournow but à l'armée française et, faisant allusion au siège de Sébastopol, répéta presque les paroles du général Saussier, disant que, dans cette guerre chevaleresque, les adversaires avaient appris à s'estimer et non à se haïr. L'amiral Gervais porta à son tour un toast à l'armée russe. Puis ce fut le tour de la seconde table, de la troisième et ainsi de suite. En s'éloignant du centre, les toasts devenaient plus ardents, et à mesure que la température morale s'échauffait dans la salle, il y avait comme une répercussion dans la foule dont on entendait toujours les acclamations. Je fis signe au Préfet de police, qui n'était pas éloigné de moi, et je lui demandai s'il ne pensait pas que le temps fût venu de lever la séance. A mon grand étonnement, il me dit qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce qu'elle se prolongeât. J'appris du reste bientôt la raison de cette tolérance, qui n'était pas ordinaire chez le

général de Gresser. Il venait de correspondre par le téléphone avec l'Empereur ; à Sa Majesté qui lui demandait comment les choses se passaient, il avait répondu que depuis le couronnement on n'avait pas vu dans la rue un enthousiasme semblable ; sur quoi, l'Empereur avait répliqué : « C'est bien, je suis content. » Certain de l'approbation de l'Empereur, le Général-Préfet n'avait qu'à laisser faire ; il le fit de très bonne grâce, car il introduisit dans la salle un Moujik qui, au nom de ses camarades de la rue, avait demandé à apporter le pain et le sel à l'Amiral. L'entrevue du Moujik et de l'Amiral fut des plus curieuses. Le Moujik prononça un petit discours qui fut traduit par M. Likhatchew, et l'Amiral, très attentif à ce qui lui était dit, y répondit, comme il faisait toujours, avec beaucoup de cœur et d'à-propos.

Le jour cependant paraissait, il était deux heures du matin et il fallait songer au départ. Nous nous levâmes avec l'Amiral, et, au son de *la Marseillaise*, au milieu d'une nouvelle haie formée par les assistants, nous descendîmes le perron. J'avais proposé à l'Amiral de le reconduire dans ma voiture, mais M. Likhatchew tint à accompagner son hôte dans une voiture de la Municipalité jusqu'à l'embarcadère où l'attendait son canot. C'est là un exemple de la courtoisie parfaite des Russes, je suis heureux de le citer. Le départ de l'Amiral et le mien furent facilités par la police ; mais lorsque nos officiers arrivèrent aux dernières marches, ils furent vite entourés par la foule qui les acclamait ; plusieurs d'entre eux-mêmes furent soulevés et portés en triomphe, parmi lesquels le commandant Vincenot, qui nous frappait tous par son entrain, et qui, hélas, devait mourir quelques mois après.

En terminant le récit de cette journée, qui a été une des plus émouvantes, parce qu'elle nous montrait combien le peuple s'associait à la politique de son souverain, et combien, malgré les souvenirs de 1812 et de 1855, les sympathies sont grandes entre Français et Russes, je ne puis résister à la tentation de raconter la manière fine et spirituelle avec laquelle M. Likhatchew, quelques jours avant l'arrivée de notre escadre, était venu me pressentir au sujet des intentions de la Municipalité. Il savait bien ce que la Municipalité désirait faire, mais il ignorait la mesure dans laquelle l'autorité

supérieure autoriserait celle-ci à manifester ses sentiments.

« Permettez-moi, me dit-il, de commencer par une anecdote : un jour l'Empereur Nicolas s'arrêta à Vilna. C'était une fête pour la ville, mais la police exerçait une telle surveillance et prenait de telles précautions que les habitants, tenus à l'écart, s'ingénièrent à chercher des moyens de se trouver comme par hasard sur le passage du Souverain, en dehors de l'itinéraire fixé où l'on ne devait rien voir. Un vieux Juif, qui se doutait que l'Empereur viendrait du côté de la rivière, acheta une ligne et se mit à pêcher non loin du Palais. Il était occupé depuis plusieurs heures à jeter et à relever sa ligne, sans succès d'ailleurs, car il était novice dans cet art, et son esprit était ailleurs, lorsqu'une personne, dont la mine lui inspira confiance, s'approcha de lui et lui demanda s'il prenait beaucoup de poisson. « — Non, répondit-il, mais » cela m'est égal, ce n'est pas pour pêcher que je suis ici. » Si j'ai choisi cette place, c'est dans l'espérance de voir » l'Empereur qui est dans le palais là-bas. » « Cela te » ferait donc plaisir de voir ton Empereur, repartit l'in- » connu? » « Si cela me ferait plaisir! Je le crois bien; » je donnerai bien dix roubles pour cela. » « Eh bien! » fais quelques pas et ton désir sera satisfait. » L'Empereur, car c'était lui, avait repris toute sa majesté. Le Juif, éclairé subitement et comme frappé d'épouvante, se jeta aussitôt à ses genoux et, pensant qu'il aurait affaire à la police si elle apprenait l'aventure, s'écria : « Sire, vous ne m'avez pas » vu et je ne vous ai pas vu; vous ne m'avez pas parlé et » ne vous ai pas parlé », puis il se releva et se mit à courir comme un fou pour ne pas être aperçu. Maintenant que je vous ai raconté mon histoire, repartit M. Likhatchew, causons de ce qui pourrait vous être agréable, et de ce qui sera réalisé si nous ne rencontrons pas d'entraves. » Comme on vient de le voir, il n'y eut pas d'entraves.

Jusqu'au jour de la fête de l'Impératrice, les festivités qui se succédèrent sans interruption devaient naturellement pâlir devant celle que je viens de raconter. Je citerai cependant un banquet donné à Cronstadt à plusieurs centaines de nos matelots, qui se trouvaient assis à côté d'un nombre égal de matelots russes, un bal très réussi offert par l'amiral Gervais sur

le « Marengo » à la Société russe et au Corps diplomatique, un déjeuner dans les jardins d'Arcadia, où la colonie française s'était réunie pour saluer les officiers de l'escadre nationale, un luncheon organisé sur la Neva par le Yacht Club Fluvial, enfin une splendide soirée à laquelle le général et madame Dournow avaient convié dans leur propriété d'Ockta l'aristocratie la plus selecte, et au cours de laquelle l'amiral Gervais et son état-major eurent l'occasion d'entendre les célèbres bohémiennes de Saint-Pétersbourg. Comme on le voit, tout le monde s'était mis de la partie pour faire fête à nos officiers ; du haut en bas de l'échelle sociale, tous les Russes, hommes et femmes, témoignaient de la même sympathie. Cette sympathie se révélait parfois avec une trop grande ardeur ; par exemple, lorsque dans les lieux publics, comme à Palosk, les orchestres, composés en grande majorité d'Allemands, ne répondaient pas assez rapidement à l'invitation qui leur était faite de jouer *la Marseillaise*. Ce sont du reste les seuls tracas que la police ait éprouvés pendant le séjour de notre escadre...

C'est le 22 juillet (3 août) que se célèbre la fête de l'Impératrice Maria Feodorovna. Il n'est pas d'usage dans la religion orthodoxe de prendre pour patronne la Sainte Vierge ; il semble qu'une délicatesse respectueuse s'oppose à ce qu'une créature humaine s'élève jusqu'à prendre sa part d'une solennité réservée à la mère de Dieu. Par un sentiment encore plus délicat, la Princesse Dagmar[1] qui, en changeant de nom, pouvait désigner sa patronne, a fait choix de la pécheresse de Magdala, Marie-Madeleine. La Cour, à cette époque, est toujours à Péterhof, et c'est dans le beau parc du Versailles du Nord que chaque année on s'ingénie à donner à la fête de la bien-aimée souveraine un éclat plus grand que celui de l'année précédente. Je n'ai, pour ma part, jamais vu d'illuminations plus belles que celles de ce parc, soit que les allées droites sur une étendue de plusieurs kilomètres soient bordées de portiques en verres de couleur, soit que le grand lac où se trouvent plusieurs îles, voie serpenter autour de lui des milliers de lustres. Malgré quelques averses, le temps fut généralement favorable. Le 3 août 1891, dès le matin, nous nous rendîmes à Péterhof

1. L'Impératrice était née Princesse Dagmar de Danemark.

pour assister au déjeuner de la Cour, auquel soixante-dix-huit de nos officiers prirent part. Ce n'était pas l'Empereur qui avait fixé le nombre, mais l'amiral Gervais. La vérité est que tous nos officiers étaient conviés ; tous ceux qui n'avaient pas été retenus par le service du bord étaient venus. Après l'office religieux, l'Impératrice entra dans la salle à manger, donnant le bras au jeune Roi de Serbie qui était arrivé la veille. Les toasts furent cette fois échangés entre l'Empereur et le Roi. Les convives étaient partagés en petites tables ; je me trouvais assis à la première entre mesdames la Grande-Duchesse Wladimir et la Grande-Duchesse Paul. M. Ristitch était à la même table, mais il venait en second rang. Sa présence et la mienne avaient donné lieu à une question d'étiquette longuement discutée. M. Ristitch, qui était le premier régent de Serbie, prétendait avoir le pas sur les ambassadeurs. On décida le contraire, sans que je fusse même consulté, et au baise-main, qui eut lieu avant le déjeuner, au sortir de la chapelle, j'avais, sans rien savoir de la discussion qui avait eu lieu, été invité à passer le premier. Je conservai naturellement ce rang toute la journée. Après le déjeuner, on fit cercle et Leurs Majestés se montrèrent plus gracieuses que jamais. Un télégramme, reçu le matin, me permit non seulement d'associer le Président de la République et le Gouvernement français aux vœux que je formais, mais encore d'annoncer qu'un décret venait de conférer le grand cordon de la Légion d'honneur à monseigneur le Grand-Duc Georges, second fils de l'Empereur et appartenant à la marine. L'Empereur se montra très sensible à cette manifestation et m'autorisa à féliciter son fils, qui le matin même avait reçu, à l'occasion de la fête, les aiguillettes d'aide de camp de Sa Majesté.

Dans la journée, des voitures de la Cour furent mises à notre disposition pour parcourir le parc et voir les grandes eaux qui sont très remarquables. Avec l'Amiral, nous nous arrêtâmes d'abord chez le colonel Cheremetiew, commandant de l'escorte impériale, qui nous avait invités à assister à une *djéguitarka* de ses cosaques. Les exercices à cheval durent être supprimés parce que le terrain était trop détrempé, mais nous entendîmes les chants mêlés de danses que les cosaques exécutent avec une sorte de sentiment religieux. Pendant

ce temps, madame Cheremetiew, fille de madame la Grande-Duchesse Marie et de son second mari, le Comte Stoganow, nous faisait les honneurs du pavillon qu'elle occupe avec cette simplicité pleine de charme qui lui fait une place à part dans la société de Saint-Pétersbourg.

Le soir, l'Empereur dîna en famille ; mais un dîner, présidé par le général Richter, premier aide de camp de l'Empereur, nous fut servi dans la grande salle à manger où nous avions déjeuné le matin. Au dessert, le Général porta la santé de Leurs Majestés, qui fut accueillie par les hourras de nos officiers ; enfin nous fûmes invités à nous rendre au château de Monplaisir, pavillon de style hollandais, construit par Pierre le Grand au bord du golfe de Finlande, pour voir de la terrasse, avec la Cour qui s'y rend toujours, le feu d'artifice par lequel la fête est close. L'Empereur et l'Impératrice s'entretinrent encore avec nos officiers, et, lorsque le moment du départ fut arrivé, prirent congé d'eux avec la plus grande affabilité. A ce moment retentirent trois vivats à l'Empereur et trois vivats à l'Impératrice. Nos officiers exprimaient ainsi leur reconnaissance pour l'accueil si bienveillant qu'ils avaient reçu depuis huit jours de la part de Leurs Majestés. Par le beau crépuscule qui la baignait de ces lueurs, cette scène fut vraiment féerique. Elle mériterait d'être rendue par un tableau. On apercevait au loin, entourés de feu, des navires français et russes qui s'étaient unis dans une même pensée ; ce n'étaient plus deux peuples qui fraternisaient ; on aurait presque dit deux armées. C'était l'apothéose de l'entente franco-russe.

Durant la soirée, j'avais abordé avec l'Empereur la question des bannières russes d'Eupatoria que le Président de la République avait eu la gracieuse pensée de me charger de lui remettre. On a parlé de ces bannières sans savoir ce qu'elles étaient ; quelques personnes ont même cru qu'il s'agissait de drapeaux russes conquis pendant la guerre de Crimée et qui étaient restitués. Il ne pouvait être question d'une restitution de cette nature. Chaque pays a sa gloire militaire et son devoir est de la conserver avec tous les emblèmes qui la représentent afin d'entretenir le feu sacré dans les âmes et de favoriser l'éclosion de nouveaux héros. Ces bannières étaient

simplement des bannières religieuses que nos soldats, il faut le dire, avaient eu le tort d'enlever d'une église. Il leur avait semblé sans doute qu'elles constituaient un trophée, parce qu'elles ressemblaient à un drapeau. Ces bannières étaient, je ne sais comment, arrivées en la possession du général d'Aboville, je crois, qui, ne sachant qu'en faire, en avait fait hommage à la cathédrale de Paris. C'est là qu'elles étaient, inventoriées dans le trésor de l'église, lorsque le général Bogdanowitch, qui les vit à un de ses passages à Paris, suggéra au général Saussier l'idée de les renvoyer en Russie. Le général Bogdanowitch était un excellent homme, plein de bonnes intentions, mais, par tempérament, forçant toujours la note. Il présenta la chose comme étant d'une très grande importance, et, si on l'avait écouté, l'amiral Gervais aurait eu la mission d'apporter les bannières à Cronstadt, nos navires leur servant pour ainsi dire d'escorte. Avec le tact qui est un des traits saillants de son caractère, M. Carnot comprit, à la première observation que je lui fis, qu'il fallait procéder avec plus de discrétion, d'autant plus qu'il ne fallait pas fournir à nos ennemis une occasion de représenter nos soldats comme des pillards d'église. Je fus en conséquence chargé de pressentir l'Empereur pour savoir s'il lui serait agréable que ces bannières rentrassent en Russie. C'est précisément à cette question qu'il répondit dans la soirée que je viens de raconter. Je m'aperçus qu'il ne comprenait pas bien l'idée qui avait semblé un trait de génie au général Bogdanovitch, mais il se rendit bientôt compte de la gracieuseté de l'acte du Président de la République et il me chargea de le remercier. J'ai su depuis qu'il désira voir les bannières, que j'avais fait parvenir à M. de Giers de la manière la plus officieuse, et qu'il donna l'ordre de les envoyer à l'église qu'elles avaient ornée autrefois. Quoi qu'il en soit, cette restitution des bannières servit de thème à plusieurs journaux pour entraîner encore l'opinion publique en notre faveur et elle eut l'avantage de mettre fin à la campagne que le cosaque Achinow menait encore contre nous : lorsque nous rendions des bannières orthodoxes, il n'était plus possible de nous accuser de mauvais sentiments pour l'église russe.

Ainsi se terminait, sous les auspices les plus favorables, la

mission que le Gouvernement de la République avait donnée à l'amiral Gervais. Je ne puis raconter ce qui se passa à Moscou, n'y ayant pas accompagné l'Amiral, mais j'ai su que l'enthousiasme avait eu un caractère plus ardent encore, en raison de l'esprit plus méridional et plus russe de la vraie capitale de l'Empire.

Le 7 août, la Division cuirassée levait l'ancre de Bjoerkoe, où elle s'était rendue le lendemain de la fête de l'Impératrice pour faire son charbon. Nos officiers emportaient et laissaient le meilleur souvenir. L'Empereur avait fait remettre, le jour du bal du « Marengo », par l'amiral Kremer, une quarantaine de croix et de médailles, mais c'est dans les cœurs plus que sur les poitrines que demeurait la mémoire de la quinzaine inoubliable qui venait de s'écouler. Plusieurs de nos marins faisaient assez grise mine à l'idée d'aller en Angleterre donner le même spectacle ; il leur semblait faire acte d'inconstance et donner raison à la réputation de légèreté si souvent attribuée aux Français. Mais on avait décidé en haut lieu que l'on ferait pour l'Angleterre ce que l'on faisait pour la Russie, de manière à ce qu'il n'y eût pas de jaloux. C'est là ce qu'on appelle quelquefois de la politique. Les événements se chargeaient en tout cas d'établir une différence. Malgré toute la grâce que mirent les Anglais et même la Reine Victoria à nous faire oublier les réceptions de la Baltique, l'histoire conservera le nom de Cronstadt, et oubliera celui de la rade où notre escadre fit escale sur les côtes d'Angleterre avant de rentrer à Cherbourg.

La visite de la Division cuirassée du Nord à Cronstadt offrit à l'Empereur Alexandre une occasion dont il profita, on vient de le voir, pour donner un témoignage public de ses sentiments pour la France. Ce témoignage se rattachait à un nouveau pas fait dans la voie de l'entente entre les deux Gouvernements. Ce rapprochement plus intime et plus effectif fut le résultat du renouvellement de la Triple Alliance et des encouragements donnés par l'Angleterre à ce renouvellement.

PAUL DE LABOULAYE,

ambassadeur de France.

MYRTE

Le grand écrivain anglais Stephen Hudson poursuit la publication d'une œuvre considérable qui se fragmente en plusieurs tomes, très différents par le ton, dont la somme constitue l'histoire complexe mais complète d'un homme et d'une famille, celle de Richard Kurt. Trois d'entre eux ont déjà été traduits en français : *Le Prince Chènevis*, *Elinor Colhouse* et *Richard Kurt*.

Les deux derniers volumes de cette série ont été publiés par la *Revue de Paris*[1], et nous pensons qu'ils ont retenu assez vivement l'attention de nos lecteurs, puisque nous avons reçu de nombreuses lettres nous questionnant sur le destin de Richard Kurt. Nous présentons aujourd'hui un nouvel épisode de sa vie. Il est tiré d'un roman, *Myrte*, construit d'une façon fort originale autour de la personnalité d'une jeune fille : Myrte Vendramin. Pour nous faire connaître la vie de cette jeune fille, Hudson a donné successivement la parole à la nourrice, à la gouvernante, à la sœur aînée de Myrte, puis à cinq hommes qui se sont épris d'elle, sans réussir, du reste, à la conquérir.

Cette série de monologues intérieurs lui a permis de présenter huit images différentes et pourtant semblables d'un même personnage. Pour finir, apparaît Richard Kurt. C'est son monologue que nous publions ici. Rappelons que Richard Kurt, fils d'un riche financier anglais, s'est marié très jeune, au cours d'un voyage aux États-Unis, avec Elinor Colhouse. Le couple est mal assorti et malheureux. Dans *Richard Kurt*, on a vu, sur les bords du lac de Côme, à Aquafonti, Elinor s'éprendre d'un certain Brendon, tandis que Richard se laissait prendre dans les rets d'une fille étrange, Virginia. A la suite de cette aventure décevante, il a fui à la fois Elinor et Virginia pour accompagner son père mourant à Londres où nous le retrouvons profondément désemparé quelques mois après.

N.D.L.R.

Il est étrange que mes pas se tournent vers Lowndes Square lorsque les choses vont trop mal pour moi.

Tante Kate, sa personnalité, sa vie et ses enfants n'ont rien de commun avec moi. Comme si ce contraste même m'entraînait dans leur direction. La stabilité, la respectabilité

1. Numéros des 1er et 15 août 1934 et du 15 juillet au 15 septembre 1936.

de leur genre de vie, les qualités, tout à l'opposé de moi-même, qui font d'eux ce qu'ils sont, la finalité satisfaite de leur attitude à l'égard de tout ici-bas, leur certitude que les choses sont naturellement et évidemment telles qu'elles sont et qu'il ne pourrait en être autrement pour des gens convenables, ont un effet calmant sur moi, du moins pour un peu de temps.

Cette attraction doit être un composé de sentiment et d'association. Je continue à caresser l'idée que l'oncle Théo[1] était probe et à doter tante Kate d'un pâle reflet de cette probité. Je dois avoir quelque inclination héréditaire à la respectabilité, une inconsciente nostalgie de vertus ancestrales. Oncle Théo était sans doute le plus probe des trois frères, selon le code reçu du citoyen bien-pensant. Mon père tranchait sur les autres, il leur était supérieur par l'intelligence, la culture et le charme personnel, à tel point que j'ai de la peine à le comparer à oncle Théo, qui était le plus honorable, comme oncle Fred[2] l'est le moins, comme il était plus généreux et bienveillant qu'oncle Fred ne l'est à présent, quelqu'il ait pu avoir été autrefois. Encore que dans ses plus mauvais moments, lorsque j'en arrive presque au point de le haïr, oncle Fred ait une opiniâtreté si ardente, une suffisance tellement inébranlable qu'elles forcent mon admiration. En fait, oncle Fred est amoral tandis qu'oncle Théo était essentiellement moral ; son idéal était fait de respectabilité. Et, par une étrange ironie, ce fut lui qui se tint sur la brèche à divers moments critiques de ma vie. Respectable et solide, je me le représente dans une attitude pugilistique en train de défendre le diable (moi) contre le destin, dont la conscience de brave bourgeois approuve néanmoins les sanctions. Je pense à lui en traversant le Park. Il eût cordialement désapprouvé tout ce que j'ai fait, tout ce que je suis en train de faire et tout ce que je suis capable de faire encore. A mesure que j'avance, chaque pas me reporte plus loin en arrière, dans le passé. Sur le pont de la *Serpentine*, j'en suis revenu à mon mariage. Ma main et ma mémoire atteignent ensemble le marteau de bronze que j'avais rapporté à l'oncle Théo, soi-disant comme souvenir d'Italie, de fait en souvenir d'une nuit vieille de

1. Théophilus Kurt, frère aîné du père de Richard.
2. Frederick Kurt, frère cadet du père de Richard.

presque trente ans, où un petit garçon effaré avait frappé à la porte où je frappe maintenant et reçu la réponse qui l'avait rejeté à la rue, dans le brouillard, solitaire. Seul alors. Seul à présent.

Salon encombré de mauvaises peintures et d'objets d'art sans valeur, pêle-mêle. Tante Kate, assise au bout d'un canapé derrière une table à thé, île de tasses environnée de sièges, une couple de cousines — impression générale de fraternité dans le Seigneur, à quoi s'ajoute un air américain d'amabilité — accent curieux, hybride, Hambourg et Nashville. Relations qui se nouent, solidement respectables, gaîté ahurie à propos de rien. Une femme de quarante ans au visage triste semble me connaître, voix douce, longs doigts fins, cheveux argentés bien peignés, soigneuse coiffure américaine.

— Richard ! Quelle surprise ! Vous vous rappelez Sadie Mc Fall, votre vieille amie de Nashville ?

— Bonjour, mademoiselle ? Oui, évidemment, bien sûr...

J'échange une poignée de mains avec la femme au visage triste. Je ne me souviens de rien.

— Monsieur Richard m'a oubliée, Katie.

Je la regarde en l'interrogeant vaguement des yeux. Ce visage fatigué, ces cheveux bruns grisonnants, cette douce voix du Sud, ont quelque chose de sympathique.

— Vous avez oublié Anna et Mary Lee Clare ?

Anna et Mary Lee ? Ah, Anna Clare. Elle avait des cheveux dorés. Mary Lee était brune. Jack Spurr était amoureux de Mary Lee. Il chantait *White wings, they never grow weary* d'une voix de fausset. Anna Clare était belle, mais je n'étais pas amoureux d'elle. C'était une statue, on n'est pas amoureux d'une statue. Je n'aurais pu supporter de rester seul avec elle. J'aurais eu peur d'y toucher. Leur maison était en face du Capitole. On y accédait par des marches où les nègres s'asseyaient au clair de lune et chantaient *Carry me back to ole Tennessee.*

— Oui, mademoiselle, je me souviens d'Anna et de Mary Lee.

— Et Emma Joe ?

— Emma Joe ? Emma Joe ?

Un éclair ! Oui, je me souviens d'Emma Joe. Je l'entendis s'approcher. Elle se baissa et déposa un baiser sur mon front.

La pièce était obscure, il faisait très chaud dehors et les rideaux étaient tirés. Je faisais semblant de dormir. Savait-elle vraiment que j'étais éveillé? Emma Joe était très jolie. Mais cela n'a jamais été plus loin. Quel gosse j'étais, quel idiot! J'avais loué un drag à deux chevaux pour l'emmener aux courses. Je l'ai emmenée à la campagne, en boghei, seuls tous les deux; nous sommes rentrés et je ne l'ai même pas embrassée. Je suis parti et elle m'a écrit des lettres d'une écriture longue, fine et pointue. J'étais très malheureux parce que j'aimais Emma Joe. Je ne l'ai jamais revue. Je suis rentré en Angleterre, et puis j'ai appris qu'elle avait épousé un plombier. Un plombier! — et je ne l'ai même pas embrassée.

— Oui, mademoiselle. Je me souviens d'Emma Joe.

De nouveaux visiteurs entrent dans le salon, de ces gens que tante Kate semble connaître en nombre sans fin. Mes cousines commencent de me taquiner à la manière d'oncle Théo, qui est censée être drôle. Je reste assis sans dire un mot près de Sadie Mc Fall jusqu'à ce qu'elle se lève.

— Il faut que je m'en aille, je dois déposer des cartes; au revoir, Katie chérie.

Je l'accompagne. En bas elle me demande :

— Connaissez-vous une demoiselle Vendramin, par hasard? J'ai une lettre d'introduction pour elle de la pianiste Cadajos.

— Je connais mademoiselle Vendramin à peine.

Nous traversons le Park. Sadie Mc Fall chante des mélodies nègres avec un certain succès dans quelques salons. Je voudrais me souvenir d'elle parce qu'elle paraît sensible à mon humeur, ne m'assomme pas de caquets américains.

— Permettez-moi d'être franc. Je ne me souviens pas, pourriez-vous me rappeler?

— Chez le vieux Jackson. La soirée de Johnny Mc Clure — le vieux nègre avec cet énorme pot de grog à la menthe — ce grand menteur de Mac et les cailles qu'il prétendait avoir tuées, rappelez-vous. Et Saint-Louis après. Jessie et moi.

Je la dévisage. Saint-Louis? Jessie? Effacé, complètement effacé.

Nous poursuivons notre chemin, drôles de compagnons. Je n'ai rien de plus à lui dire. Laissons le passé mort se renfoncer dans l'oubli. Est-ce que Myrte Vendramin sera là?

— Est-ce que vous entrez ou bien est-ce que vous déposez seulement des cartons? lui demandé-je en approchant de la maison.

— J'aimerais bien entrer s'ils sont là. Cadajos m'a dit qu'ils étaient toujours contents de voir quelqu'un qui aime la musique. Je ne leur chanterai pas mes chansons nègres, ce n'est pas pour de vrais musiciens.

Je voudrais tant revoir Myrte Vendramin. Elle a peu parlé. Je lui ai posé quelques questions personnelles. Ada prétendait la connaître depuis des années, mais elle m'a dit qu'elle connaissait à peine Ada. Elles ont sans doute raison toutes les deux. Myrte Vendramin a quelque chose d'excessivement sympathique. Quand un homme est démonté comme je le suis, il sent bien les sympathies. Elles sont rares. La vie est un enfer, un enfer affreux, rien qu'un enfer. Myrte Vendramin m'a fait oublier la vie pendant ces quelques heures passées près d'elle. Peut-être ne sera-t-elle même pas là, et, si elle est là, il se peut que je ne sois pas capable de lui dire un mot. Je ne suis pas amoureux. Amoureux, Dieu Tout-Puissant! Mais je voudrais la revoir. Probablement est-ce une idée et n'a-t-elle rien d'exceptionnel. Ada disait qu'elle était charmante. C'est possible. J'en ai connu une ou deux, de jeunes filles, qui étaient charmantes. N'en connais plus une seule à présent, ne le désire pas non plus. Nous voici sur le pas de la porte.

Je sonne.

— Je n'ai rencontré mademoiselle Vendramin qu'une fois, vous savez, à l'Opéra, avec sa sœur. Je m'y trouvais de mon côté avec la mienne, qui m'a présenté à elle.

— Cadajos m'a dit qu'elle était très gentille.

Charmante, gentille. Si elle n'est que cela... Après tout, qu'importe? De quel secours peut-elle être pour moi? Et Elinor? Et le reste?

Maison à l'ancienne mode. Nous montons un large escalier. Le maître d'hôtel monte la garde devant les portes closes; une voix de femme s'élève. Nous restons debout à écouter.

— Une voix ravissante, murmure Sadie Mc Fall, ravissante!

Les portes s'ouvrent. Une vieille dame, ce doit être madame Vendramin. Sa fille vient avec elle à notre rencontre.

Apparition radieuse. Gens assis en rond. Échange poignée de mains avec un vieux monsieur, barbe blanche, M. Vendramin. C'est Bertola qui est au piano.

— Bonjour, Signor Bertola, comment allez-vous?

Il n'a pas l'air de me reconnaître. Puis fait « Ah! » et rejette sa tête en arrière. Il se lève, rallume un cigare à demi-fumé, le fixe dans un porte-cigare en bois. Soudain, j'aime Bertola. Je le salue depuis des années, mais le connais à peine. Devant moi, la main gauche dans la poche de son veston, il porte, de la main droite, son cigare à la bouche. Il a des yeux gris-bleu remarquables et des cheveux blancs ondulés, abondants. Je voudrais bien en avoir autant. Joues roses, courte barbe blanche, un peu gras. Plein de vie. Le cher homme.

— C'était bien au Claridge qu'on jouait cette chanson napolitaine de vous et que vous m'avez dit que personne ne la chantait comme mademoiselle Myrte Vendramin, n'est-ce pas?

— Personne ne chante mes chansons comme elle. Elle n'a pas de voix, mais elle chante — il cale son cigare au coin de sa bouche — à la perfection.

Myrte Vendramin est à côté de Bertola, dont la silhouette courte et carrée ne manque pas de dignité. Elle lui murmure quelques mots à voix basse. Je vois l'émotion passer lentement sur son visage et lui laisser des larmes dans les yeux, ses yeux gris-bleu et globuleux. Il la prend par le bras familièrement, il sourit de ses vieux yeux fanés aux yeux bruns et ardents de la jeune fille avec une tendresse extraordinairement parlante. Elle tourne vers moi son regard qui m'emporte avec eux; leur calme assurance m'absorbe dans leur petit instant de bonheur. J'éprouve dans cette communion un sentiment étrange, inaccoutumé de félicité immédiate. J'ai conscience d'être privilégié. Elle me fait participer à ce sentiment de privilège comme si c'était sa volonté que je l'éprouve là, tout de suite — comme si cet instant avait une importance infinie, comme si j'étais au seuil d'une félicité inconnue qu'elle eût désiré me révéler. Et je n'avais entendu que la dernière mesure de la mélodie derrière la porte close. Chantera-t-elle encore?

— Voulez-vous? lui demandé-je.

Ses yeux répondent oui. Bertola se dirige vers le piano à queue placé entre les fenêtres de la grande pièce démodée avec son balcon sur la vieille place. Elle demeure un instant près de moi encore. Nous ne parlons pas. Je ne puis la regarder dans les yeux, je les sens qui suivent les miens autour de la pièce. Grands tableaux victoriens, lourds cadres dorés, le portrait d'une dame blonde sur un mur ne peut être que celui de madame Vendramin dans sa jeunesse, nombreuses photographies dédicacées — certaines avec quelques mesures de musique — évidemment de musiciens célèbres. Bertola prélude. Il se fait un soudain silence. Je m'efface et choisis un siège isolé près de la porte. Elle est debout, juste en face de moi, elle regarde droit sur moi. Bertola joue les premières mesures, elle adresse un sourire au vieux monsieur qui est assis sur le canapé à droite derrière moi ; son profil se découpe sur le mur, visage patriarcal, robuste et énergique, front haut et hardi, cheveux blancs, un reflet sombre ondule encore derrière l'oreille, son attitude est empreinte de fierté, d'autorité, de dignité adoucies par l'amour dont son regard parle à la jeune fille. Je n'ai jamais vu tant d'amour peint sur un vieux visage. Elle chante en italien, ce doit être une chanson ancienne. Les paroles me parviennent distinctement, mais elles ne sont point chargées de sens. Le sens ne compte pas. Bertola dit qu'elle n'a pas de voix. C'est possible. C'est le genre de voix que j'aime, une voix qui me pénètre. Elle chante avec beaucoup d'aisance, sans l'affectation prétentieuse qui est habituellement celle des cantatrices, et, même ignorant comme je le suis de la musique, du chant, je sens bien qu'elle chante exactement comme il faut, que la chanson est ce qu'elle en fait, ni plus, ni moins. Son attitude est parfaitement naturelle, il semble que les paroles viennent d'elles-mêmes à mesure qu'elle chante. La chanson ne dure qu'un moment. J'essaie de la capturer avant qu'elle ne s'évanouisse et de la retenir. L'émotion qu'elle a fait naître en moi refuse de mourir avec elle. Les applaudissements me font tressaillir, je bats des mains machinalement. Sadie Mc Fall se dirige vers elle, des paroles extatiques me parviennent et m'irritent. Quand une chose est parfaite, à quoi bon dire que « c'est divin », « adorable » ? Les mots rabaissent l'événement au

niveau d'une vulgaire audition musicale. Ce n'était pas une audition, c'était l'émission de certaine beauté exhalée de la jeune fille, une beauté dont le vieux Bertola connaît tous les arcanes. Je regarde le père à barbe blanche. Il est adossé au canapé, les yeux toujours fixés sur sa fille. Sadie Mc Fall s'en va, elle fait ses adieux. Je devrais sans doute partir avec elle, mais je n'en ferai rien. Je voudrais parler à Myrte Vendramin, puissé-je en trouver l'occasion ! Elle vient de mon côté. Nous nous asseyons au fond du salon sous le portrait de sa mère.

— Inutile d'essayer de vous faire des compliments. Ce fut un grand privilège de vous entendre.

— Je suis contente que cela vous ait plu.

— Ce n'était pas un plaisir, c'était une sorte de vision.

Elle ne répond pas. Ses yeux m'engagent à poursuivre et semblent vouloir m'aider à m'exprimer.

— Je n'entends jamais de musique. Je croyais que cela ne m'intéressait pas. Votre chant est une révélation. Mais ce n'est pas seulement le chant.

Je ne la regarde pas en parlant. Je sens ses yeux fixés sur moi et ne puis soutenir son regard. La conversation fait un brouhaha autour de nous. Ce serait le moment de lui parler. Qu'est-ce qu'il y a de plus important à dire ?

— Je crois que si j'ai été aussi sensible à votre voix, c'est parce que je suis... au bout du rouleau.

Maintenant je peux la regarder en face. Elle a ce qui s'appelle une silhouette à la mode, élégante, distinguée. Ces apparences brillantes font partie de sa personnalité sans doute, mais ce n'est pas à ces apparences que je m'adresse. Je m'adresse à ses yeux, je ne m'adresse pas à ses cheveux soyeux et soignés, je ne m'adresse pas à sa peau douce et fraîche, je ne m'adresse pas à la ligne sombre et délicate de ses sourcils, ni à ses belles mains, je m'adresse à quelque chose qui est au delà de ses yeux.

— Pourquoi dites-vous que vous êtes au bout du rouleau ?

— Parce que je tiens à vous dire tout de suite la vérité. Il se peut que je n'aie pas le temps de vous en dire davantage et sans doute ne vous reverrai-je plus.

— Pourquoi ? Vous partez ?

— Oui, je pars.

— Seul?

— Oui, seul.

— Vous croyez que cela vous fera du bien?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Je crois que rien ne peut me faire du bien. J'ai passé les bornes de l'espoir. Mais je ne veux pas continuer à parler ainsi. Ce n'est pas que j'aie honte, mais je ne veux pas vous ennuyer.

— Vous ne m'ennuyez pas. Pourquoi dites-vous que vous avez passé les bornes de l'espoir?

— Parce que tout a toujours été de travers — ma vie toute entière. Je n'y prends plus d'intérêt.

— On dirait que vous avez commis un crime.

— C'est juste.

— Quand partez-vous?

— Dès que j'aurai pu arranger certaines choses ou plutôt dès que mon avocat l'aura fait. Jusque là, rien à faire.

— Nous partons pour Folkestone mercredi. Pourquoi n'y viendriez-vous pas?

Je la regarde de près. Elle l'a dit sérieusement.

— Oui. J'irai. Je ne saurais vous dire combien...

Je ne puis m'exprimer. Madame Vendramin se dirige vers le piano. Après l'avoir accompagnée, Bertola vient s'asseoir de l'autre côté de Myrte Vendramin et sort un nouveau cigare. Les doigts souples de madame Vendramin courent sur le clavier. Nous demeurons silencieux. Le morceau m'est familier, mais je ne sais pas ce que c'est. Elle a un toucher particulièrement délicat, elle doit être une pianiste remarquable. M. Vendramin s'est rassis à l'autre bout du canapé. Ses yeux se reposent sur sa fille et je remarque le sourire qu'elle lui adresse en retour. Bertola a les mains croisées sur le ventre, les yeux fermés. Une douce haleine à travers les lèvres mi-closes de la jeune fille évente faiblement ma joue.

◘

Dans la grande véranda M. Vendramin fortifie ses positions. Assis dans un immense fauteuil d'osier, il appelle un chasseur, deux chasseurs et leur ordonne d'apporter des

sièges plus petits. Un pour ses pieds, un autre pour son *Times* et ses lunettes, un troisième pour son pardessus, sa canne, ses gants, etc... Un siège supplémentaire occupe un point stratégique, réservé à la vieille et fidèle servante qui veille attentivement à ses désirs. Il est violemment hostile à la promiscuité des autres résidents de l'hôtel avec lesquels, en aucune circonstance, il n'entretient le moindre commerce. Madame Vendramin ne fréquente pas les salles communes, qu'elle traverse seulement lorsqu'elle sort pour faire quelques pas ou une promenade en voiture, accompagnée soit par la même respectable servante, soit par la subordonnée de celle-ci. M. Vendramin préfère prendre ses repas dans la salle à manger commune, où les volailles qu'il fait venir spécialement sont mieux servies qu'à l'appartement. Son attitude à mon égard est excessivement affable et courtoise, mais je sens qu'il a l'œil sur moi. Myrte n'étend pas ses sorties indépendantes au delà des sièges disposés sur la pelouse en vue de l'hôtel. Tout ceci est nouveau pour moi, mais quelque surprise, quelque amusement que j'eusse pu en éprouver, eût disparu lorsque je découvris qu'elle acceptait de plein gré le code victorien de son père. Cela fait partie du décor. M. Vendramin est victorien d'apparence, de manières et d'habitudes de pensée. Madame Vendramin aussi, bien qu'elle soit de vingt ans plus jeune que son mari. Il la traite, elle aussi, comme quelqu'un qui doit être très soigneusement protégé du vulgaire et du profane, défendu contre le danger possible et imprévu. Ce que je craignais, c'était de n'avoir guère l'occasion de parler à Myrte. D'après le peu que j'en avais vu, j'étais certain qu'elle était la préférée de son père et j'avais conscience de l'incongruité de ma situation. J'étais venu la voir à son instigation, il est vrai, mais jusqu'à quel point ses parents eussent-ils souscrit à cette invitation? Je compris rapidement que, dans la mesure où elle exerce sa volonté, celle-ci est souveraine. Mais elle l'exerce presque inconsciemment et seulement dans la minime mesure indispensable à l'exécution de ses desseins. M. Vendramin accepte sciemment qu'elle impose sa volonté. Il a pleinement confiance en elle — jusqu'à un certain point. Sur ce point, il fait toutes réserves. Qu'une femme n'est

jamais en sûreté avec un homme, à moins qu'il ne soit son père ou son mari. Les Vendramin semblent transporter leur atmosphère avec eux, se dégager tout naturellement de ce qui les environne. Ils deviennent immédiatement remarquables. Et cette marque distinctive, qui les éloigne du commun, du vulgaire, m'a frappé dès l'instant où je me suis trouvé assis à côté de Myrte, à l'Opéra, le soir où je lui fus présenté par Ada. Dans son attitude et dans son comportement, il y avait une singularité qui me frappait l'esprit ou, si ce n'était l'esprit, quelque faculté que je ne suis pas capable d'identifier, comme d'un sceau à la fois insolite et familier. C'est seulement maintenant que je commence à connaître M. Vendramin, que je puis démêler cette impression complexe. Lorsqu'il sortit de la salle à manger, ce soir, il m'apparut soudain que dans son allure digne, distante, et fière, il y avait quelque chose de mère, et tout de suite je songeai qu'en un certain sens les Vendramin me rappelaient mes parents, surtout tels que je les voyais il y a très longtemps. Lorsque j'étais enfant, je me souviens que j'avais toujours l'impression — sentiment ignoble, parce que j'avais honte d'en être conscient — que mes parents étaient différents des autres gens. J'aurais voulu qu'ils fussent comme les autres parents, exactement comme j'eusse voulu moi-même ressembler aux autres petits garçons, et c'était une douleur chronique pour moi de comprendre que, pas plus eux que moi, nous ne le serions jamais. Maintenant, en identifiant la même nature exceptionnelle chez les Vendramin, j'éprouve un bien-être étrange dans la compagnie de cette jeune fille, qui est presque une étrangère pour moi, un bien-être que je n'avais pas connu depuis mon enfance. C'est ce que je devais avoir compris instinctivement lorsque, la connaissant à peine, j'osai lui parler comme je le fis ce dimanche à Sussex Square. Je ne puis imaginer que j'aurais été capable de me livrer ainsi à n'importe qui d'autre que j'aie jamais connu. Avec tous mes intimes, qui furent, pour la plupart des femmes, j'ai reconnu une barrière inévitable qui, généralement, se faisait sentir immédiatement, et même si, très rarement, j'ai rencontré une sympathie peu commune, comme dans le cas de Mary Mackintyre, la même barrière

devait se dresser à la fin. Voilà, je crois, ce qui explique pourquoi je suis sûr que, si j'étais un homme libre, il n'y aurait pas de barrière entre Myrte Vendramin et moi. Je ne sais quel sort elle jette sur moi, qui me fait sentir et penser autrement que d'habitude. Mais à présent, je crois que je suis capable d'expliquer pourquoi, dans cette maison démodée de Sussex Square, je me suis senti chez moi comme je ne m'étais pas senti depuis le temps de Craythorne. Je haïssais suffisamment ma vie avant, Dieu sait, mais je ne l'avais jamais tant haïe que maintenant.

Je n'ai pas tenté de dire quoi que ce soit de pareil à Myrte. Il me semble qu'elle doit le sentir aussi. Et si elle le sent vraiment, d'une manière ou d'une autre, je le saurai bien un jour. Cela ne changerait rien en ce qui me concerne, les choses ont été trop loin pour cela. Mais s'il y avait une seule âme au monde qui comprît réellement, qui pût, au-dessous et au delà de ce que je parais être, pénétrer mon vrai moi et regarder face à face mon vrai visage, seulement pendant quelques pauvres jours, quelques heures même, je crois que ce serait pour moi un bienfait si précieux que cela vaudrait de vivre. Peut-être, si j'avais quelque chose d'aussi précieux à garder vivant dans mon cœur, pourrais-je, très lentement, petit à petit, me transformer.

— Quand j'étais petit, nous étions à Brighton ou je ne sais où, et, de mon lit, je voyais la mer. Je me souviens toujours de mon ravissement lorsque je m'éveillais le matin et voyais ces petites fossettes pleines d'or. Vous savez ce que je veux dire? Cette partie scintillante de la mer où ce petit bateau de pêche fait voile et glisse à présent.

— Est-ce que cela vous rend plus heureux maintenant? Est-ce que la beauté d'un paysage vous rend plus heureux?

— Autrefois je croyais que la beauté compensait tout. Je me suis aperçu au contraire qu'elle rendait la vie insupportable. J'ai une maison au bord du lac de Côme. Je n'y retournerai jamais.

J'entends l'eau du lac, le clapotis de l'eau contre les murs d'Aquafonti. J'entends les clochettes des filets de pêche tintinnabuler sous les nuages qui passent rapidement sur la

lune. Je vois Virginia, debout dans sa barque, se retourner pour dire bonsoir. Non, le lac ne se moquera plus de moi, plus jamais.

— Qu'est-ce que votre femme en dira?

— Elle peut l'habiter si cela lui plaît. La propriété est à sa disposition, aménagée telle qu'elle a voulu qu'elle le fût.

— Et qu'attendez-vous de votre voyage?

— Je n'en attends rien.

— Vous n'avez pas l'air bien. Vous avez besoin de repos, de changement.

— Il n'y a pas de repos pour moi et il ne saurait y avoir de changement. Il faut payer.

— On dirait à vous entendre que vous allez en prison.

— Il y a des châtiments pires que les châtiments infligés par les hommes.

— Mais c'est ce que vous êtes qui compte, ce n'est pas ce que vous faites...

Elle tourne son fauteuil et s'approche de moi.

— Je ne crois pas que vous sachiez ce que vous êtes...

— Si. Et c'est pour cela que je me méprise.

M. Vendramin, en fauteuil roulant, traverse lentement la pelouse; il se dirige vers nous. Je suis frappé soudain par le fait que ce vieillard m'a pris en confiance sans même savoir qui je suis, ni d'où je viens. Avec d'autres, je me suis souvent amusé à jouer le rôle d'un aventurier; devinant l'opinion qu'ils avaient de moi, je renchérissais. Ici, l'idée d'agir ainsi me fait horreur. Je me lève pour saluer M. Vendramin, j'ôte mon chapeau, je dis n'importe quoi. Ses yeux sombres m'inspectent des pieds à la tête, gentiment, puis s'arrêtent sur mon visage.

— J'espère que vous avez bien dormi. La vivacité de l'air marin a une tendance à vous fatiguer après Londres.

Myrte s'est levée à l'approche de son père et se penche pour lui donner son baiser matinal. Il est venu lui dire qu'ils rentraient pour déjeuner et me prie de me joindre à eux.

Madame Vendramin fait allusion à mère aussitôt que j'ai pris place à côté d'elle.

— Elle était si belle. Nous avons fait la connaissance de vos parents chez M. Anderson, Lord Burcott à présent.

Il y a longtemps de cela, mais je ne l'oublierai jamais.

La *naïveté* de son jugement me plaît. C'est ainsi qu'il sied de parler de mère. Madame Vendramin semble avoir un cœur d'enfant. Il y a de la distinction dans sa simplicité et dans son naturel. Sa passion pour la musique perce à chaque instant dans sa conversation. J'ai conscience de faire une expérience nouvelle pour moi. Les Vendramin sont indifférents au monde que je connais, lequel n'existe pas pour eux. Cela me met à l'aise qu'ils sachent qui je suis. Jusqu'à la mort de mère, semble-t-il, ils la rencontraient souvent, ainsi que père, chez des amis communs. Après, comme je m'en suis aperçu dans d'autres cas, les relations sont tombées. Mère jouait un rôle dans le monde, toutes sortes de liens étaient noués et groupés autour d'elle. A sa mort, les relations se dispersèrent. Les Vendramin ne pouvaient plus avoir de point de contact avec la vie que père mena par la suite. Les intérêts Kurt étaient exclus de l'enclave à l'intérieur de laquelle la noble figure de M. Vendramin vieillissait lentement, à l'intérieur de laquelle cette fleur de jeunesse, Myrte, s'ouvrait à la vie et s'épanouissait à la lumière.

La voici. Elle est là sur le quai. Son cher visage, son inoubliable visage sera le dernier que j'aurai vu. Une femme de chambre l'accompagne. Elle m'aperçoit et la congédie.

— Merci d'être venue.

Plat, plat. Je ne trouve pas de mots et il n'y a plus que dix minutes, un quart d'heure. Nous nous promenons sur le quai. Je lui prends le bras pour la protéger de la foule. Elle pourrait partir en voyage telle qu'elle est habillée. Elle pourrait venir jusqu'à Paris avec moi. Que ne donnerai-je pas pour qu'elle vienne seulement jusqu'à Paris ! Nous dépassons les passerelles encombrées. Rien que dix minutes, dix minutes et c'est tout. Et je ne trouve rien à dire, si ce n'est « Puis-je écrire ? » Elle met la main dans la poche de son manteau, me tend un bout de papier.

— Mettez votre lettre dans une enveloppe adressée à ma femme de chambre. C'est écrit là-dessus.

Sans façons. Elle avait prévu et ne répugne pas à le montrer. Pourquoi ne l'ai-je pas rencontrée plus tôt ?

— Je ne vous ai rencontrée que pour vous quitter. Mais je vous suis très reconnaissant, plus que je saurais dire, et si... si...

— Si quoi?

Voix basse et profonde, mais précise, qui ne se cache pas.

— Si vous voulez que je revienne, je reviendrai.

— Ne deviez-vous pas revenir?

— Je n'étais pas fixé. Je dois rester six mois absent pour voir si je puis rompre une chaîne qui me lie depuis vingt ans.

— Vous n'êtes pas sûr de vouloir votre liberté?

— En soi, non. Si elle n'était d'aucun intérêt pour personne...

— Quel intérêt aurait-elle pour quelqu'un d'autre, si vous-même n'y attachez pas de prix?

Je me répète ses paroles intérieurement sans en saisir le sens. Je veux m'en souvenir. Je les méditerai après.

Un coup de sirène, long, perçant.

— Au revoir, Kurt.

— Voulez-vous me permettre de vous baiser la main?

Je porte sa main à mes lèvres et l'y retient un instant. Elle s'en va, je reste debout à la regarder s'éloigner de moi sur le quai désert. Je veux graver dans ma mémoire tout ce que je peux d'elle. Je me souviendrai de sa démarche. Elle lui ressemble, elle ne ressemble à celle de personne. De la fermeté et de l'assurance. Et cependant... je vois la femme de chambre qui l'attend là-bas, je suis content que Myrte soit bien soignée. Du bateau on me fait signe de franchir la passerelle. Un autre coup de sirène déchirant. J'ai le cœur gros en montant à bord.

L'Angleterre encore. Six mois après. Six longs mois? Oui, à la mesure de l'éloignement, de la séparation, éloignement d'une sympathie, séparation d'un espoir — eussé-je osé alors la nommer espoir? La lettre dans ma poche respire très doucement, respire l'espoir. « Je ferai pour vous tout ce qui est en mon pouvoir. » Sa voix, une note pianissimo, mais tenue, m'a touché à temps. « Tout ce qui est en mon pouvoir... » Que peut-elle? Que vais-je lui demander? Mais

elle fait quelque chose pour moi en ce moment, elle m'apporte l'espoir. Comment? C'est le souvenir de ses yeux profonds et réfléchis qui me le rend, c'est le souvenir de sa sympathie qui n'a pas besoin de mots pour s'exprimer, le souvenir de sa simple sagesse, le souvenir de sa démarche assurée, de son sang-froid, de son bon sens. J'ai confiance en moi pour la dernière fois. Je vais parier tout ce qui me reste de confiance en moi — l'enjeu est bien mince, mais c'est toute ma fortune — que cette fois j'ai raison. Si elle peut me porter secours, je m'accrocherai à ce secours. Je n'ai rien mené à bonne fin, ni en bien, ni en mal; quoi qu'elle m'apporte, si peu qu'elle puisse me donner, je saurai le mener à bonne fin. Je crois en elle, je ne crois en personne, ni en rien d'autre qu'elle. Pourquoi? Parce que ma foi et mon espoir ne font qu'un. Mon espoir est ma vie. Donc ma foi et mon espoir et ma vie sont un. Elle est mon espoir et ma foi. Donc, elle est ma vie. Pourquoi en est-il ainsi? Dieu seul le sait. Qu'est-ce que Dieu? Je ne sais. Qu'est-ce que la vie? Je ne sais. Ce n'est pas nécessaire de savoir. Ce qui est nécessaire, c'est l'espoir.

L'autre côté — Elinor. Voilà six mois que je l'ai quittée, et ce soir je serai près d'elle, non, sous le même toit qu'elle. Pourquoi revenir à elle? Je ne reviens pas à elle. Je reviens pour une autre raison. Resterai-je avec elle? Si je me respectais, je dirais non. Un homme qui n'est pas libre ne peut pas se respecter. Un homme qui n'est pas libre est un esclave. Elle a besoin de protection — de ma protection. Le mot la ferait rire, le maître méprise l'esclave. Mais est-ce bien elle qui commande encore?

Comment peut-on voyager pendant six mois, voir Vienne, Budapest, Constantinople, Athènes, l'Égypte sans rien tirer de tout cela? Alors, quel fut le bénéfice de ce voyage? Trois lettres de Myrte Vendramin. Que m'ont-elles apporté? L'assurance qu'elle voulait bien me connaître encore. Puis-je dire à Myrte Vendramin que je mérite son amitié? Puis-je lui dire que je l'aime? Non. Il me faut d'abord apprendre comment on aime. Puis-je lui demander de me l'enseigner? Qu'est-ce qui vient d'abord, l'amour ou la liberté? Est-ce l'amour qui ouvrira la porte à la liberté ou la liberté à

l'amour? Ma liberté n'est d'aucun intérêt pour personne si je n'y attache pas de prix. Ce sont ses propres paroles. Ma liberté n'a-t-elle aucune valeur, pour moi? Si, mais seulement à condition que Myrte Vendramin me montre ce qu'il faut en faire.

Je vais donner à Elinor cette dernière chance. Je vais de propos délibéré jouer mon espoir, Myrte Vendramin. Pourquoi donner cette chance à Elinor? L'a-t-elle méritée? Que m'a-t-elle jamais donné? Et que lui ai-je jamais donné de moi-même? L'amour? Jamais. Myrte Vendramin est la seule femme que j'aie jamais connue qui fût digne d'être aimée, la seule femme digne de mon amour... digne de l'amour d'un homme qui se méprise. Et pourtant, je sais bien que je n'ai jamais connu une femme digne de mon amour, et je sais que Myrte Vendramin l'est. Pourquoi, je n'en sais rien. Là-dessus, je m'en vais donner encore une chance à Elinor, une occasion nouvelle de détruire tout ce qui reste de ma vie. En arrivant, je vais aller je-ne-sais-quel-numéro Albemarle Street, je vais me montrer poli, aimable et même raisonnablement affectueux. Je vais attendre aussi longtemps qu'il le faudra avant de voir Myrte Vendramin. Je me prépare à reprendre la vie conjugale avec Elinor. Non, ce n'est pas vrai. Je n'y suis pas prêt. J'aimerais mieux mourir que de vivre avec Elinor. Encore que bien des fois j'eusse préféré la mort à la vie que j'ai vécue. Et que j'eusse continué à vivre. Mais maintenant, depuis la lettre de Myrte Vendramin, ce n'est pas la même chose. Je vais être de force à lutter avec Elinor cette fois. Je vais lui donner sa chance, mais ce ne sera pas une vraie chance, parce qu'elle ne sera pas avertie. Je vais prendre sur elle un sale avantage. Elle a vécu seule pendant six mois après vingt ans de vie conjugale. Et je vais parier qu'elle préfère la liberté, quels qu'en soient les inconvénients, à la vie commune parce que... et si... parce que... Charing Cross.

« Premier étage. Merci. Voici le salon, je suppose. Et ma chambre, au rez-de-chaussée? »

Pièce spacieuse, lumières tamisées, jardinières en argent pleines de fleurs, atmosphère de serre, parfum français, cadre élinoresque. Baie cintrée, lourde tenture. Elle est là, derrière, j'imagine. Huit heures juste. En train de

s'habiller? Très Elinor de ne pas laisser de message. Elle doit m'avoir entendu, mais elle ne bouge pas. Frapper à la porte? Non. Mieux vaut attendre. Et m'asseoir dans un fauteuil. « Au delà du Bien et du Mal. » « Apparence et Réalité. » Ma Chère ! Elinor est devenue une « intellectuelle ». Ah !...

Le rideau bouge, une jeune femme de chambre, jolie, l'écarte. Entrée d'Elinor, admirablement habillée, robe noire irisée de perles. Elle s'arrête sur le seuil, puis s'avance vers moi avec dignité lorsque je me lève pour aller à sa rencontre. Nous nous retrouvons sous le lustre. Nous nous embrassons. Nous nous asseyons l'un en face de l'autre, de part et d'autre de la cheminée.

— Navrée... pas libre. Votre télégramme... à la dernière minute... n'ai pas commandé à dîner... pensé que vous aimeriez mieux aller au club... ne pas rester seul...

— Très bien, ma chère, cela m'arrange parfaitement. Ravi que vous n'ayez pas changé vos projets.

— Simplement Amezaga et un autre... c'est une première... rien de bien excitant.

Elle a extraordinairement bonne mine — un peu plus maquillée peut-être — difficile d'en juger à cette lumière.

— Nous reviendrons souper ici.

— J'entrerai pour vous dire bonsoir si je ne suis pas trop fatigué. Autrement je vous verrai demain.

— J'espère que votre chambre vous conviendra. C'est tout ce que j'ai pu trouver. Évidemment, je ne sais rien de vos projets. Sans doute m'en informerez-vous plus tard.

— Je n'ai pas encore de projets. Nous en parlerons demain.

Un domestique annonce la voiture.

— Il faut que je me sauve, excusez-moi. Je tiens à être exacte, c'est une première.

Nouvelles manières, excellentes. Froide, mais polie. L'accompagne en bas. Se rendre libre pour moi, pourquoi? C'est parfait. Mais cela change un peu les choses, éclaircit un peu la situation, un tout petit peu. Et maintenant? Pourrais-je voir Myrte Vendramin? Pourquoi pas? On peut toujours essayer.

— Au club. J'appelle Sussex Square.

— Puis-je parler à mademoiselle Vendramin?

— Je suis Myrte Vendramin.

— Kurt. Je viens d'arriver à l'instant. Je voudrais... pourrais-je... serait-il possible d'aller vous voir ce soir... après dîner?

— Kurt? Oui. Mais oui.

— Merci, merci. C'est très... je n'en dis pas davantage pour l'instant.

— Au revoir, Kurt.

Quelle chance! Mon Dieu, quelle chance! Je vais la voir, la première. Je vais tout lui dire. Je vais... je vais... peu importe ce que je vais faire si seulement elle... elle... Le portier dans son box m'examine. Est-ce que j'ai parlé tout haut? Il faut dîner. La salle est presque vide, Dieu merci. Œil de verre à Higgins, le tenir à distance. C'est heureux que je ne sois pas trop sympathique. Table dans le coin le plus éloigné. Prendrai-je du champagne? Non. Je veux être calme — calme et froid, normal. Quel est ma norme? Bordeaux. Garçon. Une demi-bouteille de 22. Quelle chance de l'avoir trouvée chez elle! Sera-t-elle seule? Que dire? Et comment commencer? Impossible de savoir avant de l'avoir vue. Tout cela dépend d'elle. Je pourrais lui dire que je ne sais quelle conduite adopter à l'égard d'Elinor. Oui. Elinor. Que faire? Au fond, quel est mon dessein? Je ne sais pas. Ah, oui, je sais. Me libérer, me libérer d'Elinor, me libérer de tout ce qui fut ma vie. Et puis? Après? Après... eh bien, je serais libre. Serais-je vraiment libre? Libre de quoi? Libre de... Naturellement, c'est impossible de le savoir tant que je n'ai pas vu Myrte. Il est évident que cela dépend d'elle. Je me demande ce que son père va penser de mon retour. Et sa mère? Myrte ne semble pas trop se préoccuper de ce qu'ils en penseront. Elle a dit : « Oui », comme si elle attendait mon coup de téléphone juste à ce moment-là — au bout de six mois, le plus naturellement du monde. Il lui semble tout naturel que je désire la voir au moment même où j'arrive, que j'eusse compté la voir après le dîner le soir de mon arrivée. Je suis allé chez elle une fois seulement, puis il y eut Folkestone, et trois lettres en six mois. Il n'y avait rien dans mes lettres sombres, stupides. Mais dans les siennes... dans la dernière : « Je ferai pour vous tout

ce qui est en mon pouvoir ». Je l'ai là, dans ma poche. Je m'accroche à cette lettre, Myrte, et je vais m'accrocher à vous. Oui, j'ai besoin de vous, j'ai besoin de votre secours, à tel point que je ne puis même penser sans vous. Je ne parlerai pas des six derniers mois, six ans, six siècles. A quoi bon? Qu'importe le passé, c'est le présent qui compte, c'est ce soir, il n'y a que cette soirée qui compte. J'ai faim. La cuisine du club est excellente, cela change de cette sale cuisine de restaurant. Convenable aussi le Saint-Julien. Ah, voici Spofforth, il s'assied à la table voisine. Spofforth se dérange pour montrer qu'il m'aime bien, c'est pour faire enrager les autres. Il faut que je sois poli avec lui, je ne peux pas le laisser tomber devant eux : « Comment allez-vous, Spofforth? » « Oui, j'étais absent depuis quelques mois. » « En Égypte. » « Oh, pas mal, charmant. » « Non, pas jusqu'à Assouan. » « Louxor. » « Oui, je suis parti lorsque la foule est arrivée. » « Oui. » « Absolument. » « Je sais bien. » « Exactement.» « Ha, ha. » « Vous ne le dites pas sérieusement. » « Tout à fait. » « Je prendrai mon café en haut, garçon. » « Vous savez, je n'ai pas regardé un journal anglais depuis longtemps. Bonsoir, Spofforth. » Où en étais-je? Il me semble que je commençais à raisonner clairement lorsque cet imbécile m'a interrompu. Probablement une illusion. Voyons. Où en étais-je? Neuf heures. Je peux y aller dans dix minutes. En ce moment, ils doivent finir de dîner. Café, cinq minutes, me laver les mains, encore cinq minutes, taxi — tout prend du temps. Dix minutes de trajet. M. Vendramin. Je me demande si madame Vendramin jouera. Myrte s'arrangera sûrement de façon que je puisse lui parler en tout cas. Mais que vais-je lui dire? Ah, bien sûr — décidé que je ne pouvais pas savoir avant de l'avoir vue. Elinor, Amezaga et un autre... Qui est l'autre? Qu'importe! Mais, qui sait, s'il était l'homme qu'il nous faut? Cela se pourrait, pardieu. Un nouveau type que je ne connais pas, n'importe lequel. Elle avait l'air conquérant. Toujours entourée d'admirateurs. Eh! Neuf heures sept. Je descends en courant. « Chasseur, un taxi. »

Le même maître d'hôtel sympathique, semble content de me voir.

— J'espère que monsieur et madame Vendramin vont bien?

— Très bien, merci, monsieur. Madame est au concert et monsieur repose. Mademoiselle attend monsieur dans le salon.

Myrte seule. La chance encore. Béni soit ce valet, le brave homme. Elle vient à ma rencontre jusqu'à la porte. Elle est en robe du soir, d'un ton qu'Elinor nomme rose pastel. Quel teint éblouissant! Elle est belle. Elle me regarde bien en face lorsque je lui prends la main, et me mène au canapé qui fait face au piano, le canapé sur lequel son père était assis et d'où il la contemplait ce dimanche-là. En sa présence, ma nervosité disparaît comme par enchantement. J'arrive tout bouillant et confus, cherchant mes mots désespérément, maintenant les mots n'ont plus guère d'importance. Peu importent mes explications, peu importent mes efforts pour trouver le moyen de débrouiller mes pensées inextricables. Il n'y a que ce que je ressens qui compte et mon sentiment, en quelque manière, fait si bien corps avec moi que je n'ai plus besoin d'autre moyen d'expression que les mots simples qu'elle met sur mes lèvres lorsqu'elle me pose quelques questions toutes naturelles sur ma santé, sur mon voyage. Tout sentiment d'urgence s'est évanoui. Aucune contrainte. Il n'y a plus que deux amis en train de causer familièrement. La séparation a été vaincue, le fil est renoué. Je sens le sol reprendre consistance sous mes pieds. Sans effort conscient, j'ai l'impression de lui avoir fait connaître presque tout ce qui valait la peine d'être rapporté de mes six mois d'absence et d'avoir appris, semble-t-il, quoi qu'elle ait dit très peu de choses, quel avait été son principal souci pendant ce temps. Très inquiète au sujet d'une de ses sœurs que je ne connais pas, qui habite Paris et qui s'appelle Sylvia. Elle n'a cessé de faire l'allée et venue et doit bientôt retourner là-bas. Il faut qu'elle m'ait absorbé au point de me faire oublier tout ce qui nous entoure et le temps, car ce n'est que lorsqu'elle s'écrie : « Ce doit être maman qui revient du concert » que je reprends conscience de ma propre présence et de ma raison d'être là. Je planais, j'étais aux nues. Il faut redescendre et affronter la réalité! Dans un instant, sa mère sera là, et il faudra partir et se retrouver dans le froid, dans la nuit. Il faut que je la

revoie, et bientôt, oui bientôt, il faut que je revienne à sa chaleur.

— Puis-je vous voir souvent? Puis-je être votre ami?

Je lui prends la main et la presse entre les miennes. Je n'essaie même pas de me contrôler, de cacher plus longtemps que je languis pour elle.

Doucement, mais fermement, elle retire sa main, mais en pressant les miennes de façon rassurante tout en se dégageant.

— Je ne puis vous voir tant que vous continuerez à vivre avec votre femme.

— Quoi, vous voulez dire que nous ne pouvons même pas être amis, que je ne puis même pas venir bavarder avec vous?

— Oui.

J'entends du bruit derrière la porte.

— Puis-je vous voir une fois de plus?

— Libre, oui. Pas autrement.

Madame Vendramin entre dans la pièce suivie de M. Vendramin.

— Quel dommage que tu ne sois pas allée au théâtre, Myrte chérie. Qu'est-ce que Béryl a dit? Et une première...

Après avoir salué madame Vendramin je tends la main à son mari pendant qu'elle parle. Il m'accueille avec un sourire plein de bienveillance, avance et se penche sur Myrte, qui l'embrasse doucement sur la joue. Puis il se tourne vers sa femme.

— Myrte a renoncé à cette représentation parce qu'elle désirait voir monsieur Kurt, Leah. Elle peut aller au théâtre une autre fois.

Une question posée fort à propos par Myrte incline madame Vendramin à parler du concert, auquel son amie Cadajos avait prêté son concours. J'accepte que les précieux moments qui me restent soient consacrés à l'expression dithyrambique de son enthousiasme. Je flotte doucement dans le rayon de sa ferveur, attentif à sa description de la soirée, je comprends lentement, mais je me rends étrangement de bon cœur. L'atmosphère Vendramin est évidemment celle qui convient à mon équilibre, car c'est seulement lorsque M. Vendramin se lève, et qu'après s'être penché sur sa fille pour l'embrasser en lui souhaitant une bonne nuit, il me tend la main dans un geste

courtois et aimable, que je reprends conscience et m'aperçois qu'il est temps de m'en aller. Myrte est toujours assise près de moi et, tandis que je m'incline devant sa mère, M. Vendramin, sur le pas de la porte, dit à sa fille :

— Mène monsieur Kurt à la bibliothèque, chérie, pendant qu'Evans va chercher un cab.

Et tandis qu'il poursuit son chemin en souriant, elle lui envoie un baiser.

Nous descendons ensemble.

— Vous quitter ainsi, c'est retourner en prison. Près de vous, la vie, la liberté. Loin de vous, le désespoir. Que vais-je devenir? Je ne puis renoncer à vous. Je n'ai plus la force de vivre sans vous.

Elle est debout tout près de moi devant la cheminée où luisent les dernières braises. Elle me prend le bras doucement.

— Je veux vous aider à vivre et je vous y aiderai.

— Mais vous y avez mis une condition qui est très dure. Je sais bien que vous avez raison, quoi qu'il arrive. Mais comment quitter sur l'heure une femme avec qui j'ai vécu pendant vingt ans?

— Je ne vous demande pas cela.

Sans doute, mais vous ne voulez pas me voir tant que je ne l'aurai pas quittée. Et je ne peux rien faire sans vous. J'ai besoin de vous voir. J'étais un enfant lorsque je l'ai épousée. C'est une vie que j'ai passée avec elle.

— Est-ce que vous ne venez pas d'être séparé d'elle pendant six mois. En avez-vous souffert?

— Non, pas de la séparation. D'autre chose.

— De quoi?

— Oh, de tout. Ma vie entière gaspillée.

— Gaspillée avec elle. A-t-elle souffert d'être séparée de vous?

— Pas dans le sens où vous l'entendez. Mais elle est impuissante sans moi, vous ne la connaissez pas, impuissante.

— Comment s'est-elle arrangée sans vous pendant les six derniers mois?

— Elle savait que je reviendrais. Si je me sépare d'elle, maintenant, ce sera définitif. Elle sera seule, complètement seule.

Myrte se détourne, pose la main sur le manteau de la cheminée et regarde le feu.

— C'est à vous de décider.

— Puis-je vous voir encore une fois avant de prendre une décision définitive?

Elle se tourne vers moi et me regarde droit dans les yeux.

— Oui. Une fois. Demain à cinq heures. Bonsoir.

Je porte sa main à mes lèvres.

— Je sais que vous me trouvez faible. Je suis faible. Je le sais, mais je sais aussi que... je sais que vous seule pouvez me sauver.

Elle ne répond pas. Elle m'accompagne dans le vestibule. Je me retourne, elle est debout sous la lampe, ses yeux profonds, ses yeux graves me suivent dans la nuit, étoiles qui brillent sur un monde enveloppé de ténèbres.

Elle devait aller au théâtre, elle y a renoncé lorsque j'ai téléphoné. Pas une allusion. Une première. La même, j'imagine. Pour Elinor, évidemment, c'était plus important de voir la pièce que moi. Moi, demain. Une première n'attend pas. Et puis, il y avait Amezaga et l'autre. Elle eût été obligée de les décommander. Il se peut que l'autre soit quelqu'un d'important. Espérons-le. En tous cas, je ne le verrai pas. Il est là-haut et moi je suis couché. C'est une farce! Mais alors, la farce n'est pas nouvelle, elle dure depuis vingt ans. Ce ne fut jamais qu'une farce. Aussi bien pour elle. Pourquoi voudrait-elle continuer? Comment puis-je en être sûr? Si seulement elle voulait bien dire franchement qu'elle en a assez. Pourquoi serait-ce moi? Le dirait-elle s'il y avait quelqu'un d'autre? Peut-être n'y a-t-il personne. C'est cela. Elle serait seule. Je lui aurais volé les meilleures années de sa vie et la laisserais seule au monde. Voilà ce qu'elle penserait — seule au monde. Son monde, c'est bien si on a de l'argent. C'est peut-être ce qu'elle dirait, oui, si on a beaucoup d'argent. Ou bien elle dirait peut-être : « L'argent! Peu importe l'argent pour moi à présent! Vous m'avez volé ma jeunesse. Vous m'avez volé mon lot d'amour et de bonheur. » Je me demande si c'est vraiment ce qu'elle pense. Cela sonne faux. Je n'ai rien voulu lui voler. J'ai tenu à veiller sur elle. Je lui ai toujours donné

tout ce que je pouvais. Je ne pouvais pas lui donner ce que je n'avais pas. L'amour. Comment pourrais-je l'aimer? Qu'y avait-il là d'aimable? Et maintenant j'ai perdu la faculté d'aimer si je l'eus jamais. Je l'ai gaspillée au fil des années. Qui eussé-je pu aimer? J'ai aimé mère autrefois. Elinor a tué cela. Elle a presque tué mon affection pour mes sœurs, ses ennemies. Tous ceux qui me touchent ont toujours été ses ennemis. Pourquoi? Inutile de songer à tout cela maintenant. On ne peut pas vivre indéfiniment comme cela, sans être attaché à rien, ni à personne. Il faut bien qu'on s'attache à quelque chose, fût-ce à un chien. Elle aime Peter, oui et ce pauvre vieux Waggles. Elle pleurait de les laisser en Italie. Je ne l'ai jamais vue pleurer si ce n'est après s'être mise en colère. Il se peut que les chiens sauvent son âme. Pas la mienne en tous cas. J'ai besoin de m'attacher à un être humain. C'est une nécessité. Et je m'attache. Dieu merci, j'ai trouvé enfin à qui m'attacher. Et je désire m'attacher de plus en plus. Je reverrai Myrte demain. Je lui répéterai combien je lui suis attaché. Mais il faut d'abord que je voie Elinor. Il faut faire quelque chose. Que diable dois-je faire? La quitter? Simplement boucler ma valise et partir? Et puis après? A quoi bon? Myrte n'a jamais dit qu'elle voulût de moi, sinon comme un ami. Je n'ai jamais pensé à elle autrement. Suis-je amoureux d'elle? Je me demande si je l'aime d'amour. Je voudrais bien savoir ce que c'est qu'aimer d'amour. Je ne perds pas la tête. Pas le moins du monde. Virginia sans doute m'a fait perdre la tête. A ce moment là, je me suis laissé aller. Je ne puis me laisser aller comme cela avec Myrte. Dans le cas de Virginia, l'esprit n'avait point de part. Elle correspondait à une sorte de besoin aveugle suivi de dégoût. Dégoût de moi-même, de me sentir subjugué par une fille stupide comme celle-là, de me laisser mener par le désir de son corps. Le désir, désirer un corps particulier, c'est très bien, jusqu'à à un certain point; mais, être entièrement pris et torturé par cela, c'est trop. Rien de pareil dans mon sentiment pour Myrte. J'ai l'impression que Myrte est un être à part, au-dessus de tous et de tout ce que j'ai jamais connu, isolée. Qu'elle est un être de choix, un être unique, dont la sympathie n'a pas de prix pour moi, dont je désire me rapprocher toujours davantage, dont je ne puis me passer

pour vivre. J'ai l'impression que sa seule présence changerait tout. Que je changerai. Peut-être m'apprendrait-elle comment on aime? Comment un homme pourrait-il aimer une femme lorsqu'il se méprise? Il peut forniquer avec une femme et continuer à se mépriser, et même à se mépriser de plus belle. Je me méprise parce que je suis tout ce que je ne voudrais pas être. Je suis sans espoir, sans force, inutile, une loque humaine. En tous cas, c'est ce que je fus pendant des années. Je le savais, j'y étais résigné, du moins résigné assez pour ne pas songer qu'il valût la peine de réagir. Et maintenant, d'un coup, je ne m'y résigne plus. Un changement s'est produit, oh! ce n'est qu'un commencement, mais je le sens, je le sais. Depuis Sussex Square, la deuxième fois que j'ai vu Myrte Vendramin. Cela s'est développé tout le temps de mon voyage. Cela se développe maintenant. Ce que cela signifie, je ne sais. Est-ce aimer?

Albemarle Street. Salon au premier étage. Midi.

Elinor, étendue sur un canapé, dans un négligé en crêpe de chine mauve. Le coiffeur quitte la pièce comme j'y pénètre. Je vais jusqu'au canapé, la baise au front, m'assieds dans un fauteuil en face d'elle.

— Vous ne trouvez pas que cela a l'air un peu drôle, lorsque j'ai des amis qui savent que vous avez été absent pendant six mois, que vous n'entriez pas dire bonsoir à votre femme avant d'aller vous coucher?

Je suis anxieux de me montrer conciliant.

— Excusez-moi. J'étais horriblement fatigué et vous n'étiez pas là lorsque je suis rentré.

L'expression d'Elinor trahit son désir de passer outre.

Nous sommes assis, nous restons là, à nous regarder. Il faut dire quelque chose.

— Avez-vous été bien tout ce temps? Avez-vous été heureuse?

— Heureuse! Est-ce qu'une femme peut être heureuse dans cette situation?

Le ton, l'inflexion me sont familiers. Je ne me sens pas ému, tant mieux.

— Quelle situation vous rendrait plus heureuse? Y a-t-il quelque chose que je puisse faire?

— Je ne sais pas. Je n'attends plus de bonheur. J'y ai renoncé — son regard se perd au delà de moi, dans le lointain — depuis bien des années.

— S'il y avait quelque chose, quoi que ce fût, que je pusse faire, j'aurais voulu que vous me l'expliquiez. Vraiment, ma chère, je veux faire tout mon possible. N'avez-vous rien à suggérer ?

— Que suggérer ?

— Nous avons été séparés pendant six mois. Avez-vous été — je ne dis pas plus heureuse — avez-vous été moins malheureuse sans moi ? Je vous en prie, répondez-moi franchement.

— Je ne puis dire que j'aie été plus malheureuse.

— Je suis content que vous disiez cela, parce que... parce que je pense que le mieux que je puisse faire, c'est de repartir — et que peut-être le plus tôt sera le mieux.

La voici qui s'anime et qui change son air languissant.

— Si telle est votre intention, permettez-moi de vous dire tout de suite que, dans ce cas, il faudra que vous preniez des dispositions différentes. Je n'ai pas l'intention d'errer n'importe où comme ceci et, si vous ne retournez pas à Aquafonti, je n'y retournerai certainement pas.

Elle fait glisser ses pieds à terre et s'assied toute droite face à moi. La déclaration et le ton sur lequel elle est faite me stimulent. Ils impliquent qu'elle n'a pas l'intention d'être une victime. Qu'elle fasse valoir ses droits. Qu'elle soit agressive. Tout, excepté pathétique.

— Je suis content de connaître votre manière de voir. Je comprends parfaitement que vous ne désiriez pas retourner là-bas. Je n'y retournerai certainement jamais.

— A la façon dont vous en êtes parti, je ne supposais pas que vous y retourneriez.

Elle s'arrête, elle attend visiblement une réplique, mais je ne réponds pas.

La volonté d'être aimable reparaît :

— Tout cela est passé. Ce que je voudrais savoir, c'est si vous avez l'intention de continuer à faire semblant de vivre avec moi, je veux dire en titre, bien entendu, car vous m'avez fait part de votre intention de repartir, et il est évident que vous ne songez pas à vous embarrasser de ma société.

L'ancienne Elinor reparaît. Parfait.

— Il ne s'agit pas de « m'embarrasser de votre société ». Je pense qu'il est de notre intérêt à tous deux de vivre et de nous laisser vivre.

— Vous voulez dire, vous de votre côté, moi du mien?

Le ton est naturel. Rien de plaintif.

Je m'enhardis.

— Eh bien, oui. C'est à peu près cela.

— En d'autres termes, de nous séparer?

Elle me fixe, comme si elle cherchait à lire dans mes yeux si j'étais prêt à aller aussi loin que cela.

Courage.

— Ne croyez-vous pas que c'est le mieux?

Ses lèvres se serrent et ne font plus qu'une mince ligne droite :

— Pendant que nous y sommes, ne ferions-nous pas mieux d'en finir?

— Vous voulez dire divorcer?

Je suis surpris par ma propre hardiesse en prononçant ce mot formidable.

— Je n'ai pas cherché à me débarrasser de vous. Je le prends comme étant votre désir et je l'accepte.

Je n'en crois pas mes oreilles. Ce n'est pas croyable. Elle-même, non, ce n'est pas vrai... Je la regarde abasourdi, stupéfait. Le divorce! De plein gré! Elle y consent. Elle le désire réellement. C'est bien surprenant. Il faut que je garde mon sang-froid. Que dire?

Je n'ai rien à dire. Elle continue...

— Mais il ne doit pas rester de souillure [1] sur moi.

— De souillure sur vous, chère Elinor. Naturellement. Vous devez en sortir sans tache. Les torts m'incombent. Tous les égards vous sont dus. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous rendre les choses faciles.

— N'oubliez pas, Richard, que je n'ai rien.

Pour la première fois, il y a une note pathétique dans sa voix. Naturellement, pauvre fille. Elle dépend de moi. Elle est seule. Tout est de mon côté.

— Elinor, je vous en prie, ne vous tourmentez pas à ce sujet.

1. En Angleterre, l'adultère est la seu e cause de divorce.

Je partagerai mon revenu avec vous. Mon seul désir est de vous mettre à l'abri. Il vous faut un bon avocat qui vous assiste au mieux, à son idée.

Elle s'adosse au canapé et semble réfléchir. Je suis suspendu à ce qu'elle va dire ; avec angoisse, je me presse les mains.

— Il faut que j'habite quelque part. La moitié de votre revenu, ce n'est pas autant que si nous vivons ensemble sur le tout. Il me faudra une maison, il me faudra songer aux meubles, à mille choses.

Évidemment, pauvre fille, évidemment.

— Ma chère Elinor. Vous aurez Aquafonti et tout ce qu'il y a dedans. Je ne veux rien. Je vendrai la propriété et je vous donnerai l'argent. Ne vous tourmentez pas pour cela. Ce n'est pas une question d'argent entre nous.

Elinor se lève du canapé et reste un instant debout, à me regarder. Est-ce qu'elle va me faire son dernier adieu?

— Nous nous séparons bons amis, Richard.

Elle me tend sa main, que je m'incline pour baiser, puis laisse retomber doucement contre elle.

Silence.

Elle se dirige lentement vers la porte de sa chambre, écarte la tenture et passe outre.

STEPHEN HUDSON

(Traduction d'EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE[1])

1. Copyright by Librairie Gallimard.

L'ANGLETERRE, CETTE ILE...

Cette Angleterre, disait-on un jour à Paul Cambon, est vraiment difficile à comprendre...

— Mais non, répondit notre ambassadeur. Seulement on oublie trop souvent qu'elle est une île.

Il est bien vrai qu'une île a toujours un caractère particulier. Ses mœurs, ses coutumes, ses traditions, ses institutions ne ressemblent à aucune autre. La mer qui l'emprisonne la préserve, semble-t-il, de toute altération et les hommes du continent peuvent en fouler le sol, mais les usages du continent restent de l'autre côté de l'eau.

En Angleterre, si proche et si lointaine de nous, cela apparaît dans les moindres détails, dans la façon de s'exprimer, de penser, d'agir. C'est ainsi que, chez notre voisine, il y a bien, comme partout ici-bas, deux sexes : le masculin et le féminin, mais les adjectifs s'appliquent, sans distinction grammaticale, à l'un comme à l'autre. Et le mot *beautiful*, par exemple (qui veut dire *beau*), sert d'épithète sans modification de désinence à l'homme comme à la femme. Il y a aussi le genre neutre pour tout ce qui n'est pas un être humain. Le train est du genre neutre ; l'aéroplane est du genre neutre ; l'auto est du genre neutre. Mais, exception remarquable, le bateau est du genre féminin. Lorsque les Anglais parlent d'un bateau, qu'il s'agisse d'un canot à voiles ou d'un superdreadnought qu'ils nomment pourtant un *man of war* (un homme de guerre), ils disent *she* (elle). *She is fine, she is fast :* elle est belle, elle est rapide.

— Nous avons voulu, expliquait un jour, en un congrès scientifique, le recteur de l'Université d'Oxford, montrer ainsi la tendresse et le respect que nous portions à tout ce qui flotte sur l'eau...

Et cette sollicitude particulière, n'est-il pas vrai, est bien naturelle de la part de gens qui vivent dans une île.

De même, la langue anglaise est demeurée euphémique. On pourrait même dire que tout le génie de la langue anglaise réside dans l'euphémisme. On reproche à nos voisins de parler entre leurs dents, mais, c'est qu'avant de parler, ils ont l'habitude de tourner au moins huit fois leur langue dans leur bouche.

Quand, en France, on vous offre un plat, vous dites : « Volontiers » ou bien « Non, merci ». En Angleterre, c'est plus compliqué. Si vous avez encore faim, vous répondez : « Je crois que oui. *I think I will.* » Si vous êtes rassasié, vous répondrez : « Je crois que je n'en prendrais pas davantage. *I don't think I will have anymore* » ou bien : « J'aimerais autant n'en pas prendre davantage. *I would rather not have anymore.* » Un Français, qui prend congé de ses amis, leur dit simplement : « Il faut que je vous quitte. Au revoir ! » L'Anglais, lui, vous dira : « Je crains qu'il ne faille que je vous quitte. *I am afraid I must go.* » Il craint ! Remarquez cette crainte, suivie de deux subjonctifs. Il *croit* qu'il est tard ; il *pense* qu'il faut qu'il vous quitte ; il le *craint*. En tout cas, il n'en est pas bien sûr. Et, si vous demandiez à un Anglais s'il est vrai qu'il ait le nez au milieu du visage, il vous répondrait, comme le poète William Cowper dans une strophe célèbre, qu'il l'espère, qu'il le présume.

Et voilà bien qui nous explique pourquoi, dans l'île, on se garde de rien affirmer, on hésite, on ne se hâte pas — de peur de commettre une erreur...

Mais pénétrons un peu plus profondément dans l'île. Au fur et à mesure que nous nous éloignons de l'agitation du rivage, les mœurs sont de plus en plus calmes, les coutumes de plus en plus austères et paisibles.

L'Écosse est, à cet égard, comme la quintessence de l'Angleterre.

Récemment, dans un grand club de Londres, on a fêté M. Neville Chamberlain, premier ministre du Royaume-Uni.

Un orateur retraça une page peu connue de sa vie, quand, tout jeune homme, il alla passer deux ans dans l'archipel de Bahama. Il était seul, absolument seul, perdu dans la contemplation de la mer et des palmiers et il resta deux années sans, pour ainsi dire, adresser la parole à un être humain. Est-ce là qu'il contracta ses habitudes de silence et de méditation, qui sont chez lui comme une seconde nature? Peut-être bien. Ce qui est certain, c'est qu'il est l'homme d'Angleterre qui parle le moins et qui réfléchit le plus. Et l'orateur d'ajouter :

— Vous êtes, sir, un grand silencieux. Aussi l'Écosse, bien que vous ne soyez pas un de ses enfants, vous revendique-t-elle comme un de ses fils les plus illustres...

M. Neville Chamberlain sourit et acquiesça :

— Je crois, en effet, dit-il, que j'eusse fait un bon Écossais.

L'histoire est vraisemblable, si elle n'est pas vraie. On conte une histoire analogue, touchant M. Baldwin, le prédécesseur de M. Neville Chamberlain, qui, lui, était un Écossais authentique et ne se montrait guère plus loquace. M. Baldwin avait comme ami intime le gouverneur de la Banque d'Angleterre, M. Montagu Norman. Les deux hommes passaient de longues soirées ensemble en n'échangeant que de rares propos et, quand c'était l'hiver, en regardant le feu flamber dans la cheminée. Un soir, leur tête-à-tête s'était prolongé plus longtemps que de coutume et les quelques invités, qui se trouvaient aux Chequers, l'avaient religieusement respecté. Cependant, le lendemain, l'un d'eux se hasarda à interroger le premier ministre :

— Avez-vous été satisfait, hier, de votre soirée?

— Enchanté. En fait, c'est une des meilleures soirées que j'aie eues depuis longtemps. Nous n'avons, Norman et moi, pas dit un mot...

Ajoutez à cela que les Écossais sont sérieux et ne plaisantent jamais.

Je me souviens, il y a quelque trente ans, avoir pris le train à Londres pour aller à Glasgow. Un Écossais monta dans mon compartiment. Il tenait en main son ticket soigneusement roulé dans un petit papier bleu. Il me montra ledit papier : c'était un billet d'assurance qu'il avait pris à Londres en partant et qu'il avait payé 3 pence. Il m'expliqua le mécanisme :

s'il venait à être tué en route, la Compagnie d'assurances verserait 25 000 francs à ses héritiers.

Quand notre train entra en gare de Glasgow, je me permis de faire le plaisantin :

— Eh bien ! vous voyez, votre assurance ne vous a servi de rien... Vous êtes sain et sauf. Et c'est 3 pence de perdus.

— Croyez bien que je le regrette, me répondit-il impassible. Je prends chaque fois un de ces billets quand je pars et je suis toujours désappointé, quand j'arrive, de voir qu'il n'a pu être utilisé...

Silencieux, sérieux, économes, on comprend que les Écossais aient fourni de remarquables hommes d'État et surtout de remarquables ministres des Finances. Indubitablement, M. Neville Chamberlain, qui fut un grand chancelier de l'Échiquier, avant de devenir un grand premier ministre, était digne d'être Écossais. Et il est fâcheux que nous ne disposions pas de quelque Écossais pour remplir chez nous le rôle de grand argentier : le budget et le Trésor de la République y gagneraient...

*
* *

Mais revenons à notre île. Comme toute île, elle ne renferme pas seulement des hommes, mais des femmes. Parlons un peu de ces femmes...

Vous connaissez le mot demeuré célèbre de sir Arthur Nicolson, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, disant en 1914 à Jules Cambon :

— Il est possible qu'en juillet, à la veille de la guerre, nous nous soyons prononcés un peu tard. Mais, que voulez-vous ? En Angleterre, on ne peut rien faire si on n'a pas pour soi les pasteurs et les vieilles filles...

Les vieilles filles, peut-être. Mais les femmes mariées y jouent un rôle singulièrement effacé. « Madame, disait un jour un prince peu galant de la maison de Wasa à sa femme, nous vous avons prise pour nous donner des enfants et point des conseils. » C'est ce que l'Anglais dit à sa femme. Aussi Mrs John Bull donne-t-elle à son mari beaucoup d'enfants et peu de conseils.

Même quand elles sont princesses royales, les Anglaises

s'occupent des détails du ménage et ne s'occupent pas des affaires du royaume. En 1866, la princesse Alice, fille préférée de la reine Victoria et mariée au prince Louis de Hesse, qui devait être plus tard grand-duc de Hesse-Darmstadt, écrivait à sa mère, souveraine du plus grand empire du monde, les lignes suivantes : « Je viens de faire les robes d'été de mes petites filles : j'en ai fait sept. Je ne les ai pas seulement brodées : je les ai coupées, bâties et cousues. J'ai fait aussi les petits jupons de flanelle pour le baby que nous attendons. C'est moi qui tiens tous les comptes de la maison : aussi suis-je bien occupée. Notre petite famille augmente rapidement et, pendant plusieurs années, il va nous falloir vivre très économiquement. »

De son côté, le poète Tennyson, qui se trouvait en 1883 à la Cour du roi de Danemark, raconte dans ses souvenirs qu'étant assis un soir auprès de la jeune impératrice de Russie et de sa sœur, la princesse de Galles, il se sentait mal à l'aise.

— Mesdames, leur dit-il, excusez mon embarras. Obligé d'appeler l'une de vous Votre Majesté, l'autre Votre Altesse Royale, je ne vois pas le moyen de donner à la conversation un tour commode.

— Oh ! qu'à cela ne tienne ! interrompit la princesse de Galles. Appelez-nous Alec et Minnie : ce sont nos petits noms d'amitié.

En effet, la princesse de Galles s'appelait Alexandra et l'impératrice de Russie s'appelait Marie. « C'était, écrit Tennyson, une réponse charmante, digne d'une princesse en vacances. » Certes. Mais, en Angleterre, les princesses sont toujours en vacances...

Lorsqu'elles ne sont pas princesses, quel que soit le rang de leur mari dans l'État, les femmes n'ont point de titres. Nous avons en France madame la maréchale, madame la générale, madame la présidente, madame l'ambassadrice, madame la préfète. En Angleterre, la femme du premier ministre n'est que Mrs Un Tel. Et plus le ministre est grand, plus elle se tient dans l'ombre.

Pas d'exemple plus frappant et plus touchant que celui de Madame Gladstone. Noble et riche, elle mettait son orgueil à se rapetisser devant son mari, elle mettait sa fierté à se rava-

ler, aux yeux de tous, au rôle de sa servante. Les jours de grand débat à Westminster, elle ne trônait pas dans la galerie vitrée des dames : elle se tenait cachée derrière le fauteuil du Speaker, dissimulée dans l'ombre du couloir et, là, elle attendait patiemment, ayant en main un verre de sherry dans lequel un œuf était délayé et qui soutenait la voix incomparable du grand vieillard. A personne elle ne laissait le soin de le lui préparer.

Dans les tournées électorales, elle l'accompagnait toujours. Lorsqu'il allait batailler contre des adversaires, qu'on lui cassait les vitres de sa voiture à coups de briques et qu'on lui jetait des pierres au visage, elle allait s'asseoir à ses côtés jusque sur l'estrade des réunions publiques. Mais, si elle tenait à être au premier rang du danger, elle tenait aussi à être au dernier rang de la gloire et, quand il allait simplement parler à des amis, qu'on devait l'acclamer et le porter en triomphe, elle restait calfeutrée dans un salon d'hôtel ou dans une chambre d'auberge, se contentant de recueillir l'écho des acclamations qu'il soulevait sur son passage.

Le lendemain de son mariage, M. Gladstone, qui déjà avait été ministre, lui demanda :

— Faudra-t-il que je ne vous dise jamais rien et alors vous pourrez tout raconter, ou bien faudra-t-il que je vous dise tout et alors vous ne pourrez rien raconter?

Elle choisit la seconde des deux alternatives. Il lui dit toujours tout et elle ne raconta jamais rien — sauf une fois cependant.

Un soir, à un dîner ministériel intime, une allusion vint à être faite à un secret d'État, que seuls connaissaient les ministres et celles des ministresses en qui leurs maris avaient une absolue confiance. Madame Gladstone fit ou laissa entendre qu'elle connaissait ce secret. Personne ne dit mot, mais de l'œil noir de son mari partit un regard — un éclair.

Madame Gladstone sentit immédiatement les larmes lui étrangler la gorge. Elle n'y put tenir : elle demanda un morceau de papier et un crayon et, là, en pleine table, sous l'œil même des convives, elle écrivit un billet d'humble pardon qu'elle fit remettre par un des maîtres d'hôtel à son mari. M. Gladstone se contenta de répondre au dos :

« Vous aviez raison, car vous ne sauriez mal faire. N'en parlons plus jamais... »

Telle était cette femme qui, de sa vie, n'ouvrit la bouche pour parler politique et dont l'oreille reçut pourtant toutes les confidences d'un des plus grands hommes politiques du siècle passé. Dans cette Angleterre, qui prête si souvent à la critique et même parfois à la raillerie, elle forme comme une figure à part sur laquelle aucun sourire ironique ne saurait descendre. Et, lorsqu'on la rencontre dans l'Histoire, c'est très bas qu'il faut la saluer au passage...

*
* *

Mais, ayant parlé des femmes de l'île, parlons à leur tour des hommes — et surtout de ces hommes qui y font la loi et qui représentent le peuple. Parlons de ce Parlement où ils se réunissent et où se concentre toute la vie politique de la nation.

Parlons de Westminster et entrons-y...

Westminster n'est pas seulement le glorieux palais qu'on voit du dehors, abritant sous ses voûtes hiératiques de longues galeries aux murailles dentelées et deux salles historiques pour les lords et les députés : c'est aussi une sorte de caravansérail, moitié hôtel, moitié club. Il y a des salons de coiffure, des salles de bains, des cabinets de lecture, des manucures, un restaurant, un grill room — tout ce qu'il faut pour boire, manger, travailler, se peigner, se raser et prendre des douches. Les fauteuils du coiffeur ne sont jamais vides et les baignoires sont toujours occupées. Rien d'ailleurs là que de parfaitement naturel. Le vote par procuration n'existant pas au Parlement anglais et le député devant être présent pour voter, il est normal qu'on lui rende aussi confortable que possible un séjour qui est obligatoire.

En séance, sauf les jours de grand débat, il n'y a jamais plus de trente à quarante membres : les autres sont à l'intérieur du palais où ils vaquent à leurs affaires personnelles. Les avocats retiennent généralement un petit salon où ils peuvent faire venir le client et étudier avec lui le dossier. Les médecins — ils sont rares à Westminster — peuvent aussi

donner des consultations. Le tout est d'être présent au moment du vote.

Lorsqu'il y a un scrutin — une « division », comme on dit en Angleterre — une sonnette électrique, la sonnette de l'entr'acte, résonne dans tout le palais. Le coup d'œil que présentent alors les couloirs est des plus curieux. Je me rappelle avoir vu un libéral, affolé, bondir en pyjama rose hors de la salle de douches, tandis qu'un conservateur s'arrachait en hâte des mains du coiffeur, une joue rasée et l'autre blanche de savon. Tout le monde se précipite en bas et va s'aligner devant son couloir de vote, car il y a un couloir spécial pour le vote. Il y en a même deux : le couloir de droite est le couloir des *ayes*, c'est-à-dire de ceux qui votent *oui* ; le couloir de gauche est le couloir des *noes*, c'est-à-dire de ceux qui votent *non*. Deux secrétaires se tiennent à l'entrée de chaque couloir et, au fur et à mesure qu'un député passe, ils abaissent leur canne et comptent à haute voix. Il y a rarement d'erreurs et jamais de rectification de vote... Une fois la porte du couloir franchie, le député retrouve sa liberté et peut continuer le travail auquel il se livrait auparavant. Certains jours seulement, la sonnerie retentit sans relâche : il y a abondance de « divisions ». Ces jours-là, les députés prennent leur bain en quatre fois et sont contraints d'emporter leur dessert dans leur poche...

Maintenant, si vous le voulez bien, entrons dans la salle même des séances.

Elle est curieuse, cette salle. Dans tous les Parlements d'Europe, elle est disposée en hémicycle : cela permet d'y nuancer les couleurs politiques et ce n'est que progressivement que le rose pâle s'y transforme en rouge vif et que le libéralisme le plus sage s'en va mourir aux confins de l'extrémisme le plus avancé. A Westminster, il n'y a pas de teintes intermédiaires : il n'y a que du rouge et du bleu et, pour éviter qu'en se touchant ils ne fassent du violet, on les a mis face à face. Les banquettes sont toutes à droite ou à gauche. Sur les banquettes de droite sont alignées les troupes ministérielles, leurs chefs au premier rang. Sur les banquettes de gauche sont rangées les troupes de l'opposition, avec leurs leaders. Les armées adverses se regardent ainsi les yeux

dans les yeux et un espace vide coupe la salle en deux.

Une partie de cet espace est d'ailleurs occupée par la grande table massive, sur laquelle est posée la Bible, ainsi que les piques des massiers et les gros volumes poudreux de Hansard, qui forment le recueil des débats parlementaires depuis l'origine de la Chambre des Communes jusqu'à nos jours.

Pas de tribune. Les orateurs parlent de leur place. Cependant, les ministres et les chefs de l'opposition, assis au premier rang de leurs camps respectifs, se lèvent et s'approchent de la table où est placée la Bible. C'est elle, en fait, qui leur sert de tribune. Et les grands parlementaires l'abordent de façon différente.

Joseph Chamberlain, père du ministre actuel, n'y posait jamais qu'une simple feuille de papier, sur laquelle, en caractères hiéroglyphiques, étaient jetées quelques notes ; M. Lloyd George la frôle parfois d'un geste gracieux et parfois la tapote d'une main qu'il essaye de rendre vigoureuse ; M. Ramsay Macdonald s'en tenait toujours à une certaine distance et parlait, les mains dans les entournures de son gilet ; Randolph Churchill, père de Winston, s'élançait sur elle dans un élan furieux, meurtrissait sa chair contre ses parois, crispant ses ongles dans les rainures, frappant le bois de son poing, comme pour le pulvériser et en jeter les débris à ses adversaires ; Gladstone posait fréquemment sa main sur ses bords de chêne, pour permettre à son corps de se retourner en arrière, parce que c'était souvent ceux qui se trouvaient derrière lui que le grand vieillard avait à convaincre, et non pas ceux qui se trouvaient en face qu'il avait à persuader ; Disraeli ne la toucha qu'en une seule circonstance : ce fut le jour où, pour la première fois, il prit la parole et où un éclat de rire général s'éleva dans l'assemblée. Il remit son chapeau sur sa tête, donna de ses longs doigts un coup sec sur la table, et, froidement, prononça :

— Messieurs, vous m'écouterez un jour !...

Derrière la table, dans un immense fauteuil sculpté, en robe noire flottante sur les épaules, perruque poudrée sur la tête, bas de soie sur les mollets et boucles d'argent sur les escarpins vernis (tel un juge ou un arbitre), est assis le président de l'assemblée, celui qu'on appelle *Mr Speaker* — ce

qui veut dire *Monsieur le Parleur*. Chacun sait que, lorsque les ministres ou les députés, de leur place, ont à prononcer un discours, c'est à lui qu'ils doivent s'adresser. Jamais ils ne disent : « Messieurs » et toujours ils disent : « *Mr Speaker* ». Mais ce que chacun ne sait pas, c'est qu'en fait M. le Parleur ne parle jamais.

Il serait, en effet, difficile d'affirmer que le petit cri guttural que M. le Parleur jette de temps à autre : « *Order ! Order !* » et qui signifie : « A l'ordre ! A l'ordre ! » puisse s'appeler parler ; il serait également difficile de soutenir que la lecture du discours du Trône, tout imprimé sur parchemin, nécessite chez M. le Parleur de bien grandes qualités oratoires ; et ce serait lui faire injure que de qualifier de harangue la phrase stéréotypée qu'avant chaque vote il prononce pour indiquer que le scrutin est ouvert.

Cependant, le Speaker jouit d'une autorité considérable et de pouvoirs presque illimités. Il jouit notamment d'un droit exorbitant, auprès duquel toutes les rigueurs réglementaires dont dispose M. le président Herriot ne sont que fariboles : il peut — ne souriez pas — il peut *nommer des noms !*

Apprenez, en effet, si vous ne le savez déjà, qu'à Westminster on ne prononce pas de noms de personnes : on ne prononce que des noms de villes ou de comtés et les députés ne se désignent jamais que par l'appellation de leur circonscription, en la faisant précéder des mots : « L'honorable membre pour... » On ne dit pas, par exemple : M. Lloyd George ou sir John Simon, mais : l'honorable membre pour Carnavon ou l'honorable membre pour Spen Valley. Et même quand on veut se déshonorer, on doit se traiter d'honorable. C'est ainsi qu'un jour Joseph Chamberlain, étant fort en colère, s'écria :

— Mr Speaker, le discours que vient de prononcer l'honorable membre pour Burnley n'est pas le discours d'un homme honorable !...

Donc, le Speaker, seul, a le pouvoir de nommer des noms. Il le fait en suprême ressort, comme suprême châtiment, quand un député a commis une suprême offense. La dernière fois, ce fut en 1923, lorsque d'honorables membres se boxèrent en pleine séance : M. le parleur Whitley les appela par leur

nom et les exclut de la Chambre. La première fois, ce fut sous le règne de Jacques Ier, « lorsque, dit un parchemin de l'époque, un député se glissant sans bruit derrière le fauteuil où M. le speaker Lenthal était assis, le fit tressauter en criant très fort : « Boom ! » à son oreille, puis, allant s'asseoir à sa place, lui tira la langue et lui fit les cornes ». M. le speaker Lenthal, comme sanction, l'appela par son nom.

En dehors de là, rares sont les occasions où le Speaker ait à prendre la parole et ces occasions demeurent mémorables. La plus mémorable de toutes fut la séance de mars 1806, où la Chambre des Communes eut à discuter l'accusation de malversation portée contre lord Melville, trésorier de la marine. On vota et la Chambre se coupa en deux : il y eut 216 voix pour la culpabilité et 216 voix contre. C'était au Speaker, qu'en vertu du règlement, il appartenait dès lors de départager l'assemblée.

Jamais, de mémoire de parlementaires, on ne vit une Chambre pareillement suspendue aux lèvres de son président. M. le speaker Abbot se leva, horriblement pâle et prêt à défaillir, une sueur glacée perlant au front. Il agita furieusement ses bras, qu'il avait fort longs, de droite et de gauche. Enfin, il ouvrit les lèvres, desserra les dents, et, dans un râle, prononça un mot, un seul :

— Oui !

Lord Melville était condamné. Et Pitt, son ami, Pitt qui l'avait défendu jusqu'au bout, Pitt, d'un coup de poing formidable, enfonça son chapeau sur ses yeux, afin que la Chambre ne pût le voir pleurer. Puis, titubant comme un homme ivre, il sortit de la salle des séances. Quelques semaines plus tard, il mourait de chagrin.

On voit par là quelles catastrophes épouvantables peuvent se produire lorsque M. le Parleur, qui ne parle jamais, vient à parler...

*
* *

Rapidement, nous venons de voir quelques-unes des curiosités de l'Angleterre, qui sont aussi des éléments de sa puissance : sa tradition, ses coutumes, son Parlement. Arrêtons-

nous quelques instants devant une de ses grandes forces : sa presse.

L'Anglais lit son journal avec confiance et avec fidélité. C'est un devoir rituel qu'il accomplit, comme de prendre du *bacon* à son breakfast le matin ou d'aller au *church* le dimanche. Il veut savoir ce qui se passe dans le monde. Il en a besoin pour ses affaires, pour son commerce ou pour satisfaire son amour du sport. A toute époque, il a eu le goût de la nouvelle.

Si l'on prend le premier numéro du *Times*, qui parut le 1er janvier 1788, on constate qu'il publiait déjà un nombre considérable de correspondances étrangères : il en publiait deux de Paris et de Rotterdam, en date du 25 décembre 1787, c'est-à-dire sept jours après ; de Francfort, en date du 14 décembre, c'est-à-dire dix-huit jours après ; de Varsovie, le 5 décembre, c'est-à-dire après vingt-sept jours, et de Constantinople, le 10 novembre, c'est-à-dire après cinquante-deux jours.

La tradition s'est maintenue. Et les journaux à grand tirage, dits populaires, publient aujourd'hui encore une masse de nouvelles de l'étranger qu'on ne retrouverait en quantité dans aucune presse du monde. Ces nouvelles ne sont jamais fabriquées ; elles ont bien été transmises par câble, par sans-fil, ou par poste ; elles n'ont pas été polluées en route par l'affreux microbe moderne, le *microbe expansionniste*, grâce auquel, avec une dépêche de cinquante mots, on peut confectionner une colonne de texte ; elles sont bien parties de l'endroit indiqué, à la date mentionnée...

Un jour, John Delane, qui fut pendant trente-sept ans rédacteur en chef du *Times* et qui ne quitta pas une fois le journal avant qu'il ne fût complètement imprimé et qu'il ne l'eût parcouru depuis la première jusqu'à la dernière ligne, vit entrer dans son cabinet le correspondant de Berlin.

— Je descends du train, lui dit ce dernier, et je vous apporte une information du plus haut intérêt. Veuillez lire ce papier...

Delane prend connaissance de l'article et convient que c'est, en effet, une nouvelle de premier ordre.

— Alors, fait le correspondant, je vous laisse cela. Vous

le publierez ce soir dans le *Latest Intelligence* (Dernière heure), en le datant de Berlin.

— Non, impossible.

— Comment? Impossible?

— Impossible, répéta Delane, car ce n'est pas du *Latest Intelligence*, puisqu'il n'est pas quatre heures de l'après-midi, et car cela ne vient pas de Berlin, puisque vous êtes ici...

— Mais il y aurait les plus graves inconvénients à ce qu'on sache que ce n'est pas une dépêche et que cela ne vous a pas été télégraphié de Berlin.

— Alors, reprenez le train, retournez à Berlin et télégraphiez-nous votre papier de là-bas... Mais jamais, moi, rédacteur en chef, je ne donnerai comme dépêche venant de Berlin un article qui n'a pas été télégraphié et qui vient de Londres.

Il fallut en passer par la volonté de Delane. Et l'information parut dans le corps du journal, avec la mention entre crochets : « *De notre correspondant de Berlin, actuellement à Londres.* »

Cette rigide honnêteté professionnelle a assuré, pendant un siècle et demi, un lustre sans précédent aux dépêches du *Times* et elle explique le poids qu'elles avaient sur l'opinion publique. Elle explique aussi, quand on réfléchit à l'effort que nécessitent de pareils principes et aux sacrifices qu'ils entraînent, le magnifique éloge que sir Bulwer Lytton prononça en plein Parlement.

— Messieurs, si j'avais à transmettre aux âges futurs une preuve de la civilisation anglaise au XIXe siècle, je ne choisirais ni nos docks, ni nos chemins de fer, ni nos édifices publics, ni même le magnifique Parlement où nous sommes. Non ; il me suffirait, pour donner cette preuve, d'un simple numéro du *Times*...

Naturellement, une pareille entreprise coûte de l'argent. Mais la presse anglaise jouit d'une source de revenus presque intarissable et qui s'appelle la publicité. Chacun, en Angleterre, croit en la force de l'annonce. Chacun, du plus grand au plus petit, a recours à l'annonce. Quand on naît, quand on se marie ou quand on meurt, l'usage veut qu'on n'adresse jamais de lettre de faire-part aux amis et connaissances. On met ou on fait mettre simplement une annonce dans les journaux : « *Le 15 mars, à Richmond (Surrey), la femme de Herbert*

Smith a eu un fils » ; ou bien : « *Le* 16 *mars, dans la paroisse de Richmond (Surrey), le révérend H.Money, vicaire, a procédé au mariage de Herbert Smith avec Irène Olive Hogson* » ; ou bien encore : « *Le* 17 *mars, à Richmond (Surrey), Herbert Smith est mort de pneumonie à l'âge de soixante-sept ans* ».

La naissance est celle des trois opérations qui est la plus profitable. Aussitôt que l'annonce a paru, tous les grands parfumeurs, les grands pharmaciens, les grands laitiers des environs se font un devoir de vous adresser des boîtes de savon, des flacons d'odeur, des tubes de farine lactée, des paquets de poudre de riz, des bouteilles de lait condensé. Vous avez de quoi donner à manger à votre nouveau-né pendant quinze jours et de quoi faire votre toilette pendant un mois. Le mariage et le décès sont moins avantageux : ils ne rapportent que des catalogues.

Les grandes administrations, les facultés, les universités sont obligées, de par leurs statuts, d'avoir recours à la publicité des journaux, lorsqu'elles ont une chaire ou une place vacante. A chaque instant, en conséquence, on voit ce qui suit dans les colonnes d'annonces : « *Université d'Oxford. Collège X. La chaire de latin est vacante. Appointements :* 500 *livres sterling. Adresser les demandes avec titres justificatifs à M. le principal du Collège.* »

Certaines insertions sont parfois aussi pittoresques qu'amusantes. On a relevé, par exemple, un jour, une annonce ainsi conçue : « *Un pauvre pasteur, qui ne peut joindre les deux bouts de l'année et qui a six enfants, demande qu'on veuille bien lui faire cadeau d'un piano, afin que sa fille aînée apprenne la musique.* » Le pauvre pasteur, en réponse, a reçu non pas un piano pour sa fille, mais six pianos pour chacun de ses enfants.

Un seul genre d'annonces a moins de succès : ce sont les annonces où l'on demande des domestiques. Le domestique tend, en effet, à devenir un produit très rare dans les Iles britanniques. On trouve encore assez facilement des chefs de cuisine, des intendantes, des nourrices en premier, mais on ne trouve jamais d'aide-marmitons, de bonnes à tout faire et de nourrices en second. Dieu sait si pourtant quelques-unes de ces annonces sont alléchantes, si la ménagère s'y fait humble et complaisante, si les concessions sont poussées jusqu'à l'ex-

trême limite ! Combien de fois, aujourd'hui encore, ne lit-on pas les lignes suivantes, qui dévoilent toute la bonté d'âme de celle qui les a rédigées : « *On demande une femme de chambre. Maison agréable, campagne en été.* 10 *livres sterling de gages par mois. Peu de travail. Quatre autres domestiques dans la maison. Deux jours de sortie par semaine. Les soupirants sont autorisés.* »

Cette catégorie de publicité reste infructueuse. Elle est la seule. Toutes les autres donnent des résultats merveilleux et elles sont une source de prospérité pour tous les journaux : la première page du *Daily Mail*, par exemple, qui est tout entière consacrée à de grandes annonces, lui rapporte *quotidiennement* à elle seule 4 000 livres sterling, c'est-à-dire 600 000 francs. Avec cela, on peut vivre ; on peut se défendre contre la tyrannie de l'argent plus redoutable pour un journal que toutes les autres tyrannies.

Et puis le Gouvernement anglais protège et défend sa presse : il la défend et il la protège contre les concurrences qui pourraient la ruiner matériellement et l'amoindrir moralement. Quand la radio est née et s'est développée, le Gouvernement, qui comprit tout de suite la puissance du nouvel instrument, l'a monopolisé ; mais, il n'a pas voulu que son monopole écrasât l'autre puissance, qui s'appelait le journal. Il a, en conséquence, interdit toute diffusion de nouvelles ou d'informations avant neuf heures et demie du matin et s'est interdit toute reproduction des articles de journaux. En même temps, il a prohibé toute diffusion publicitaire, pour ne pas tarir la principale source de revenus qui permet à la presse de vivre prospère, digne et indépendante.

Heureux pays où le Gouvernement ne cherche ni à asservir, ni à étrangler la presse, parce qu'il sait qu'une presse libre et forte est le rouage essentiel d'une démocratie !

*
* *

Nous voici au terme de la promenade qu'un peu au hasard nous venons de faire dans la grande île qui nous avoisine. Qu'en retenir ? Ceci, évidemment, qu'elle a gardé plus qu'aucune autre terre des traditions, des caractéristiques, des coutumes différentes de celles du continent.

Avant tout, elle est commerçante et c'est naturel. Une île ne peut pas vivre sur elle-même : elle a besoin, pour subsister, de faire du négoce, de pratiquer des échanges. Son commerce est sa vie. Cela explique bien des choses. Cela explique cette dépêche historique que, le 31 juillet 1914, au soir — quatre jours avant que la guerre n'embrasât toute l'Europe — Paul Cambon adressait à son Gouvernement. Il faut la lire et la relire comme on lit et on relit une page de Tite-Live, expliquant l'âme romaine :

« *J'ai interrogé sir Ed. Grey sur la délibération du Cabinet qui avait eu lieu ce matin. Il m'a répondu qu'après avoir examiné la situation, le Cabinet avait pensé que, pour le moment, le Gouvernement britannique ne pouvait nous garantir son intervention, qu'il avait l'intention de s'entremettre pour obtenir de l'Allemagne et de la France l'engagement de respecter la neutralité belge, mais que, pour envisager une intervention, il convenait d'attendre que la situation se développât. L'opinion publique, en Angleterre, et l'état d'esprit actuel du Parlement ne permettent pas au Gouvernement de prendre, dès à présent, un engagement formel. On considère que le prochain conflit va jeter le trouble dans les finances européennes, que l'Angleterre est à la veille d'une crise commerciale et financière sans précédent, et que la neutralité de l'Angleterre peut être le seul moyen d'empêcher la ruine complète du crédit européen.* »

Le commerce, les finances, le crédit — quelques heures avant que le canon tonne, que les frontières soient violées, que l'Europe joue son existence — voilà à quoi songeait surtout l'Angleterre... Cependant, l'Angleterre n'est pas que commerçante : elle est traditionaliste, libérale, religieuse, pacifique, idéologue : mais elle l'est dans un moule spécial, parce qu'ainsi le veut la géographie.

Toujours, partout, elle craindra les bagarres continentales parce que, dans son île, elle est habituée au calme. Toujours, partout, elle tentera de compromettre ou de transiger parce que le commerce qu'elle a dans l'âme est fait de transactions et de compromissions. Toujours, partout, elle refusera de s'engager trop avant ou trop loin, parce que l'opinion publique

est chez elle souveraine maîtresse, que cette opinion publique est lente à s'émouvoir et que sa première maxime est une maxime de temporisation : *Wait and see* (Attendez et voyez venir). Toujours, partout, avant de regarder la partie terrestre de la mappemonde, elle en regardera la partie liquide, parce que ces mers, qui assurent sa vie, peuvent aussi causer sa mort.

J'entendrai à jamais, à la fameuse conférence de Washington de 1921, s'élever la voix de lord Balfour et cette voix s'écrier :

— N'oubliez pas que notre situation dans l'univers n'est comparable à aucune autre. Nous sommes une île qui n'a que vingt jours de vivres et, si nous ne voulons pas être affamés et étranglés, il nous faut, à tout prix, garder libres nos communications maritimes...

C'était émouvant comme est toujours émouvant le cri jeté par un peuple exposant le péril qui le menace. La seule chose qu'on puisse lui demander, c'est de penser aussi au péril qui peut menacer les autres.

Mais, quand quelque chose nous surprend ou nous étonne de la part de l'Angleterre, rappelons-nous le mot de Paul Cambon : « C'est une île ». Une grande île d'ailleurs. Une île sans laquelle beaucoup de continents seraient plus pauvres et plus craintifs, si elle cessait d'être libre et forte.

STÉPHANE LAUZANNE

L'ABBÉ MICHEL DE PURE

OU

LE CONFIDENT DES PRÉCIEUSES

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

I

Fastueuse cité dressant, au confluent de deux voies fluviales, ses fortifications, ses églises, ses abbayes, ses couvents, ses monuments civils, ses maisons hautes et pressées, ses entrepôts, ses ponts chargés de bastilles, Lyon, foyer de lettres et de sciences aussi bien que de commerce et d'industrie, attirait en multitude, dans la première moitié du XVIe siècle, les curieux et les errants du monde oriental. Vers ses écoles, ses librairies, ses compagnies de savants accouraient les poètes, les humanistes, les clercs friands de spéculations d'esprit, et vers sa bourgeoisie opulente les artistes en quête de commandes. A travers le lacis tortueux de ses rues, ruelles, culs-de-sac, ghettos se coudoyaient, d'autre part, bardés d'acier et bourguignote en tête, ou bien revêtus de robes multicolores, avides d'aventures et de profits, condottières sans emplois, ruffians et soldats licenciés des armées, trafiquants de toutes sortes de négoces, juifs, usuriers ou brocanteurs, financiers à la piste de dupes, artisans de mille métiers de luxe. Venus, au risque de la vie, à pied, à cheval, en chars par la route montagnarde de Suze à Pont-de-Beauvoisin, ces immigrants, en majorité italiens, selon leurs chances de fortune, s'installaient, avec la permission de l'échevinage, dans les bas quartiers de la vaste métropole, ou bien, après un bref séjour, poursuivaient leur voyage vers les pays nordiques.

Mêlés à cette horde bruyante, les sieurs de Pure, natifs de Florence, ayant subi la fascination de la grand'ville, en franchirent les portes à une date imprécise. Issus d'une famille de marchands, marchands eux-mêmes, ils cherchaient en exil une amélioration de leur destin. L'un, maître Léonard, ne s'attarda point sur les rives du Rhône. Il s'alla, dit-on, établir en Berry. Il y prit femme, il y besogna avec tenacité et, à l'heure de la mort, il laissa « de grands biens ». Un autre, maître Étienne, exerçant un négoce de mercerie, fonda, à Lyon, un comptoir, signalé dès l'an 1516 et déjà prospère.

Du premier ou du second de ces Pure primitifs naquit Michel Ier, élevé dans la nationalité française, garçon d'esprit hasardeux, qui continua, avec grand appétit de fortune, leur négoce de mercerie. En 1573, il épousait Jeane de Polverel, jouvencelle de souche bourgeoise et commerçante, dont la dot et les influences familiales pouvaient servir ses desseins ambitieux. Dès 1588, émergeant de la foule des boutiquiers sans relief, il accédait aux charges publiques ; élu conseiller de ville, il garda, cinq années durant, cette fonction honorifique. En 1596, il enlevait, de haute lutte, un siège d'échevin. Coiffé de la toque noire, revêtu de la robe violette, il participa dès lors à l'administration de la ville sous l'autorité d'un prévôt des marchands. La magistrature échevinale — que les électeurs lui renouvelèrent en 1597 — lui conférait, et à sa postérité, la noblesse avec tous ses privilèges. Ainsi Michel Ier, écuyer, seigneur de Milaney, fief acquis vers ce temps, pourvu d'un blason aux armes parlantes où figuraient trois feuilles de trèfle, symboles de chance, élevait-il, par son habileté et ses mérites, la famille roturière de Pure à un rang social inespéré ; mais il persista à maintenir, dans les actes paraphés de sa signature, mêlée aux titres nobiliaires, la qualification, à ses yeux plus précieuse, de « bourgeois de Lyon ».

De son épouse, il avait eu une fille, Sibylle, vite et avantageusement établie, et deux garçons. De ces deux garçons, l'un, Antoine, seigneur de Balmont, avait hérité son goût de l'activité et de l'entreprise ; il géra, après sa mort, le comptoir de mercerie, tandis que l'autre, Jacques Ier, seigneur de Milaney et de Pravieux, de caractère placide, entrait au présidial de Lyon en qualité de procureur du roi. En 1598, le premier

s'unit à Madeleine Particelli, damoiselle sortie d'une puissante tribu de financiers italiens ; en 1604, le second contracta alliance avec Jeanne Richard de La Barollière, fille d'un riche marchand en drap de soie, échevin de la ville. Par ces mariages, qui les apparentèrent à toutes sortes de conseillers au Grand Conseil et aux Parlements de province, de trésoriers généraux des finances, de bourgeois gouvernant les affaires communales, l'Aumône générale et l'Hôtel-Dieu, les deux frères renforcèrent leur puissance. En 1611, Antoine, profitant de cette puissance, servi par les votes de ses proches, pénétra, à son tour, dans l'échevinage. Non content de ce succès, il ambitionna d'étendre hors de Lyon le rayonnement de son action, d'approcher le trône et d'en recevoir les faveurs. En attendant mieux, il sollicita et obtint un office de conseiller-secrétaire du roi.

Ainsi la famille de Pure, au fur et à mesure que s'écoulait le temps, grandissait en opulence et en dignités. Il lui manquait néanmoins, pour briller d'un éclat définitif, quelque renommée d'esprit. Elle avait toujours vécu, plus avide d'argent que de savoir, à l'écart des groupes humanistes. L'un de ses membres lui procurerait-il un prestige intellectuel ? Rien ne le faisait présumer. Au début du XVIIe siècle, elle avait plus de chances de voir son nom s'éteindre que resplendir. De 1606 à 1612, Antoine avait accueilli, avec chagrin, la naissance de cinq filles sous son toit. Après dix ans de mariage, Jacques Ier attendait vainement que sa femme peuplât son foyer de rejetons mâles ou femelles.

II

De Jacques Ier cependant, plus obscur qu'Antoine, moins intrigant, peu enclin aux initiatives, de physique débile peut-être, devaient naître les continuateurs de leur race et, parmi eux, des hommes aptes aux spéculations de l'esprit.

En 1619, en effet, Jeanne Richard, son épouse, contre toute prévision, annonce une grossesse, met au monde un garçon, Jacques II, traîne ensuite cinq années dans la stérilité, révèle, au début de la sixième, une nouvelle grossesse et donne le jour, en novembre 1620, à un second garçon (notre héros),

que l'on nomme Michel, en souvenir du grand-père qui tant besogna pour le bien de sa lignée. Plus tard, la solide matrone, déjà mûre, engendre encore un troisième garçon, Antoine, et une fille, Anne. La maison familiale bruit désormais de rires et de cris.

Jacques Ier de Pure et Jeanne Richard n'engagent point l'avenir, n'assignent à aucun de leurs enfants, comme il est d'usage en leur temps, un rôle futur. Ils attendent que leurs goûts et leurs vocations se précisent. Ils les font instruire avec soin. L'aîné et le cadet apprennent, dès l'âge tendre, latin, grec, italien, espagnol. Ils manifestent tous deux du goût pour les livres et les études.

Leur père voudrait suivre leur éducation et les guider, mais ils sont survenus trop tard dans sa vie. Sent-il ses forces décliner? En janvier 1629, ayant atteint sa cinquante-troisième année et se trouvant au terroir de Saint-Genis-Laval, paroisse probable de l'une de ses seigneuries, il appelle auprès de lui le tabellion Jehan Camet et lui dicte son testament. Il désigne comme héritière universelle, l'avantageant d'une somme de 10 000 livres, sa « chère femme », Jeanne Richard. Il lègue à chacun de ses trois garçons 10 000 livres, payables lors de leur vingt-cinquième année, et à sa fille 6 000 livres, qui lui seront versées la veille de ses épousailles ou de sa profession religieuse. Pour mieux assurer le salut de son âme, il fait, de plus, des dons pieux. Il meurt à une date voisine de son testament. Tout au plus a-t-il vu son fils aîné toucher à l'adolescence.

Il semble probable que celui-ci ne pousse point son instruction au delà de limites raisonnables et qu'il oblique vers la voie commerciale. Le comptoir familial de mercerie a besoin, pour conserver ses chalands, d'intelligence et de bras actifs. L'oncle Antoine, qui le dirige encore, vieillit, et ne peut compter, pour le secourir, sur l'aide de ses filles : deux sont mortes, une troisième a épousé un parlementaire dauphinois, une quatrième un capitaine de chevau-légers, la cinquième vient d'entrer au couvent des Ursulines. Il mène une existence un peu trop chargée d'obligations depuis qu'il a acheté les charges de gentilhomme de la chambre du roi et de maître ordinaire de son hôtel, nécessitant de fréquents voyages à la Cour. Il apprécie la présence de son neveu à ses côtés. Il l'aime fort.

Il l'établira en sa place, plus tard. Jacques II voit donc s'ouvrir devant lui un bel avenir. Il sera mercier comme ses ascendants, et bourgeois de Lyon, seul titre qui lui tienne à cœur, mais bourgeois d'esprit ouvert aux bonnes lettres, possesseur d'une belle bibliothèque aux ouvrages parés d'un ex-libris à ses armes.

Son frère, Michel, de six ans plus jeune que lui, poursuit, au contraire, ses études. Il témoigne d'une étonnante précocité. Il monte de classe en classe, toujours plus avide de savoir, absorbe en se jouant, rhétorique, histoire, philosophie. Il est de complexion fragile et, croit-on, de physique disgracieux, mais d'humeur affable et plaisante. A le voir plus enclin à la méditation qu'à l'action, son tuteur le dut incliner à embrasser la carrière ecclésiastique. La robe mène souvent vers de hauts destins.

Voici donc « maître Michel de Pure » *clericus lugdunensis* et pratiquant, on ne sait sous quels régents, la théologie. Sans doute se signale-t-il à l'attention par son zèle studieux, sa surprénante dialectique de casuiste en herbe dans les disputes scolaires, car ses éducateurs le jugent digne de recevoir, à peine adolescent, les ordres mineurs.

Comme il entre, en 1634, dans sa quatorzième année, son oncle, Antoine de Pure, est élevé, par l'échevinage, gloire dont toute la famille s'enorgueillit, à la dignité de prévôt des Marchands et reçoit, en outre, de S. M. Louis XIII, en récompense de ses services, le collier de chevalier de l'Ordre. En qualité de premier magistrat consulaire, le vieux commerçant doublé, sans nul doute, d'un matois diplomate, entretient, dès lors, des rapports constants d'une part avec messire Charles de Neufville, marquis d'Halincourt, gouverneur du Lyonnais, de l'autre avec monseigneur Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, cardinal-archevêque de Lyon, primat des Gaules, frère du ministre, qui défend vigoureusement, auprès du trône, les intérêts de la ville. Profite-t-il de ses conversations familières avec ce prélat pour lui recommander son neveu, le brillant clergeon? On peut le présumer, car le jeune Michel est nommé, au cours de l'année susdite, chanoine au chapitre de l'église collégiale de Saint-Symphorien de Trévoux, au duché de Dombes. Qui donc, hors messire l'Archevêque, eût eu le

pouvoir de le gratifier de ce bénéfice accompagné de prébende?

Dès qu'il connaît sa nomination, le nouveau dignitaire va, d'un pied leste, remercier, en son palais archiépiscopal, M. de Lyon, homme simple, bon, laid de visage, gauche d'allure, un peu bégayant, et lui laisse agréable impression. De cette démarche datent leurs relations. Il attend ensuite la bulle de S. S. Urbain VIII confirmant sa nomination. Cette bulle lui ayant été transmise par l'official, en février 1635, il se rend au chapitre trévolitain et y prend possession de son siège. Il est le plus jeune chanoine de France.

Il est le plus jeune chanoine de France, mais un chanoine peu docte encore, et qui ferait piètre figure parmi ses confrères s'il n'apprenait davantage. Or, la théologie est une science difficile à acquérir sous des régents de province, plutôt chargés d'en enseigner le rudiment. Maître Michel ne voudrait pas quitter Lyon, mais le conseil de ses parents en décide autrement. Maître Michel continuera ses études au collège de Grassins, à Paris. Le voici sur les routes, dans un coche nauséabond, sous la sauvegarde d'un compagnon de voyage plus âgé.

Le collège des Grassins se dresse au faubourg Saint-Jacques, entre la place Maubert et la Montagne Sainte-Geneviève, dans l'étroite rue des Amandiers. Il est flanqué de l'imprimerie de Jean Trompère et d'une autre maison à l'enseigne de l'image Saint-Louis. Sur son fronton, bâti du temps de Charles IX, resplendissent les lettres d'or d'une inscription latine. De ses fenêtres, on aperçoit les boutiques de quelques imprimeurs et libraires, les caves de plusieurs marchands de vins, la morne façade du Collège des pauvres prêtres écossais et le bâtiment, à l'enseigne de la Croix Blanche, où maître Robert Gauthier fabrique silencieusement de l'eau-de-vie dans ses alambics.

Maître Michel entre dans ses ténébreux corps de logis comme dans une geôle. Un écolier ne fait pas grand bruit dans le monde. On perd le contact avec celui-ci jusqu'au 25 avril 1637. Ce jour-là, on le découvre, non sans étonnement, dans une étude de notaire, en compagnie de son frère, Jacques II, survenu en la capitale et logé rue des Arcis, maison de l'Aigle impérial. Ils sont âgés, l'aîné de vingt-trois ans, le cadet de dix-sept. Quelle mouche les pique? Ils agissent comme s'ils

allaient trépasser quelque jour prochain au cours d'une expédition guerrière ou d'un voyage ès « terres estranges ». « Pour la bonne et parfaite amitié fraternelle en laquelle ils ont toujours vécu jusqu'à ce jour et qu'ils espèrent continuer et cultiver par mutuels offices jusqu'à leur fin, désirant prévenir les accidents qui leur pourraient arriver », ils se font donation réciproque de leurs biens présents et à venir en cas de mort sans enfants nés en loyal mariage. Le survivant d'entre eux, ajoutent-ils, paiera les dettes, obsèques et funérailles du prédécédé et règlera, d'autre part, à damoiselle Jeanne Richard, leur mère, veuve de Jacques Ier de Pure, son droit de légitime sur les biens de ce prédécédé. Si ledit survivant disparaît à son tour sans enfants, l'héritage du prédécédé, repris sur ses biens, sera partagé par moitié entre leurs jeunes frère et sœur, Antoine et Anne, ou, à leur défaut, entre leurs enfants.

Les Lyonnais sont précautionneux s'ils manquent de gaîté. Ils n'abandonnent rien au hasard. Maître Michel de Pure, ayant paraphé cet acte, se sent plus assuré contre les surprises du sort. Il peut reprendre, et il reprend, en effet, sans souci désormais, ses travaux d'école. Il ne quitte guère son collège que pour de rares et courtes vacances. Il y accueille, de temps à autre, avec un sensible plaisir, les visites de compatriotes ou bien celles, plus fréquentes, d'un sien cousin-germain, Claude Richard, sieur de La Barollière, jouvenceau de vingt ans, aux mœurs un peu libertines, que le Grand Conseil vient de recevoir dans son sein.

Exclu, par son éloignement, des joies aussi bien que des tristesses familiales, il vit, comme hors du monde, partageant son temps entre l'étude, la méditation, les pratiques religieuses. Il apprend un jour, avec beaucoup de retard et un vif chagrin, la mort du généreux oncle Antoine, qui lui a légué, par son testament, une somme de 1 000 livres. A la fin de 1640, il regrette amèrement de ne pouvoir assister au mariage de son frère bien-aimé, Jacques II, avec Madeleine Lorin. Il se résigne et les années s'écoulent.

Ayant conquis le parchemin de bachelier en théologie, il suit les cours de Sorbonne sans abandonner, ce semble, le collège des Grassins, où maints clercs de sa sorte conservent

leur domicile. Subit-il, en 1642, les remontrances du chapitre de Saint-Symphorien, où il ne remplit point ses obligations de chanoine, se soustrayant même à la rigoureuse résidence? On doit le supposer, car, cette année-là, il se démet de son canonicat et renonce à la prébende qui facilitait son existence à Paris.

Des incidents fâcheux, peut-être une altération de santé, le contraignent à prolonger au delà des limites habituelles la durée de ses études. Le 2 mai 1646 seulement, à l'âge de vingt-six ans, il passe avec succès ses thèses de licence. Encouragé par ce succès, ayant reçu la tonsure et les ordres majeurs, il se décide à poursuivre jusqu'au doctorat en théologie sa carrière de *clericus parisiensis*. Dès l'an suivant (1647), il détient le parchemin de docteur, mais il ne s'en enorgueillit nullement. Pas une fois, au cours de sa vie, il ne mentionnera, en tête de ses écrits, publiés d'ailleurs sous l'anonymat ou bien signés de discrètes initiales, un titre dont se parent habituellement les gens qui le possèdent. Bizarrerie? Humilité? Dédaigne-t-il de prendre figure de savant? Écarte-t-il de lui les tentations de la vanité? Se rit-il de la gloire? Il mène désormais une existence un peu mystérieuse. Il en efface, semble-t-il, si soigneusement les traces que l'on éprouve grande difficulté à les retrouver.

III

On les retrouve cependant de-ci de-là, en les recherchant avec ténacité. Sorti des écoles à vingt-six ans, Michel de Pure hérite les 11 000 livres que lui léguèrent ses parents. De ce capital, placé au denier 18, alors légal, on tire aisément 600 livres de rente. L'abbé vivrait mal avec ce maigre revenu; mais il reçoit sans nul doute les écus de sa « légitime » sur l'héritage de son père défunt, l'aide aussi de son frère aîné. Ainsi, délivré de tous soucis matériels, peut-il choisir une carrière indépendante, ennoblie de plaisirs spirituels, à mi-chemin de l'Église et du monde.

Il a gardé un contact étroit avec les milieux italiens et lyonnais. Beaucoup de personnages, venus de ces milieux, tiennent les avenues du pouvoir. Il se rapproche d'eux. Il

fréquente la maison de Michel Particelli d'Émeri, surintendant des finances. Il s'introduit dans la familiarité de Nicolas de Neufville, maréchal de Villeroy, gouverneur de Louis XIV, encore enfant. L'un est frère de Madeleine Particelli, veuve d'Antoine de Pure, sa tante ; l'autre est fils de Charles de Neufville, marquis d'Halincourt, jadis gouverneur du Lyonnais et ami de sa famille. Il se rappelle d'autre part au souvenir de monseigneur Alphonse de Richelieu, qui siège toujours, dans sa gloire, sur le trône archiépiscopal de Lyon. Le prélat, grand aumônier de France, nomme et régente les ecclésiastiques de la Cour.

De ces approches, faites avec tact, et de l'estime qu'inspire à ses trois protecteurs sa jeune science de théologien, il tire, au cours de l'an 1647, un résultat appréciable : une fonction de conseiller et aumônier du roi. Cette fonction reste, provisoirement, honorifique, sans gages. Elle donne à son titulaire libre accès au Louvre et le met en rapports fréquents avec le roi.

Michel de Pure, malgré sa qualité nouvelle, reste un mince personnage. Il passe chaque jour, comme une ombre, dans la foule qui encombre les antichambres royales sans y exciter la moindre curiosité. Il gagne cependant assez vite les sympathies de ses confrères, vieux ou jeunes, tous de caractère plaisant, les abbés de Boisrobert, Laurent de Brisacier, François Bertaut, Claude du Val de Coupeauville, François Tallemant, Charles Cotin, Franquetot, Jean Ballesdens. Ceux-ci, quand leur service religieux ne les retient pas à la chapelle, forment volontiers, sous le toit de Sa Majesté, une académie volante. La plupart d'entre eux écrivent de gentes poésies. Ils les récitent avec complaisance, échangent des nouvelles ou bien disputent sur des problèmes de politique et de galanterie.

Michel de Pure sait écouter, sans rien dire, ces bavards qui ont besoin d'auditoires et, par cette silencieuse attention, leur plaire. Il éprouve un plaisir entre tous délicieux à entendre l'abbé de Boisrobert, académiste et, en quelque sorte, père spirituel de l'Académie, débiter ses épîtres goguenardes ou des fragments de ses comédies, conter aussi, sur un ton mélancolique, les anecdotes du temps où il était le favori de monseigneur le cardinal de Richelieu et le généreux protecteur de la littérature. Il devient peu à peu le confident de ce pauvre

homme, découronné de sa gloire depuis la mort de son maître, et qui ne se console pas de l'avoir perdue.

Parfois, dans le groupe bien-disant des aumôniers, il rencontre Jean de Silhon, lui aussi académiste, secrétaire au surplus de monseigneur Mazarin, qui s'y vient, en caquetant, distraire de sa lourde tâche. Il se lie bientôt d'amitié avec cet homme austère, illustré par de gros livres où se mêlent les spéculations de politique et de morale. Par son entremise, il parvient, de temps à autre, à entrevoir le cardinal-ministre et à insinuer son nom dans la mémoire de celui-ci.

Au début de 1648, sous une influence que l'on ne parvient pas à discerner, il tente de la prédication. Il prononce un sermon de carême au couvent des religieuses de l'Assomption de la Vierge, il occupe ensuite la chaire dans d'autres pieuses maisons où, dit un Lyonnais contemporain, sa juvénile éloquence « attire le beau monde ». Ainsi, entre les pratiques religieuses, l'étude, les conversations, s'écoulent les jours et les mois. A fréquenter les gens de plume cependant, il prend insensiblement le goût des belles-lettres et se sent envahir par la démangeaison d'écrire. M. de Boisrobert, aussi bien que M. Charles Cotin, lui assurent qu'il n'est pas de satisfaction plus délectable que celle de réussir une épigramme, une chanson, une épître, une élégie. M. Jean Ballesdens, de son côté, qui lui porte un affectueux intérêt, cherche à l'embrigader dans le parti des doctes, qui fait exercice de la langue latine.

Michel de Pure hésite à choisir entre une destinée de coquet de ruelle et une destinée de sermonneur ou d'érudit. Attiré par l'une et par l'autre, tantôt, en son particulier, il façonne de petits vers pour des héroïnes imaginaires de ruelles, et tantôt, il improvise, comme s'il les devait lire en des cercles savants, de redoutables proses que lui inspirent ses lectures d'orateurs romains.

Il est bientôt diverti de cet apprentissage littéraire par les événements politiques. La Fronde éclate dans Paris et trouble la ville de désordres. L'insécurité règne dans les rues envahies par une plèbe menaçante. La reine régente et Mazarin, pour les soustraire à des violences possibles, emmènent à Saint-Germain-en-Laye Louis XIV et son jeune frère, Philippe, duc

d'Anjou. La Cour, diminuée des seigneurs qui pactisent avec la rébellion, n'est plus qu'une ombre de Cour. Le cérémonial est rompu ; les services religieux, désorganisés, sont maintenus à l'aventure par les titulaires d'emplois gagés.

Que devient Michel de Pure dans cette débandade ? L'abbé présume que les hôtes de Saint-Germain, démunis d'argent, ne souhaitent pas s'encombrer de parasites. Réduit à l'isolement et à l'oisiveté, il fuit la capitale et prend la route de Lyon. Cette cité s'étant déclarée pour le roi, il y vivra à l'abri des disputes. Il y revoit, avec émoi, après une longue séparation, son frère Jacques II, et fait connaissance de sa belle-sœur, Madeleine Lorin, de ses neveux, Jean et Jacques III, petits garçons de quatre et trois ans, dont il admire les mines et les gestes mignards.

Il ne peut être question pour lui de se mêler aux affaires du comptoir familial de mercerie. Il s'ennuierait vite à Lyon s'il ne faisait alterner les études avec les devoirs sacerdotaux. Ceux-ci l'obligent à fréquenter les églises et les couvents. Il trouve accueil courtois parmi le clergé séculier et aussi parmi les moines, les Feuillants surtout, que sa famille combla de bienfaits dans le passé.

Vers le milieu de l'an 1650, il entre, on ne sait à quel titre, dans la maison de monseigneur le cardinal-archevêque Alphonse de Richelieu, maison désordonnée, pullulante de domestiques et où l'on tient table ouverte. Il inspire rapidement confiance au prélat septuagénaire, qui aime la compagnie et la jeunesse. Tantôt il l'accompagne dans ses lentes promenades sous les tilleuls de la place Bellecour ; tantôt il écoute, dans son cabinet, ses commentaires de saint Thomas, de saint Bernard ou bien de Sénèque, les maîtres qui l'inclinèrent au renoncement et l'acheminèrent vers la sainteté.

Souvent Michel de Pure, ému de frayeur et de pitié, contemple, tandis qu'il lui prodigue les enseignements, l'auguste vieillard rendu difforme par l'hydropisie envahissante, son visage boursouflé d'énormes bajoues, son front sillonné de rides sous la couronne des cheveux hirsutes, ses yeux désorbités, son nez massif, sa bouche taillée en accent circonflexe entre la moustache retombante et le menton en fuite sous les poils clairsemés de la royale. Il déplore de le voir menacé

d'une mort prochaine et, sans doute aussi, de l'ingratitude de ses ouailles. Il se demande anxieusement, en effet, si les Lyonnais garderont mémoire de son inlassable charité et de l'héroïsme qu'il témoigna jadis à les défendre contre la peste.

Peu à peu naît, dans l'esprit de l'abbé, l'idée de transposer, dans un petit livre, les images d'une vie tout entière vouée à l'amour des hommes et au service de Dieu. Prévient-il monseigneur Alphonse de son dessein? Cela semble improbable. L'ancien chartreux, si soucieux d'effacement et d'humilité, lui eût interdit d'entreprendre cette tâche.

Avec adresse, Michel de Pure profite des moindres instants d'intimité pour stimuler les confidences du prélat. Il partage, l'été venu, les plaisirs rustiques du vieillard enclin à la pastorale et qui, non loin de Lyon, s'est ménagé une « bastide » embellie de fontaines, de perspectives et d'antiques. Réfugié avec lui, aux heures chaudes du jour, dans quelque grotte ténébreuse, il en tire maints renseignements sur les périodes lointaines d'une carrière bien remplie, en particulier sur sa retraite à la grande Chartreuse, son administration de l'archevêché d'Aix et son ambassade à Rome.

Bientôt, muni d'abondants mémoires, il se décide à commencer la rédaction de son petit livre. Après avoir bien réfléchi, il ne fera point de celui-ci un opuscule d'édification à l'usage du vulgaire, mais une exacte biographie écrite en latin, où les savants de ce monde apercevront que monseigneur Alphonse égalait, par ses dons d'esprit, son illustre cadet monseigneur le cardinal-ministre et le dépassait par ses dons de cœur. Au milieu de l'an 1651, ayant fort avancé son travail, il sollicite et obtient le privilège qui lui permettra de le publier en temps convenable; puis, voyant décliner peu à peu les forces de son héros, il laisse, rectifiant et enrichissant son texte, s'écouler les mois.

Après la mort de monseigneur Alphonse, survenue le 23 mars 1653, Michel de Pure ne voit plus que des inconvénients à prolonger son séjour en province. Il apprend, par la *Gazette*, que le cardinal de Mazarin, dès son retour à Paris, la Fronde écrasée, a rétabli les pensions des gens de lettres, gagnant ainsi à sa cause des plumes habiles en l'art de l'apologie. Il atteint sa trente-troisième année. Il sent la

nécessité de profiter des bonnes dispositions du ministre et d'assurer, par quelque emploi rémunéré, l'indépendance de sa vie. Il rentre hâtivement dans la capitale, se montre de nouveau à la Cour, renoue les liens d'amitié qui l'unissaient autrefois à des hommes considérés, à Jean de Silhon notamment. Intéresse-t-il à son destin ce fidèle secrétaire, puissant sur l'esprit de Mazarin qu'il défendit de ses vigoureux écrits pendant la Fronde? On peut l'imaginer, car, après une courte période d'attente, il attrape une charge d'historiographe de France à 2 000 livres d'appointements.

Quelques mois plus tard (octobre 1653), l'ayant complétée et amendée, il publie, chez l'éditeur Antoine Vitre, la *Vita Alphonsi Ludovici Plessœi Richelii*. Insigne maladresse. Cette biographie risque de lui aliéner les sympathies de Mazarin, que monseigneur Alphonse considéra toujours comme un fieffé coquin et traita avec le dernier mépris. Par bonheur, Michel de Pure s'est bien gardé, dans son texte, de souligner l'état d'hostilité existant entre les deux cardinaux. Son petit volume d'ailleurs ne fait aucun bruit dans le monde. Tout au plus attire-t-il la curiosité fugace des religieux et des doctes. Il va bientôt reposer sur les « degrés » de leurs bibliothèques, voué, comme le prélat dont il contient la véridique histoire, à un injuste oubli.

IV

L'abbé ne s'afflige point de son insuccès. Il éprouve à écrire et, spécialement, à écrire en latin, un bonheur qui touche à la plénitude. A peine a-t-il soumis au jugement des savants la Vie de monseigneur Alphonse que la pensée lui vient de retracer, ne fût-ce que pour justifier son titre d'historiographe, celle de monseigneur l'Éminentissime cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII, frère cadet du précédent. Bientôt, les premiers documents réunis, il se passionne pour un si noble sujet, et ainsi, d'un pas délibéré, il entre définitivement dans la République des Lettres.

Fourmillante de citoyens, cette République est divisée en plusieurs provinces où vivent séparément, se faisant en apparence bonne figure, mais se persiflant les uns les autres, les

poètes, les « romanistes », les gens de théâtre, les hommes de science et cette nation dite des « pédants », qui comprend les grammairiens, les philologues, les latinistes, hellénistes et hébraïsants. On y lie vite connaissance si l'on n'a point l'humeur hypocondre. Peu de temps après qu'il y a pénétré, Michel de Pure y possède deux amis qui se disputent sa compagnie. L'un, Michel de Marolles, abbé de Villeloin, est un grand homme de bonne mine, brun de poil et de visage, plaisant et doux de nature, fragile de complexion et qui emploie son temps à traduire les écrivains de l'antiquité ; l'autre, François Hédelin, abbé d'Aubignac, porte, sur un corps maigrelet, une tête aux traits anguleux, aux yeux de flamme, au nez pointu, aux lèvres amincies et dénonce, par des éclats de voix fréquents, l'impétuosité de son caractère ; il aspire d'une part, malgré l'insuccès de ses filandreuses tragédies, à devenir le législateur du théâtre et, d'autre part, à moraliser les ruelles où il est fort répandu parmi les pires coquettes.

Tous deux, tirant à hue et à dia le timide Michel de Pure, cherchent à l'endoctriner. Le premier rêve de le maintenir toute la vie dans la cabale des latinistes ; le second voudrait l'imprégner de ses théories sur l'art dramatique, le déterminer à composer, sous sa direction, des poèmes tragiques, faire de lui aussi un allié dans la croisade qu'il a entreprise contre l'esprit de galanterie des dames dites précieuses.

L'abbé écarte de lui, autant qu'il le peut, les deux influences qui envahissent sa vie. Il ne veut, pour rien au monde, aliéner sa liberté. Il souhaite explorer toutes les provinces de la République des Lettres sans se fixer dans aucune. Pour ménager ces amitiés trop vives et jalouses, il leur donne des gages. Il écrit, en bon style d'apologiste, des vers latins que Michel de Marolles placera en tête de sa prochaine traduction, et ainsi il contente ce quidam avide de louanges. Il écoute, d'autre part, l'abbé d'Aubignac lui lire quelques petites proses élaborées en cachette et, par son assiduité d'auditeur, il évite les ressentiments de cet homme aussi prompt à haïr qu'à aimer.

A la fin de l'an 1653 ou au début de l'an 1654, il connaît la *Nouvelle Histoire du temps ou la Relation véritable du Royaume de Coquetterie* que le pétulant abbé, l'ayant compo-

sée dans l'ombre, s'apprête à publier et publie en effet. Cet opuscule contient le premier de ces voyages allégorico-satiriques où l'on voit apparaître le monde encore inorganisé des précieuses galantes. A le lire, Michel de Pure reçoit, avec enchantement, la révélation que Paris recèle, aux confins de cette République des Lettres qu'il se disposait à parcourir, une région mystérieuse, peuplée de dames assujetties à des lois secrètes, sous la tutelle de l'Amour. Troublé par la curiosité, oubliant ses austères études, ses fonctions, sa robe, il brûle aussitôt de la visiter; vainement l'abbé d'Aubignac lui assure-t-il que l'on y rencontre plus de dangers pour le cœur que de satisfactions pour l'esprit; il écoute d'une oreille distraite ses admonitions.

Remis, par hasard, vers ce temps, en présence de son cousin, Claude Richard de La Barollière, il lui exprime le désir de pénétrer dans ces réduits « cachés » où s'assemblent les précieuses. Le jeune conseiller au Grand Conseil s'inquiète fort peu de précieuses. Il est surtout répandu dans la société où il trouve à contenter ses goûts d'épicurien. Il fréquente, en particulier, le logis où madame de Ménardeau-Champré, lyonnaise, femme d'un conseiller au Parlement, préside de riantes compagnies de damoiseaux et de coquettes. Madame de Ménardeau est-elle une précieuse? Qui le pourrait assurer? A tout hasard, il introduit auprès d'elle Michel de Pure.

Gaillarde de bonne mine, belle, leste, vive et folâtre, la conseillère étale, aux yeux de l'arrivant, une gorge si dénudée, si odorante, si tentatrice que le pauvre garçon en demeure déconcerté. Peu accoutumée à recevoir des abbés, elle n'accueille celui-ci que parce qu'il est lyonnais comme elle.

Voici donc Michel de Pure dans le monde. Il comprend vite que son hôtesse reste fort éloignée de ce qu'il imagine être une précieuse. S'il éprouve de l'émotion à la voir, de ses mains fuselées, tirer du luth de tendres mélodies, il s'offusque de la contempler en posture de brelandière devant la table de jeu ou de l'entendre, de sa voix éraillée, proférer des bouffonneries sans pudeur. Bientôt, par des ragots d'indiscrets, il connaît ses prouesses d'écervelée et, en particulier, celle qui lui valut, trois ans auparavant, les goguenardes chansons des vaudevillistes. En ce temps-là, madame de

Ménardeau concerta, lui dit-on, avec mesdames d'Ecquevilly et de Turgis, ses amies, de faire, en compagnie de Poinville, Mandat et La Barollière, leurs jeunes amants, promenade à la campagne. La partie arrêtée, il se fallut débarrasser des trois maris, capables de s'y interposer.

— Monsieur d'Ecquevilly, dit au sien madame de Ménardeau, nous chaperonnera.

— Monsieur de Turgis, dit madame d'Ecquevilly à son barbon, nous tiendra compagnie.

— Monsieur de Ménardeau, dit madame de Turgis à son fâcheux, nous ménagera sa protection.

Ainsi les trois dadais, comptant sur leur réciproque vigilance, allèrent pleins de sécurité à leurs affaires, cependant que leurs épouses et les galants de celles-ci s'embarquaient en même carrosse. Lorsque le véhicule, retentissant de gaîté, eut, après une longue traite, franchi les portes de Noyon, il tomba dans la troupe de fripons de monseigneur Gaston d'Orléans, qui baguenaudait en ce lieu. Les officiers de cette troupe, s'étant approchés, lorgnèrent dans le carrosse. Ils y virent trois jolies dames et aucune figure de mari.

— Autant nous que ces godelureaux, pensèrent-ils aussitôt.

Malmenant Poinville, Mandat et La Barollière, ils les chassèrent de la voiture et se mirent incontinent à leur place. Tandis qu'ils accomplissaient, insensibles aux soupirs et aux cris de leurs victimes, leur cynique besogne, MM. de Ménardeau, d'Ecquevilly et de Turgis, se rencontrant, avec stupéfaction, sous les voûtes du Palais, portaient simultanément à leurs fronts leurs mains tremblantes de colère.

Michel de Pure, au fur et à mesure qu'il en entend le récit, enregistre dans sa mémoire le conte des trois dames connues désormais sous le sobriquet de *Dames de Noyon*; mais ce n'est pas ce conte qu'il est venu quérir chez madame de Ménardeau. Hélas! madame de Ménardeau n'est point une précieuse! Il s'éloigne sans tarder de cette pécore aux mœurs relâchées. Gros Jean comme devant, de nouveau en quête des personnes énigmatiques qui se dérobent à ses soins, il arpente la capitale, disant à tout venant :

— Où peut-on les voir? Où peut-on les entendre?

Il n'ose recourir, pour pénétrer dans leurs refuges, à l'aide de l'abbé d'Aubignac, car celui-ci s'est attiré leur colère en les ridiculisant dans son *Royaume de Coquetterie*; de plus, il est, à ce moment, fort occupé à fonder une Académie des beaux esprits qui détrônera sans peine, à son avis, la Compagnie des Quarante bavards, jadis patronnée par monseigneur le cardinal de Richelieu.

Réduit à ses propres moyens, Michel de Pure furette en divers quartiers de Paris, finit par découvrir des gens renseignés et des introducteurs. Le voici enfin installé au logis d'Agathonte, authentique précieuse. Auprès de cette dame de visage juvénile et charmant, ajustée en riches habits à la mode, gracieuse de manières, civile de ton, il n'aperçoit point, abandonné au charme de ses propos, la fuite des heures. A l'instant où il la quitte, confus de son indiscrétion, il met entre ses mains une chanson, écrite de la veille, et sollicite son jugement sur cette bagatelle.

Il laisse s'écouler quelques jours qu'il emploie à avancer son travail biographique, un peu languissant, sur le cardinal de Richelieu. Quant il reparaît devant Agathonte, c'est pour entendre sa condamnation. La bonne dame a lu ses vers avec désappointement. Elle les lui récite pour le mieux convaincre de ses faiblesses :

Je ne puis accuser mes sens,
Quoiqu'auteurs des maux que je sens;
Ils ont été surpris d'un objet trop aimable,
Mais, contre ma raison, mon cœur est animé
De voir que la coupable
Me fasse plus aimer que je ne suis aimé.

Ce « quoiqu'auteurs » du second vers semble, à Agathonte, absolument inacceptable.

— On y trouve, dit-elle, une rudesse capable d'égorger en passant un pauvre gosier.

D'ailleurs, la chanson, soumise par elle à la ruelle, n'a recueilli que des blâmes. La belle Eulalie, si tendre pour les intérêts d'Apollon, pensa, la lisant, « tomber de sa hauteur » et réclama à grands cris la suppression, aux méchants poètes, de la liberté d'écrire.

Comme Michel de Pure, pour justifier sa médiocrité, prétexte que sa chanson découla d'une émotion de son cœur et non d'un effort de son cerveau :

— Ne vous excusez pas si mal, s'écrie Agathonte. Les ouvrages d'esprit ne sont jamais plus parfaits que quand le cœur s'en est mêlé. La passion donne le beau tour à la pensée et tire plus vivement de l'imagination les images qu'elle y a imprimées. De sorte que si le sujet de vos vers a touché jusqu'à votre cœur, les vers et votre chanson en doivent être plus justes, et plus achevés ; mais vous voulez accuser l'innocent pour excuser le coupable et charger votre cœur qui n'en peut mais d'une faute que votre esprit a commise.

Accablé sous cette dialectique, Michel de Pure courbe le front. Va-t-il donc passer pour un sot et subir la honte d'être poliment exclu d'une société qu'il eut tant d'embarras à dépister? Stimulé par une inspiration soudaine, il ajoute sur-le-champ un couplet à sa chanson et le tend à sa détractrice. Agathonte le lit avec promptitude et la voici radieuse de contentement. Plus un mot à censurer dans ces vers : ils sont dignes de paraître devant la « ruelle ». Les nuages se dissipent. L'abbé, réhabilité dans l'esprit de son hôtesse, peut, au cours des heures suivantes, poser à celle-ci, sans crainte des rebuffades, des questions indiscrètes. « Qu'est-ce que les précieuses? » demande-t-il. La bonne dame sourit.

Il y a, dit-elle, diverses nations de précieuses. Elles vivent, assure-t-on, dans les pays bien fortifiés, comme la République de Pruderie, à l'abri des entreprises, défendues par des « alcôvistes » choisis avec soin. On ne pénètre pas chez elles sans le mot de passe. Elles se haïssent entre elles et elles cherchent, par des guerres fratricides, à se détruire les unes les autres. Elles cachent soigneusement leurs mœurs et l'on ignore à quelles occupations elles se livrent dans leurs « réduits » mystérieux.

Michel de Pure écoute de toutes ses oreilles. Il apprend bientôt qu'Agathonte et ses alliées, maintes fois attaquées par les troupes de ces compagnies hostiles, appartiennent à la nation des Précieuses galantes et coquettes, citoyennes de l'Empire d'Amour. Ce sont dames de la plus haute volée, de manières amènes et polies, assouplies au bel air de la Cour et expertes en

l'art de plaire. Ayant cultivé avec application « les dons suprêmes que le Ciel versa dans leurs âmes », elles sont devenues de subtils mélanges d'intelligence et de raison ; elles forment une secte ou plutôt un « triage d'humanité » et elles planent, comme « vapeurs spirituelles » sur le ramas des autres précieuses.

Michel de Pure voudrait en savoir davantage sur ces extraordinaires héroïnes, mais Agathonte se refuse à lui faire des confidences plus étendues. Les précieuses galantes, lui dit-elle, observent la « religion du secret » et s'engagent à ne révéler que « choses indifférentes » sur leurs pratiques et exercices. Elles règnent, ajoute-t-elle sur l'insistance de l'abbé, en diverses provinces de l'Empire d'Amour, dans des temples appelés « ruelles », où elles se font respectivement visite et reçoivent le culte d'alcôvistes passés docteurs en l'art de galanterie. Chaque ruelle est un lieu magnifique, paré de riches tapisseries, de tableaux, de miroirs, de faïences hollandaises, de cabinets et bibelots de la Chine, meublé d'un cercle de fauteuils et de sièges ployants ; au centre de ce cercle se dresse, sur une estrade, dans le cadre à colonnes d'une alcôve, le lit à pentes de brocart où se tient, mi-étendue, la maîtresse de céans. Il n'est pas de paradis plus riant que la ruelle. Le climat en est tempéré, l'atmosphère embaumée du parfum que répandent les fleurs du « bien dire » et l'on y cueille le plaisir sans le semer. Nul tumulte, nul désordre, nulle inquiétude ne s'y produisent. Un génie, veillant à la porte, désarme de leur humeur chagrine les esprits hypocondres.

Affriolé par les propos de la bonne Agathonte, Michel de Pure sollicite de celle-ci la faveur d'être admis dans la ruelle. Quel bonheur pour lui s'il pouvait lier commerce avec ces précieuses si éloignées du commun et qu'il imagine d'intelligence si raffinée ! Agathonte le veut bien introduire parmi elles, mais seulement s'il consent à observer leurs lois. Qu'il jure donc devant elle de faire preuve de subtilité dans la pensée, de méthode dans les désirs, de pureté dans le style ; qu'il s'engage, en outre, à travailler de toutes ses forces à l'extirpation des « mauvais mots » de la langue, c'est-à-dire des mots grossiers, rampants et pompeux ; qu'il promette enfin de mener une guerre sans répit contre les barbares les plus redoutés

de la ruelle, pédants vains de leur science, barbons farcis d'idées et de coutumes mortes, béjaunes se prévalant, pour tous mérites, des prouesses de leurs ancêtres, critiqueurs insolents, causeurs volubiles, provinciaux « puant la garenne ».

Ayant prêté avec bonne grâce ce serment, le néophyte souhaite, dès le lendemain matin, courir vers la plus proche ruelle. Agathonte modère son impatience. Les précieuses galantes, lui dit-elle, consacrent leurs matinées aux soins de la coiffure et de la propreté ; elles ont, de plus, leur « jour » de réception, porté sur le calendrier de la ruelle, car elles refusent de paraître autrement qu'ajustées et munies de leurs armes de séduction.

Force est donc à Michel de Pure d'attendre que l'une d'elles ouvre séance. Il médite, au cours de cette attente et décide de tenir gazette de ce qu'il verra et entendra dans la ruelle. Il y pénètre bientôt. Mesdames les Précieuses, tous leurs charmes étalés, l'y accueillent avec aménité et il reste ébloui devant elles. Toutes sont jeunes et belles ou bien s'efforcent de le paraître par l'artifice du fard et le faste des vêtements. Toutes sont femmes de qualité et témoignent d'une exacte politesse de paroles et de manières.

L'abbé, dût-il, pour quelque maladresse, subir leur brusque défaveur, qu'il resterait à jamais ravi d'avoir contemplé leurs grâces assemblées ; mais il n'envisage pas cette fâcheuse perspective. La fortune aidant, il fait, ce jour-là, connaissance particulière de l'une d'entre elles, madame Henriette de Coligny, comtesse de La Suze, cette pétulante Eulalie que sa méchante chanson fit « tomber de sa hauteur » et qui lui reprocha d'y avoir « prostitué le parler des dieux ». Il sait que pour sa haute naissance, le « feu et le brillant de sa pensée », son éloquence brûlante, on la nomme « l'incomparable » dans les « ronds » précieux où l'on prône ses élégies, ses chansons, ses madrigaux, tous écrits sous l'inspiration de messire Cupidon, et qu'il a un intérêt majeur à gagner sa sympathie. Il s'efforce donc, en la cajolant de compliments, de lui faire oublier son inexpérience de poète et, par quelques traits d'enjouement, d'exciter son estime pour son esprit ; mais il sent bientôt que son attention se détourne de lui.

De jeunes seigneurs ont peu à peu envahi la ruelle. Mesdames les Précieuses s'empressent autour de ces « muguets »

poudrés, fardés, coiffés de perruques frisées, ennuagés de dentelles et portant, à la manière des gens de Cour, des touffes de rubans sur leurs épaules. Madame de La Suze abandonne son jeune complimenteur. L'abbé la voit papillonner parmi ces godelureaux, déployer sa science des attitudes, faire mille petites mines, jouer, au cours de causeries à voix basse, de l'éventail et du miroir, prodiguer les œillades, écarter de sa gorge, sous de futiles prétextes, le léger mouchoir qui en voile le mystère, se livrer à d'infinis manèges de coquetterie. La ruelle ne serait-elle donc, se demande-t-il anxieusement, qu'une foire d'amour?

Michel de Pure oublie qu'il vient à peine d'entrer dans l'Empire d'Amour et qu'il en connaît bien insuffisamment encore les us et coutumes pour les juger. Va-t-il, par crainte de compromettre sa dignité d'abbé, le fuir sans en tenter l'exploration? Ah! que non pas! Il persiste, au contraire, dans sa curiosité. Bientôt, il en a si exactement délimité la configuration qu'il en pourrait dresser la carte et il en visite, sans s'égarer, les villes et les sites. Au cours de sa pérégrination, il apprend que mesdames les Précieuses, ses citoyennes, y occupent, selon leur âge et leurs attraits, et non selon leurs quartiers de noblesse, des rangs particuliers : ainsi, parmi elles, les Beautés proprement dites, juvéniles et gracieuses, pures merveilles créées par la nature pour ensorceler les hommes, et leurs compagnes, les *Beautés fières* et les *Beautés sévères*, les unes exigeant de leurs « mourants » la vénération d'ordinaire accordée aux déesses, les autres faisant des leurs les esclaves de leurs caprices, forment l'aristocratie de cet étrange État. Viennent ensuite les *Beautés journalières*, sujettes à des éclipses de leurs agréments, les *Beautés changeantes* qui franchissent douloureusement le cap de la trentaine, les *Beautés d'encore* et *de plus ou moins*, dont on dit avec regret : « elles sont *encore* agréables » ou bien : « elles sont *plus* ou *moins* charmantes que » les *Beautés de consolation*, sans cesse occupées à réparer, à grands renforts de pommades, les brèches de leur défunte bonne mine, les *Beautés d'espoir* enfin, grosses comme des tours ou desséchées comme des momies, et qui attendent d'un miracle leur transfiguration.

Toutes ces Beautés, les jeunes et même celles que l'on

pourrait appeler les « vieilles », si ce mot n'était banni de la langue galante, ont étudié, ès écoles de l'Empire, la stratégie amoureuse. Nourries de cette science, elles en appliquent les préceptes, sur le terrain de la ruelle, à capter les « alcôvistes » qui s'y viennent imprudemment aventurer. Ah! quels magnifiques combats elles livrent sur cette lice. A en croire la gazette de Michel de Pure, elles les entament par d'audacieuses manœuvres d'approche, bientôt suivies d'étalages de leurs grâces qu'elles ont appris à varier de « douze façons différentes ».

A peine ont-elles de la sorte intimidé les adversaires qu'elles les attaquent, armées de leurs sourires, leur décochant successivement le sourire de l'*œil gracieux* et celui de la *dent blanche*, qui blessent leurs cœurs de cuisantes plaies, ou le *faux-semblant* ou le *dédaigneux* qui, chargés d'un subtil venin, les font tomber d'incertitude en pamoison.

Les ayant ainsi réduits à merci, elles les emprisonnent dans leurs rets et elles entreprennent d'en faire les esclaves disciplinés de leurs caprices. Redoutant des évasions toujours possibles, elles emploient, à les éduquer, des méthodes de douceur. Elles accueillent tendrement leurs plaintes et leurs soupirs, elles cultivent avec soin leurs « désirs naissants » et, leur concédant de menues privautés, elles s'efforcent de les transformer en idolâtrie. Le temps venu de jouir de cette belle éducation, selon leur nature et leurs goûts, elles réservent aux vaincus asservis de dissemblables destins.

Telles d'entre elles qui, dans l'Empire, pratiquent l'*Amour vénal d'oui*, exigent de ces pauvres benêts services assidus d'argent en échange de faveurs; telles qui se complaisent à l'*Amour coquet de non* les torturent d'indifférence feinte, de bouderies sans motifs, de hautains mépris et ne condescendent à combler leur zèle qu'après l'avoir redoublé; telles qui se délectent de l'*Amour craintif de mais*, les lanternent indéfiniment de promesse et disent, retardant sans cesse la délicieuse échéance : « Je voudrais bien, mais, qu'en dira-t-on? » Telles enfin qui s'accommodent de l'*Amour simple d'eh bien!* la raison en accord avec les sens, certaines que la tendre ferveur mérite récompense, leur évitent les vaines complications. Eh bien !, sur leurs lèvres, prend le sens de l'abandon.

Ainsi vivent, dans l'Empire qu'elles ont si heureusement fondé, mesdames les Précieuses. Non sans peine, Michel de Pure est parvenu à surprendre les secrets de leur stratégie galante ; mais depuis qu'il les a surpris, il n'arrive pas à comprendre pour quelles raisons ces belles déterminées, *toutes dûment mariées*, s'en vont laborieusement quérir l'amour si loin de leurs foyers, dans un pays étrange d'où elles proscrivent leurs époux.

Sans doute des conjonctures fortunées lui permettront-elles de déchiffrer cette énigme. En les attendant, il constate, à fréquenter la ruelle, que si celle-ci offre trop souvent un abri discret aux intrigues de coquetterie, elle réserve aussi un cadre à la « belle conversation ». Mesdames les Précieuses s'y livrent volontiers, en effet, devant leurs alcôvistes, à des joutes d'éloquence. Elles tiennent tout autant à un renom d'esprit qu'à une réputation de beauté : à parler avec grâce ou avec force, à triompher dans un débat, elles croient enrichir d'un moyen nouveau leur pouvoir de séduction. Nulle assemblée sous leur toit sans échanges d'idées. Au « jour » qui lui est dévolu sur le calendrier de la ruelle, la maîtresse de maison pose la question qui en fournira le sujet. Tantôt — exceptionnellement, — mesdames les Précieuses disputent sur des thèmes littéraires ; tantôt elles produisent, les unes contre les autres, mues par la jalousie, des « harangues de colère » ; tantôt elles s'efforcent de résoudre des problèmes de métaphysique ou de casuistique amoureuse ; leur principal souci consiste à rechercher, pour les femmes, dans l'ordre sentimental surtout, une règle de bonheur.

Si Michel de Pure blâme encore, *in petto*, les pratiques galantes de ces lestes héroïnes, il approuve du moins leurs exercices d'intelligence et il admire la perspicacité qu'elles manifestent à scruter les différents aspects d'une question. Souvent, il ne peut s'empêcher de se mêler à leurs controverses et il craint de trop se plaire dans le riant « climat » [1] de la ruelle.

Au fur et à mesure que se succèdent les réunions, il prête une attention plus vigilante aux propos qui s'y tiennent. Bien que ces propos roulent quasi toujours sur l'Amour, ils tendent

1. Le mot, pris dans ce sens figuré, plaisait à Michel de Pure qui l'a souvent employé.

graduellement à passer de la casuistique à la généralisation. Et voici qu'un beau jour, la belle Eulalie lance dans la ruelle une violente diatribe contre le mariage, le dépouillant de sa spiritualité de sacrement, le révélant, avec une surprenante vigueur d'argumentation, sous sa triste physionomie matérielle et lui attribuant tous les malheurs qui accablent le sexe féminin.

Le mariage serait-il donc une plaie sociale? se demande Michel de Pure en grand souci de conscience. L'abbé n'ose le croire. Il doit bien se rendre à l'évidence devant les témoignages concordants de mesdames les Précieuses. Un si grave problème vaut la peine que l'on s'y arrête. La compagnie fait mieux que de s'y arrêter : elle consacre à son examen toutes ses conversations postérieures.

Et d'abord, dit Michel de Pure, si les lois et coutumes qui régissent l'institution du mariage sont trop anciennes et, par suite, boiteuses, que ne les réforme-t-on? Mais, à la vérité, quelle amélioration y pourrait-on apporter?

Diminuer, en premier lieu, répondent mesdames les Précieuses, l'autorité du père de famille. Le père de famille, maître absolu sous son toit, enclin aux abus de pouvoir, conçoit le mariage de ses enfants, de ses filles surtout, comme une affaire d'intérêt ou d'ambition, non de sentiment, comme l'union de sacs d'écus, non de cœurs. Il le négocie sans consultation préalable des futurs conjoints, indifférent à leurs inclinations, insoucieux de ménager entre eux un minimum de connaissance, une ombre d'amitié, de sorte que ces derniers abordent en étrangers l'Église et la couche nuptiale. De ce trafic honteux d'un tyranneau cupide découle, pour les mariés, la discorde immédiate et continue, si habituelle dans les ménages que la satire a rendu ridicule l'amour conjugal, considéré dans la société comme une burlesque anomalie.

Ainsi parlent mesdames les Précieuses, et Michel de Pure reste abasourdi de les entendre. Leur réquisitoire est-il, du moins, terminé? Point du tout. Traitant maintenant des suites du mariage, elles les déclarent pires que les prémices. Ayant échappé, disent-elles, à l'autorité paternelle, inflexible dans ses décrets, l'épouse tombe sous l'autorité maritale dont elle subit jusqu'à la mort la servitude sans limites, d'une « dureté

de fer » ; car l'époux, comme le père, maître absolu sous son toit, commande en despote, dispose du corps et des biens de l'épouse, de la liberté même de celle-ci qu'il peut, sur lettre de cachet, emprisonner au couvent. Est-il situation plus pénible, pour une femme, que celle « d'accepter dans son sein » l'homme dont l'égoïsme, l'indifférence, la brutalité, les disgrâces physiques lui causent une invincible répulsion, l'homme qu'elle n'a pas librement choisi et qui lui impose, dans le dessein de perpétuer sa race, sans soulever les tendres émotions de son cœur, l'obligation *annuelle* de porter son fruit? Nul recours pour elle contre cet état de fait, aucune séparation possible. Elle est condamnée toute sa vie à faire, dans un foyer vide de bonheur, les simulacres de l'amour sans en connaître les délices.

ÉMILE MAGNE

(La fin dans la prochaine livraison)

LA C.G.T. ÉDUCATRICE

La C.G.T., qui joue un si grand rôle aujourd'hui dans la vie française, groupe des éléments assez divers et manifeste parfois (tout le monde a pu s'en rendre compte à propos du « procès » de Moscou et de récentes grèves) des tendances contradictoires.

Pourtant on perçoit, en observant son action, qu'en dépit des hésitations qu'elle manifeste parfois ou des demi-dissidences dont elle souffre, elle s'inspire d'une idéologie relativement précise. Cette idéologie, où peut-on exactement la saisir ? On cherche le livre, la table de la loi à quoi l'on pourrait rattacher la politique de la C.G.T. Aux yeux de beaucoup de personnes la chose est jugée : il n'y en a pas. M. Jouhaux veut abattre le régime. Il hait les patrons, tous les capitalistes, petits ou grands, et cherche, au jour le jour, l'occasion de leur nuire. Cette vue est un peu sommaire. Les desseins de la C.G.T. sont plus ordonnés. Pour les connaître, il est utile d'étudier un organisme qui dépend d'elle, le C.C.E.O. (Centre Confédéral d'Éducation Ouvrière) et poursuit la double tâche d'éduquer les masses et de donner une doctrine au syndicalisme français [1]. Le C.C.E.O est au cœur même de la C.G.T., non que le C.C.E.O. dirige la C.G.T. (du point de

1. « Il y a toute une idéologie à déterminer, à fixer. » (*Les Principes et la Vie du Centre confédéral*, p. 4.) « Il faut créer un Institut de recherches, d'études, de diffusion des grandes théories économiques et sociales. » (*Idem*).

vue administratif, c'est même le contraire[1]), mais parce que les théories mises au point par le Centre tendent (et réussissent de plus en plus) à orienter la politique des syndicats. L'étude des publications doctrinales du Centre ne suffirait pas, pourtant, à faire comprendre l'esprit des idéologues syndicaux. Il faut assister à quelques cours si l'on veut percevoir certaines aspirations, certaines préoccupations humaines qui représentent à la fois le milieu nourricier et le complément de cet esprit.

Ces idées, ces aspirations, nous tenterons de les recenser ici, en suivant la tâche accomplie par les dirigeants du Centre, dans ces deux directions : mise au point de la théorie, pratique de l'éducation ouvrière. Cette double activité correspond au reste à deux questions essentiellement liées : *Quoi enseigner? Comment enseigner?* La seconde a une portée aussi générale que la première, car elle implique une conception de l'homme.

■

Le C.C.E.O. a été fondé à la fin de 1932. Dans un excellent article des dossiers de l'*Action populaire* (du 25 janvier 1938), G. Robinot-Marcy a évoqué les débuts du Centre, rue Louis-Blanc. A ce moment, tout était à faire. On n'avait ni personnel, ni fonds — et tout au plus les éléments d'un programme tracé par M. Zoretti, qui est resté un des animateurs du Centre. Depuis lors, le Centre a émigré rue Lafayette, dans le bel immeuble de la C.G.T., où il occupe les cinquième et septième étages. Des salles de conférence claires et commodes ont été aménagées, où l'on est beaucoup mieux installé qu'à la Sorbonne. Une bibliothèque rassemble chaque soir les élèves entre les murs. Ces élèves sont nombreux. En 1932, on comptait trois cent seize inscriptions à l'Institut Supérieur Ouvrier (I.S.O.) de Paris qui est, en quelque sorte, la « Faculté » de l'enseignement ouvrier. Cette année, il y en a eu deux mille. En 1932, il y avait cinq cours par semaine ; en 1938, il y en a trente et un. Cent dix collèges du travail, reliés à l'I.S.O.,

1. Le C.C.E.O., créé par une décision unanime de la C.G.T. (1931) « est administré par un Conseil, où les délégués de la C.G.T. sont la majorité, et que préside un secrétaire adjoint de la C.G.T. ». *Le Peuple*, 6 septembre 1937.

fonctionnent en province. Des cours par correspondance — qui ont trouvé des milliers d'amateurs — apportent la science à domicile à ceux qui ne peuvent se déplacer. Par des conférences faites à la Radio, M. Lefranc, professeur agrégé qui, avec sa femme, dirige l'I.S.O., se tient en contact avec ses élèves lointains. Un pareil succès effraie quelques organisateurs qui craignent que l' « esprit » du Centre ne s'en trouve affaibli. Mais les vrais dirigeants le jugent encore insuffisant. Ce n'est là, pour eux, que le début d'une œuvre immense. « *Aujourd'hui, cinq millions de travailleurs devraient être élèves des collèges* », écrit M. Zoretti.

Sur le but précis poursuivi par cet enseignement, il y a eu, dès le début, des discussions qui n'ont pas encore tout à fait pris fin. Il est aisé de les suivre dans les nombreuses brochures que publie le Centre. (C'est à ces publications et à elles seules que renvoient les notes de cet article.) De toutes dimensions et de toutes couleurs, elles reproduisent des cours, des conférences ou — c'est ce qui nous intéresse en l'espèce — relatent les communications, suivies de discussions, qui ont été faites soit à Pontigny (la vieille abbaye a déjà abrité deux réunions internationales consacrées à l'enseignement ouvrier), soit dans les congrès et les semaines d'études organisés par le C.C.E.O. à l'étranger.

On pouvait hésiter entre deux types d'écoles : celles de culture générale destinées à compléter un enseignement scolaire insuffisant ; celles de militants, destinées à *former les militants responsables des organisations ouvrières*. La C.G.T. a adopté un type mixte. L'enseignement qu'elle donne vise à développer la culture générale, en même temps qu'à former des militants, capables de prendre les commandes en main le jour où la bourgeoisie aura été éliminée.

La culture générale distribuée par l'État dans les établissements qui dépendent de lui est, paraît-il, une culture bourgeoise. Or, cette culture, qui a été *forte, grande et bienfaisante*, n'est plus aujourd'hui qu'une *puissance d'arrêt et de mort*[1]. La classe bourgeoise, en effet, est devenue *presque uniquement consommatrice de culture*[2]. Elle ne crée plus.

1. *Pour une culture vivante et libre*. Zoretti, p. 56.
2. *Idem*, p. 8.

De plus, du point de vue de la lutte des classes, c'est *une imprudence* d'abandonner l'enseignement *à la classe adverse*[1]. En écoutant les professeurs bourgeois, on risque de se fausser l'esprit. C'est Thierry, un des promoteurs du mouvement d'éducation ouvrière, qui a formulé cette « belle affirmation ». *Au prix que les bourgeois y mettent, c'est un devoir pour les prolétaires que d'éviter la haute culture.* Il importe donc de créer des foyers de culture prolétarienne et *de se débarrasser du faux savoir que l'école officielle a mis en nous*[2]. Si tout le monde est d'accord sur le principe, il y a des divergences sur l'application. Tandis que pour Robert Lacoste, l'éducation ouvrière doit montrer « la médiocrité et même l'insanité de l'esprit, du goût et de l'art bourgeois[3]», Zoretti cite avec sympathie certains précurseurs qui étaient opposés à la *culture-propagande, négation de la culture, avilissement du prolétariat.* Par malheur ce n'est pas cette conception qui l'a emporté.

A l'I. S. O. de Paris, on enseigne le français, le calcul, la philosophie, l'histoire de la littérature et de la peinture. Tout cela dans un sens, avec des intentions particulières sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure. On peut aussi apprendre les mathématiques, l'histoire du mouvement ouvrier et l'on entend, le soir, monter au travers des étages de ciment les voix célestes du cours de solfège, tandis que dans des bureaux voisins, à la Fédération des métaux et du bâtiment, les camarades s'attardent encore pour discuter la prochaine grève ou l'échelle mobile.

Grâce à cet enseignement, le militant doit être mis en état de discuter avec son patron sur les problèmes les plus divers : il ne se sentira plus en état d'infériorité vis-à-vis de lui. Il sera d'autre part un *bon propagandiste du Plan capable de mener une action spécialisée*[4], et diffusera la bonne parole *au sein des organisations syndicales*[5]. C'est un des piliers du système cégétiste en effet que le Plan (de nationalisation de l'industrie) — un

1. *Pour une culture vivante et libre.* Zoretti, p. 32.
2. *Principes et Vie du Centre confédéral*, p. 29.
3. *Former des hommes*, p. 18.
4. *Le Peuple*, 18 octobre 1937.
5. *Idem*, 19 avril 1937.

point encore sur lequel nous devrons revenir — et les élèves du C.C.E.O. doivent le faire connaître à leurs camarades syndiqués. Mais le Plan lui-même ne marque qu'une étape sur la route de la victoire. « *Les cours du C.C.E.O. n'ont d'autre but,* écrit M. Lefranc, *que de former des militants aptes à faciliter la tâche des organisations syndicales,* DE FORMER DES CADRES QUI, DEMAIN, SAURONT ASSUMER LA GESTION ÉCONOMIQUE POUR LE COMPTE DE LA COLLECTIVITÉ[1]. » La lecture du *Peuple*, organe de la C.G.T., où chaque lundi une page est réservée au C.C.E.O., confirme ce point de vue. Le Centre distribue la culture sans laquelle la Révolution ne pourrait triompher, la culture « émancipatrice ». Charles Trubert, du Syndicat des Cochers-Chauffeurs, appelé à juger le C.C.E.O., écrit[2] : « *Faire la Révolution, c'est notre but à tous, mais si détruire est parfois nécessaire, savoir construire est indispensable. Il faut s'y préparer.* » On s'y prépare au C.C.E.O. et l'on n'est pas trop mécontent des premiers résultats acquis, puisqu'on a pu constater qu'en juin 1936 les militants ont pu mettre utilement l'instruction acquise « au service de leurs organisations, de leurs ateliers *que pour la plupart ils occupaient*[3] ».

École de culture, école de propagande, l'action du C.C.E.O., déjà importante, peut devenir considérable. Elle tend à refaire l'esprit de cinq millions de syndiqués, à leur donner une nouvelle conception du monde, une nouvelle morale — pour pouvoir organiser grâce à eux une nouvelle France. Tout cela vaut la peine qu'on s'y arrête.

■

Dans une toute petite brochure éditée par le C.C.E.O., *Syndiqué, sois un syndicaliste*, le bréviaire des cinq millions de syndiqués, on lit cet adage : « L'incompréhension la plus grave consisterait à prendre notre syndicalisme pour un mouvement politique ». Donc l'ouvrier qui entre dans un syndicat pourrait croire qu'il prend simplement une décision destinée

1. *Le Peuple*, 25 octobre 1937.
2. *Idem*, 4 octobre 1937.
3. *Idem*, 13 janvier 1937.

à défendre ses intérêts professionnels. On dira que cet ouvrier-là ne serait pas bien intelligent, puisqu'en tête de la même brochure un chapitre est intitulé *le syndicat groupe les exploités* — ce qui n'est pas une déclaration de neutralité. Mais enfin, on pourrait se déclarer, à la rigueur, contre l'exploiteur, sans faire constamment de la politique. Or, la C.G.T. prend parti sur « tous les problèmes de l'heure », et, par exemple, c'est la C.G.T. qui *le 7 février 1934... « a lancé l'ordre de grève générale destinée à faire reculer le fascisme »*. Chaque fois qu'une crise se produit, la C.G.T. aujourd'hui intervient, lance une motion politique : « *Au nom des cinq millions de salariés qu'elle représente, la C.G.T. ne saurait admettre, etc...* » Ainsi la C.G.T. attire à elle des travailleurs en leur affirmant qu'elle ne fait pas de politique — et ensuite elle prend une position politique au nom de ces mêmes travailleurs.

C'est que la C.G.T. a un dictionnaire qui lui est propre. C'est une notion dont on se pénètre au C.C.E.O. *De nos jours* — dit M. Lefranc [1] — *on a tendance à restreindre l'usage du terme* (politique) *à la vie des partis, à leurs compétitions électorales, à leurs rivalités parlementaires*. Or, quand il y a des élections, la C.G.T. ne se prononce pas officiellement pour tel ou tel candidat, et, quand on parle de parlementaires au C.C.E.O., des sourires d'ironie se lèvent sur tous les visages, exactement comme dans un salon du faubourg Saint-Germain. Éloignée du parlementarisme, « qui est la politique », la C.G.T. peut donc faire de la politique toute la journée en affirmant qu'elle n'en fait pas. C'est une question de définition.

Ce n'est pas d'ailleurs par jésuitisme que la C.G.T. a adopté celle-ci. Qu'elle lui soit souvent utile pour recruter des syndiqués, c'est possible, mais l'origine de cette situation est historique. M. Lefranc donne sur ce point tous les éclaircissements : 1° les créateurs du mouvement syndicaliste français étaient souvent anarchisants ; 2° le morcellement socialiste, aux temps héroïques (Guesdistes, Allemanistes, Broussistes, etc...), aurait entraîné la division du mouvement syndical ; 3° les textes légaux n'ont aucune importance, ce qui en a c'est la force [2].

1. *Visage du syndicalisme*, p. 50.
2. *Idem*, p. 52.

A quoi bon perdre du temps à faire nommer des gens qui feront ces lois « sans importance »? Cet « apolitisme » du syndicalisme français a été proclamé par la charte d'Amiens, en 1906[1]. C'est un texte sacré, une « encyclique », à laquelle on se réfère sans cesse au C.C.E.O. La charte d'Amiens affirme *le droit, pour le syndiqué, d'avoir l'opinion politique qui lui plaît, sous la réserve expresse qu'il ne l'introduise pas au syndicat.* Moyennant quoi, la C.G.T. peut mener la lutte *contre l'acharnement sordide des exploiteurs*, contre leur *arbitraire odieux* et travailler à renverser *la tyrannie économique du patronat* (*qui a remplacé la tyrannie politique des rois de l'ancienne France*[2]) : elle ne fait pas de politique.

L'histoire, pourtant, n'explique pas seule cette position linguistique. Le présent aussi conseille de ne pas « faire de politique ». La C.G.T. est liée aux communistes par le Front populaire. La C.G.T. groupe des syndicats dont beaucoup sont communistes. Il s'agit de ne compromettre à aucun prix l'union en donnant à la politique une existence « reconnue » à l'intérieur des syndicats. Restons unis, quittes à nous détester. « L'unité est une grande force cosmique », proclame Jouhaux[3]. Sur la réalité de l'entente profonde entre communistes et socialistes, on est fixé au C.C.E.O. En cas de révolution, il y aura quelques petites difficultés entre bolcheviks et mencheviks, on peut le garantir. La C.G.T. est socialiste légèrement anarchisante et antiétatiste (on parle des fonctionnaires au C.C.E.O., ou plutôt de l'esprit fonctionnaire avec autant d'ironie que des parlementaires[4]), fédéraliste et décentralisante. Les communistes sont centralisateurs à outrance et ultra-étatistes. Les communistes déclarent que la fin justifie les moyens, ils sont immoraux. Or, la C.G.T. et sa curie, le C.C.E.O., sont moraux. Leur morale est « nouvelle », comme nous le verrons ; elle peut choquer sur certains points, mais son intention d'élever l'homme, de développer son individualisme, de préparer son émancipation est indiscutable. Qu'on prenne le bon

1. Voir *Comment fut élaborée la charte d'Amiens*, par Marty-Rillan.
2. *Syndiqué, sois un syndicaliste*, p. 16.
3. *Le Plan de Rénovation Économique*, page 6.
4. Bien que la Fédération Générale des Fonctionnaires renforcée de la Fédération Autonome des Fonctionnaires fasse partie de la C.G.T. Mais ces Fédérations ne se sont « ralliées » que récemment.

chemin pour cela, c'est une autre affaire. Mais j'ai entendu M. Zoretti, à la fin d'une conférence remarquable sur la normalisation, développer cette idée qu'il ne fallait pas faire d'hommes en série, qu'il était nécessaire de cultiver l'esprit critique, de défendre l'individualisme. Il ajoutait même, avec un charmant sourire : « Nous ne sommes ici que pour cela ». Il n'est que de s'entendre. Le goût de la liberté est évident chez les professeurs du centre. Mais les moyens de protéger l'individu qu'ils recommandent nous paraissent aussi étonnants que la méthode de la C.G.T. quand elle fait de la politique sans en faire. Quoiqu'il en soit, tout, dans les principes, oppose communistes et socialistes, bien qu'ils poursuivent le même but : la révolution sociale. Mais on ne peut pas faire de plus grand plaisir aux dirigeants des deux partis que d'insister sur l'identité de ce but. On masque ainsi des luttes secrètes, dont la Révolution russe nous a montré les résultats possibles, au grand soir. Quant à nous, nous n'avons aucune raison de dissimuler que quand quelqu'un veut parler du paradis soviétique, rue Lafayette, on rigole. Et si l'on conserve des doutes sur ce point, il n'est que de lire dans *le Peuple* du 3 mai 1937 ces lignes contre *les Maisons de la Culture*, rivales à tendances communistes des Collèges du Travail : « *Nous ne pouvons pas abandonner aux maisons de la culture le soin d'éduquer nos adhérents.* » Proposition qui n'étonne pas quand on a lu dans une des publications du C.C.E.O.[1] que l'*économie russe est souverainement dirigée par une caste oligarchique*, qu'on *empêche les travailleurs russes de circuler librement* et qu'on *fusille des cheminots pour des fautes professionnelles bénignes*, affirmations suivies d'une liste de précisions qui *font justice de la thèse intéressée selon laquelle la Russie serait « un état prolétarien » et la « patrie des travailleurs »*. Ailleurs on enregistre les déclarations de Brugmann, d'après lesquelles des *générations entières en Russie soviétique sont sacrifiées comme de l'engrais sur les champs de l'avenir*[2].

Après cela, on comprend qu'à l'intérieur des syndicats, on ne conseille pas de faire de la politique. L'Union serait bien

1. *La Crise mondiale*, par Laurat, p. 80.
2. *Pour une culture vivante et libre*, p. 62.

malade. Mais à l'extérieur, l'action politique doit être constante. Il faut montrer aux masses que l'*intérêt général s'identifie à l'intérêt ouvrier*[1], il faut les entraîner vers la victoire, vers le régime social nouveau. *C'est l'œuvre de l'Institut Supérieur Ouvrier* — déclare M. Jouhaux[2] — *que de montrer que nous pouvons lutter victorieusement contre les conceptions fascistes.* L'I.S.O. a déjà formé des militants qui, depuis deux ans, ont su éclairer les ouvriers dans les syndicats. Aujourd'hui, il forme les hommes qui peuvent lutter contre l' « état-major agressif » que le « patronat a organisé depuis deux ans[3] » et qui demain, sauront « tenir leur place dans la nouvelle structure sociale[4] », — c'est-à-dire remplacer les « bourgeois ». — Demain...

■

Ce qui frappe beaucoup quand on assiste aux cours du C.C.E.O., c'est de voir combien les professeurs ont peu le ton professeur. Ce sont des « camarades » qui parlent à des « camarades ». Ils écoutent toutes les objections et questions de leurs élèves avec patience et leur répondent toujours avec cordialité. Ils tiennent à montrer qu'ils ne sont pas des *maîtres*. La crainte de froisser la susceptibilité de leurs auditeurs les habite sans cesse. Un des thèmes qui revient le plus souvent dans les entretiens consacrés à l'organisation des cours, c'est qu'il faut lutter contre « le complexe d'infériorité » de l'ouvrier. « L'ouvrier *souffre* d'être considéré comme socialement inférieur », écrit L. Mérat[5]. Le mouvement des universités populaires, organisé naguère par des bourgeois généreux (Schlumberger, Bardoux, André Siegfried) a échoué, non seulement parce qu'il mettait en œuvre des programmes « incohérents », mais surtout parce que *le désir d'aller au peuple* (qui existait chez ces maîtres bénévoles) *empruntait ses couleurs à une forme particulière de*

1. *Former des hommes*, p. 17.
2. *Crise et Plan*, p. 7.
3. *Former des hommes*, p. 16.
4. *Idem*, p. 17.
5. *Vingt ans d'histoire allemande*, p. 8.

l'orgueil bourgeois[1]. Il y avait du dédain, paraît-il, dans l'enseignement de ces hommes. Ils apportaient à l'ouvrier *quelque chose d'analogue à ce que Molière consentait d'instruction aux femmes*[2] ». Certains de ces maîtres n'allaient-ils pas, comme Daniel Halévy, jusqu'à venir *avec de gros souliers* — comme si c'était là une façon de se rapprocher du peuple. « *Sa mise, volontairement négligée, nous paraissait une insulte* », écrit Pierre Hamp.

Éducateurs, eux, les Siegfried, les Halévy ! *Quelle ironie ! Il fallait d'abord des hommes qu'à coups de serpes durs taillerait l'existence !* L'enseignement ouvrier, c'est-à-dire post-scolaire pour adultes, doit être organisé par les ouvriers eux-mêmes avec l'aide d'intellectuels de petite origine, qui, conscients de la « nullité de leurs mains », se sentent les égaux de l'ouvrier. Ainsi, grâce à cet enseignement de classe, on pourra détruire le fameux complexe.

« Pour une démocratie qui se veut sociale, *il n'y a pas de tâche plus urgente*, lit-on dans le rapport du Conseil d'administration du C.C.E.O., *que de lutter contre un dangereux complexe d'infériorité.* » Ce « douloureux sentiment d'infériorité », M. Lefranc, directeur de l'I.S.O., m'explique qu'à son avis il est à l'origine de tous les mouvements de masses — des grèves de 1936, par exemple : « Les ouvriers en avaient assez d'être considérés comme de simples machines dans leur usine. Ils l'ont fait comprendre. Ils veulent être associés à la marche de l'entreprise, la suivre. »

D'après M. Lefranc, les professeurs socialistes eux-mêmes ont à lutter contre ce complexe.

— Comment l'entendez-vous ?

— On se défie des intellectuels...

— Ils ne sont pourtant pas « riches ».

— Il ne s'agit pas de cela. Ils sont « supérieurs ». Aussi supérieurs par leur culture que le grand capitaliste par sa fortune. L'ouvrier, longtemps privé de culture, s'est raidi et affirme qu'il se moque de la littérature et de l'art.

— Vous avez à lutter contre cela ?

— Beaucoup.

1. *Pour une culture vivante et libre*, p. 20.
2. *Le Peuple*. Boivrir, 12 avril 1937.

Aussi M. Zoretti affirme-t-il, dans une brochure à grande diffusion, qu'un « ajusteur cultivé est l'égal d'un avocat cultivé ». Désir de donner confiance à l'ouvrier. Il n'y a pas que cela. Il faut aller plus avant. Il n'y a pas que de l'opportunisme dans l'attitude des professeurs. Il y a la conviction profonde, émouvante par son humilité — et selon nous folle — qu'il n'y a pas de supériorités et que tous les hommes sont parfaitement et complètement égaux. Être Molière, c'est quelque chose, être un jardinier, c'est aussi bien. « *Dis-toi bien*, dit un mathématicien en s'adressant à l'ouvrier, *que notre supériorité sur toi est réelle, mais sur un point seulement : celui de notre spécialité. Mais dans ta spécialité, à ton tour, tu es supérieur. Et l'un vaut bien l'autre.* » M. Durtain nous avait déjà expliqué, jadis, qu'une vieille femme du peuple que Gœthe croise dans la rue vaut bien Gœthe. M. Durtain, le sachant ou ne le sachant pas, était bien dans « *la ligne* » tracée par les intellectuels du Centre — car, bien qu'en principe la liberté soit absolue, il y a tout de même une « ligne »[1]. Il faut lutter contre le culte de la vedette, contre le culte du héros — *il n'y a pas de héros*[2] ; *tout le monde peut être un héros* — il ne faut pas chercher à briller, pas chercher à l'emporter sur autrui. Il faut mépriser les décorations, les distinctions. Il faut défendre le faible et par conséquent... condamner la libre concurrence qui l'écrase[3]. Il ne faut pas avoir de respect excessif pour les chefs[4]. Il ne faut jamais *parvenir seul*[5], jamais se séparer en s'élevant de ceux qui souffrent. Il ne faut pas s'élever. Ce qui caractérise le bourgeois, c'est qu'il veut des avantages pour lui. Il va même jusqu'à regretter les loisirs accordés aux ouvriers, parce qu'il n'est plus seul sur les plages (!). Tant il tient, le bourgeois, à « se distinguer ». Le C.C.E.O. professe qu'on ne doit pas chercher à se distinguer. L'altruisme de ces théories ne se discute pas. Mais, comme les éducateurs

1. Une lettre du centre de Bastia, publiée dans *le Peuple* du 8 novembre 1937, déclare que, par suite du grand nombre d'illettrés, qui obligent à enseigner le rudiment, « on est obligé de dévier un peu de la ligne du Collège du Travail ».

2. « Il n'y a pas de héros. Chacun est un héros en quelque moment. » Conférence de Lefranc : *Former des hommes*, p. 76.

3. *Idem*, p. 69.

4. *Former des hommes*, p. 59.

5. *Idem*, p. 72.

ont beaucoup moins pour but de les répandre (je veux dire qu'ils ne peuvent que les effleurer et non pas qu'ils les taisent,) que d'en pénétrer leurs réflexions sociales, toute la question est de savoir si les hommes sont assez nobles pour oublier, en agissant, leur avantage personnel. Gœthe a donné son opinion sur cette idée : « Elle contredit l'expérience de plusieurs siècles. »

De même qu'il faut éviter de parler des élites, il faut éviter de parler de « sélection ». La sélection aboutirait à remplacer l'élite actuelle (dont on dit parfois imprudemment que c'est une fausse élite, ce qui tendrait à faire croire qu'il peut y en avoir une vraie) par une autre élite. « *Le problème ne se pose pas ainsi* — dit M. Zoretti — *la plupart des problèmes de l'école sont des problèmes de masses*[1]. » Donc pas de sélection, mais orientation qui tire de l'homme le parfait ajusteur ou le parfait dramaturge, leur perfection étant supposée égale. Bien entendu, l'enseignement d'État sera transformé quand la C.G.T. aura triomphé et l'on fera sauter toutes les vaines barrières qui séparent enseignement primaire, secondaire, cours complémentaires, etc.[2]. En attendant, on se contente de répandre dans le seul C.C.E.O. et dans ses annexes l'aversion pour l'homme qui veut, tel un bourgeois, « se distinguer » des autres. Le désir de se poser en simples « camarades enseignants » a, chez les professeurs du C.C.E.O., quelque chose de stoïque et de touchant. A l'un d'entre eux qui fait des cours de français excellents à des ouvriers de trente ou quarante ans et à de jeunes employées (l'atmosphère qui règne au C.C.E.O. est tout à fait sympathique : bonne camaraderie et politesse), je demandais pourquoi il ne recommandait pas telles ou telles lectures (il s'agissait tout simplement de classiques français). « Je ne veux donner aucun conseil, me dit-il, ne chercher en rien à les influencer... Nous avons vaincu l'aversion qui existe contre les intellectuels en nous montrant strictement des égaux. Pourquoi compromettre ce résultat ? »

Un des buts de l'enseignement donné au C.C.E.O. est de développer l'esprit critique[3]. Mais il va de soi que l'esprit

1. *La Réforme de l'Enseignement*, p. 25.
2. *Idem*, p. 41.
3. *Pour une culture vivante et libre*, p. 72.

critique ne doit pas dépasser certaines bornes. Tout d'abord parce que « règle absolue : tous les professeurs chargés d'un cours doivent être des militants[1] ». Les élèves devant eux aussi être syndiqués [2], et étant généralement assez intelligents pour comprendre ce que c'est que la fameuse politique « qu'on ne fait pas », il n'y a pas grand risque de heurt. On ne craint pas les contradictions de principe, l'interruption de l'auditeur qui commencerait à faire l'éloge des grandes créations « capitalistes » ou de la société dite bourgeoise. La critique ne peut se manifester que dans des limites très restreintes. Au reste, un exemple nous permet de nous en rendre compte. Il s'agit du « plan » de la C.G.T. *Si l'on se contente de le lire comme un Évangile*[3], dit M. Emery, professeur au Collège du Travail de Lyon, *c'est grotesque ; si l'on prétend le raisonner, le critiquer d'un bout à l'autre, c'est chimérique.* Et plus loin, il montre comment peut jouer la critique. Il ne s'agit pas de critiquer le fond, le principe de la nationalisation. Cela c'est sacré. Mais *que faut-il faire pour assurer aux nationalisations une signification bienfaisante? Quelle liaison ont-elles en particulier avec la vie ouvrière, la liberté syndicale, les contrats collectifs, avec les essais de contrôle ouvrier de plus en plus développé? Autant de questions qui montrent de quelle manière doit fonctionner l'esprit d'examen.* En somme, la discussion est permise... sur les détails d'exécution.

■

« En régime bourgeois, affirme M. Zoretti, d'après Martinet, une culture prolétarienne complète, parfaitement saine et sans bornes est impossible par définition... [4] » Pourquoi? Parce que le « préjugé humanistique, bourgeois n'a pas disparu, ne peut pas disparaitre [5] ». Ce n'est pas très clair. Sur ce que pourrait être une culture prolétarienne libre, demandons au C.C.E.O. quelques leçons. De littérature, par

1. *Principe du Centre confédéral*, p. 21.
2. « Ceux qui ne sont pas syndiqués ne nous intéressent pas. » *Les origines de l'homme*, p. 25.
3. *Former des hommes*, p. 63.
4. *Pour une culture vivante et libre*, p. 56.
5. *Idem*, p. 59.

exemple. Nous ne saurions évidemment y trouver qu'une objectivité absolue, puisque la doctrine de la rue Lafayette blâme l'association *Kraft und Freude*, d'Allemagne, de se servir de la culture, dispensée à la faveur des « loisirs », *comme d'un moyen et non d'une fin.*

Édifiés par d'aussi nobles jugements, tout nous porte à croire qu'au C.C.E.O., quand il s'agit de littérature, on pense uniquement à donner aux ouvriers les moyens de la goûter, de l'aimer. Tel a été sans doute en principe le but visé, mais les préoccupations de lutte de classes sont trop fortes et les maîtres n'arrivent pas, malgré leurs bonnes intentions, à s'en dégager. Sous prétexte de faire de la littérature, ils font de la propagande. Prenons au hasard un des cours de M. Lefranc : *Conformisme et pensée libre dans la Littérature française*, XVIIe *siècle*, un tableau comportant deux grands rectangles diversement teintés nous renseigne d'emblée sur le but poursuivi. Dans les parties pointillées de ces rectangles sont inscrits les noms des conformistes qui trouvaient la société parfaite : Corneille, Racine, Bossuet, etc... Dans une partie hachurée apparaissent en phalanges les noms de ceux qui ne « marchaient » pas, qui critiquaient la religion, la société, les grands, etc..., qui préparaient, en somme, l'avènement de la C.G.T. : La Bruyère, Bayle, Fontenelle. Sans doute, M. Paul Hazard, dans *la Crise de la conscience européenne*, a-t-il cherché à montrer qu'effectivement, à la fin du XVIIe siècle un courant de pensée très libre s'était dessiné, qui annonçait à la fois les philosophes du XVIIIe et la révolution, mais M. Hazard n'eût pas songé, je pense, s'adressant à des ouvriers auxquels il eût été chargé d'expliquer le XVIIe siècle, à faire écraser Racine par Bayle. Il eût respecté la hiérarchie des valeurs. M. Lefranc, ayant exposé d'abord en un diptyque impressionnant les deux aspects du Grand Siècle : le luxe des uns, les « dévergondages et turpitudes » de la Cour, l' « affreuse misère des autres », accorde cinq pages à Descartes, dont on sait, depuis l'an dernier, qu'il est le père du Front populaire ; mais Corneille n'a droit qu'à deux pages. Aussitôt après, les « libertins » (Théophile de Viau, Marion Delorme, Cyrano de Bergerac, Gui Patin) se voient octroyer six pages. Après avoir résumé

les idées de Pascal, M. Lefranc, redoutant qu'une impression trop vive n'ait été faite par cet exposé (où l'on voit pourtant que « la première originalité de Pascal a été de ne pas voiler *l'intérêt* direct et pour ainsi dire *pratique* (!) qu'offre une religion consolatrice), s'empresse d'opposer à la mystique pascalienne les principes de C.G.T. : *Nous, nous raisonnons sur l'homme et sur la société, mais « afin de les améliorer ». Nous constatons les progrès de la raison humaine... Nous exaltons, en chaque individu, la volonté de « libérer son mécanisme humain » des rites religieux, sociaux, culturels, etc...*

Continuons de feuilleter ce curieux manuel, au-dessus duquel plane la figure de ce détestable Louis XIV qui dilapide « un milliard par an », tandis que le peuple meurt de faim. Racine a droit à cinq pages, deux fois plus seulement (on s'excuse de noter ces proportions, mais elles sont bien révélatrices) que les auteurs de *la Terre Australe connue* (1675), et de l'*Histoire des Sivarambes* (1677), tous deux rapprochés pour montrer que le XVIIe siècle a eu ses « anticléricaux » et ses communistes. Champion du « conformisme » Racine est considéré sans sympathie : *il s'intéresse à l'humain, à l'individuel. Emportés par leurs passions, ses personnages se soucient le plus souvent bien peu des charges sociales qui leur incombent* (p. 53). Un peu plus loin Bayle et Fontenelle se voient consacrer quatorze pages, avec nombreuses citations choisies dans le sens qu'on devine. De La Bruyère aussi, M. Lefranc tire un assez bon parti. Quant à Molière, il fournit toutes les preuves désirées de l'état détestable de la société au XVIIe siècle. Certainement, Molière eût fait partie de la C.G.T. Mais, bien que mort, il peut encore rendre des services. Une brochure du Centre intitulée *Lire. Pourquoi? Comment? Quoi?* ne recommande ni Racine, ni Corneille, mais ces trois pièces de Molière : *le Bourgeois gentilhomme, Tartufe, l'Avare.* Pour tout le XVIIIe siècle, six ouvrages seulement sont recommandés, dont *la Religieuse*, de Diderot, qui, à n'en pas douter, est un des sommets de notre littérature ! De Balzac, on recommande *Eugénie Grandet* et *le Père Goriot*, qui montrent la bourgeoisie sous son vrai jour. Quant aux auteurs contemporains élus, ils sont nombreux : Giono *(Refus d'obéissance)*, Cassou *(les Massacres de Paris)*, Malraux,

R. Martin du Gard, Luc Durtain; A. Viollis, Poulaille, etc., etc., sans oublier Gide : *Retour d'U.R.S.S.*, qui nous rappelle qu'entre communistes et socialistes, dans l'arrière-cuisine, le torchon brûle. On voit que la « lecture » est savamment dirigée.

M. Vidalenc, plus libéral que M. Lefranc, admet, par contre, dans une conférence, que les ouvriers peuvent très bien être conduits, *par leur désir d'évasion*, vers : 1° *le goût de la légende et du mythe* ; 2° *l'art hermétique et distant (Proust)* ; 3° *le culte des grands hommes et des destins hors série*. Mais tout cela est *à discipliner, à orienter* [1].

Cette conception ne serait certainement pas approuvée par l'auteur de la préface de *Paris*, une grande brochure qui reproduit un cours consacré à l'histoire de notre capitale. On y recommande, en effet, d'éviter le culte de la vedette, (Molière, Turgot). Avec cet ouvrage, nous tenons un des rares cours d'histoire qui aient été professés au Centre — où le « culte du passé, le fétichisme du passé » ne sont pas très bien vus. Les bourgeois du reste ont déformé le passé et ne s'intéressent qu'aux classes dirigeantes disparues. En ce qui concerne l'histoire de Paris, un article du *Peuple* du 8 février 1937 nous avertit que les bourgeois ne s'y sont intéressés que du point de vue *des détails des victoires et des conquêtes* (!) Dans le *Paris* du Centre, on ne s'occupe guère des métiers ou de la vie populaire, mais beaucoup des journées révolutionnaires. Les massacres de septembre y sont présentés comme une « émeute ouvrière » (p. 39). On y apprend d'après Bourgin qu'en 1871, Thiers *bourra de viande* les officiers versaillais *pour les rendre plus féroces* (p. 48) et qu'après la Commune, il y eut un exode *comparable à celui des protestants après la révocation de l'Édit de Nantes qui priva ce pays de ses meilleurs ouvriers*. Dans une autre brochure [2], Dolléans parle de la *joie sadique* éprouvée par Thiers, lorsqu'il put enfin faire fusiller les Communards.

Si l'on n'est pas encore convaincu des odieuses déformations que les bourgeois peuvent faire subir à l'histoire et à l'histoire de la littérature, tout au moins aura-t-on, par ces quelques exemples, une idée de l'impartialité avec laquelle ce genre d'études est entrepris rue Lafayette !

1. *Pour une culture vivante*, p. 77.
2. *Pelloutier*, p. 3.

■

L'histoire de l'art a sa place au Centre. Dans une conférence qu'il a faite à Pontigny, M. Vidalenc (qui, cette année, enseigne l'histoire de la peinture) a expliqué pourquoi les ouvriers devaient recevoir des éléments de culture artistique. C'est une belle cause qu'il a bien défendue et en se gardant de subordonner l' « œuvre de qualité » à l'« œuvre de propagande ». Toutefois, l'hommage qu'il rend à la grande publication artistique du Centre : *des Pharaons à Le Corbusier*, un cours de l'I.S.O., dû à madame Lefranc, appelle quelques réserves. Qu'il y ait parfois, dans ce manuel, les éléments d'un acceptable résumé, on n'en disconvient pas. Mais où madame Lefranc prend-elle (p. 5) que « l'élite sociale a œuvré pour accaparer les jouissances artistiques » ? Et qui peut lui permettre d'affirmer que les « *princes* » *du* XVIe *siècle ne se sont intéressés à l'art que par orgueil ?* (p. 48). On a du mal à admettre aussi que l'art du XVIIe siècle, sur lequel il est passé du reste avec une rapidité-express (décidément le XVIIe siècle est mal vu), soit « *illogique*[1] ». Il y aurait à dire sur la logique esthétique de madame Lefranc elle-même. Gabriel, à ses yeux, est un architecte « incohérent ». Pourquoi, diable, a-t-il placé « *des énormes colonnes inutiles* » à l'École militaire? Comment n'a-t-il pas songé que les colonnades de la Concorde « *plongeaient dans l'obscurité les appartements* » qu'elles abritent? Que n'a-t-il eu, pendant un instant, une parcelle du génie de ce super-artiste vers l'apothéose duquel l'histoire du passé mène le lecteur étonné, de ce prince des architectes : Le Corbusier? Pour expliquer les merveilleuses théories de Le Corbusier, madame Lefranc trouve de l'enthousiasme. L'article premier de son catéchisme expose qu'il faut démolir le centre des grandes villes... Malheureusement, ce n'est pas possible, à cause des intérêts capitalistes (p. 90). Ah ! on les retrouve toujours ces terribles capitalistes, quand il s'agit

1. Une « visite à Versailles », d'après le C.C.E.O., doit mettre en valeur « *le caractère factice, outrageant et scandaleux de ce luxe... qui cache les pires orgies et les plus écœurantes bassesses de la haute noblesse.* » Il paraît, du reste, que récemment des gardiens à Versailles « expliquaient » le château dans cet esprit.

d'empêcher l'accomplissement d'une grande œuvre. Par bonheur, les temps sont proches et madame Lefranc décrit la cité future, d'où le « *faux individualisme* » (?) sera exclu — en même temps que cette pièce symbolique de la « *vanité bourgeoise* », le salon.

Si l'on enlève ces pointes, madame Lefranc donne du reste de saines indications sur l'aération des logements, la propreté nécessaire, l'exposition optima des habitations. Mais on l'étonnerait en lui disant que de nombreux « bourgeois » désirent, aussi passionnément qu'elle, de voir l'ouvrier bien logé. Madame Lefranc pense en effet que les capitalistes ont si bien « *annexé les cerveaux et les édifices* » (p. 94) qu'ils ont réussi (elle ne dit pas, il est vrai, si c'est volontairement) à rendre l'ouvrier incapable d'apprécier le confort. Tout cela changera quand on aura pu enfin, au paradis socialiste, organiser la journée de travail de cinq heures, que madame Lefranc, suivant Le Corbusier, aperçoit dans l'avenir comme une grande promesse.

■

La philosophie et la morale ne sont pas négligées au C.C.E.O. Mais la morale « bourgeoise » est en principe repoussée, car *toutes les convictions de la morale bourgeoise contribuent d'une façon indirecte ou voilée à présenter le régime actuel comme le meilleur ou comme incapable d'être modifié*[1]. La religion, soutien de ladite morale, est considérée comme suspecte, et l'on manque rarement l'occasion de lancer un trait au clergé. Voyez, par exemple, dans le cours sur l'Allemagne : « *Comme il fallait s'y attendre*, l'avènement d'Hitler a été suivi d'un mouvement de ralliement des deux grandes Églises : catholique et protestante[2] ». L'Église est toujours du côté des vainqueurs... et de préférence des bourgeois. Léon XIII a préconisé un retour aux corporations du moyen âge[3]. Or les corporations tueraient le vrai syndicalisme, le révolutionnaire.

1. *Le Peuple*, 22 février 1937.
2. *Vingt ans d'Histoire allemande*, p. 15.
3. *Le Syndicalisme chrétien*, p. 14.

On a, du reste, une idée du mépris de l'Église pour les conquêtes ouvrières, quand on sait que le cardinal Verdier n'aurait pas vu d'inconvénients, « si vraiment l'intérêt des acheteurs l'exige, à ce que les bazars soient ouverts plusieurs dimanches par an » [1]. Bien entendu, la C.G.T. voit du plus mauvais œil les syndicats chrétiens. C'est, à ses yeux, une invention des patrons. Albert Gazier suggère même que les syndicats chrétiens ne sont pas légaux [1]. On ne voit pas pourquoi, alors qu'on sait fort bien que l'existence légale de la C.G.T. a été longtemps et à juste titre contestée. Puisque la morale bougeoise ne vise qu'à renforcer la situation du bourgeois, puisque « la religion s'oppose à la culture », ainsi que l'affirme le syndicaliste Paul, des Transports, de Béziers — il faut donc faire du nouveau.

Le spiritualisme laïque n'est pas mieux traité que le religieux. C'est encore un truc des capitalistes destiné à « *maintenir dans une société où les jouissances ne sont pas également réparties entre tous, cette illusion, cette confiance en ce fait qu'après tout la vie de l'homme dépasse la vie des choses* ». Ainsi parle M. Wallon, professeur au Collège de France (!), qui vint conférencier à l'I.S.O. M. Wallon, matérialiste, n'aime pas M. Bergson... et il profita de l'occasion pour le laisser comprendre (voir *Psychologie et Psychotechnique*) aux ouvriers [2], sans nul doute fort intéressés.

Ni religieuse, ni spiritualiste, la « morale nouvelle » que professe cette année M. Félicien Challaye, au Centre, n'est pourtant pas, au chapitre des vertus et des vices, bien différente de la morale bourgeoise. Il y a un fond de christianisme qui s'ignore chez ces anarcho-syndicalistes d'origine, qui forment l'Intelligentsia de la C.G.T. Ils prêchent volontiers l'abnégation, le dévouement et leur désintéressement paraît hors de question. Tout au plus, pourrait-on déceler chez eux le désir d'éliminer à jamais les intellectuels qui n'ont pas été au peuple. « Ils n'avaient qu'à ne pas s'incliner devant la bourgeoisie », dit M. Lefranc. Cet exclusivisme représente un des aspects belliqueux, implacable d'un mouvement qui peut à la fois considérer, comme on le verra, que la guerre

1. *Le Syndicalisme chrétien*, p. 24.
2. *Idem*, p. 34.

civile, avec ses meurtres est féconde et faire l'éloge de la charité [1].

M. Challaye professe donc dans son cours que la morale nouvelle doit être basée sur la sociologie, l'amour de la vie, le respect du travail et le sentiment de l'humanité. Il recommande l'éducation de la volonté. A vrai dire, tout cela ne le conduit pas à des règles pratiques très différentes de celles que nous connaissons, *sauf en ce qui concerne la vie familiale*. Le plaisir étant reconnu bon, il faut proclamer le droit à l'amour, même sans enfant. Et aussi le droit à l'enfant même sans amour, car « *il ne faut pas imposer à la femme une règle différente de celle qu'on fixe pour l'homme* ». Pourtant M. Challaye n'a, si je puis dire, rien contre le mariage, mais il réclame le divorce « par la volonté d'un seul » et la procréation « consciente ». Pourquoi faire beaucoup d'enfants, si on ne peut pas les élever?

Le cours de morale de M. Challaye s'étend aux « choses politiques ». Il réclame la proportionnelle, le referendum, le droit pour le peuple de casser ses représentants, s'ils n'agissent pas conformément à sa volonté — et bien entendu la propriété communiste. Tous les chemins ramènent là. Mais dans un esprit différent de celui des communistes eux-mêmes. M. Challaye est constamment préoccupé d'assurer la « moralité » et la « liberté de pensée ». Le malheur est que toute la propagande du Centre doit aboutir à « liquider » la moitié des Français et à empêcher ceux qui resteront d'exprimer librement leur opinion.

■

La politique extérieure, les questions internationales, la vie des nations étrangères ont été l'objet de plusieurs cours au C.C.E.O. Nous avons entre les mains trois grandes brochures in-8°, d'une centaine de pages, qui reproduisent des conférences consacrées à l'Histoire allemande de 1914 à 1934, à

1. La charité, détestée des socialistes purs et de M. Blum, a trouvé un défenseur dans l'employé Hugot, élève du C.C.E.O. (*Le Peuple*, 28 mars 1938).

la crise mondiale, aux problèmes du fascisme [1]. La plupart des cours importants sont, en effet, édités par le C.C.E.O., qui distribue, d'autre part, aux élèves après chaque conférence un résumé « ronéoté » ou imprimé de l'exposé qu'ils viennent d'entendre. Il faut rendre hommage à l'excellente organisation du Centre. En étudiant ces textes et en écoutant quelques séances de « Journal parlé », on peut se faire une idée assez précise des opinions professées par la C.G.T., ou tout au moins par les dirigeants socialistes de la C.G.T., sur les affaires internationales. Le journal parlé est une invention du Centre, fort curieuse. Elle répond à cette idée que l'élève doit être associé à l'enseignement du professeur; qu'il faut lui donner l'habitude de s'exprimer en public, l'empêcher d'être un auditeur *passif*. Le maître tire donc de l'actualité un fait simple, « en relation directe avec les préoccupations ouvrières », il l'expose en une dizaine de minutes. Après quoi les élèves posent des questions — qu'on souhaite le plus brèves possible. Le « camarade enseignant » les note et y répond. On souhaite que, grâce à cet échange de vues, les élèves s'accoutument à relier un événement précis à des considérations d'ensemble. Il y a actuellement à l'I.S.O. trois soirées de journal parlé. Elles groupent, comme les cours, de quarante à cinquante élèves. C'est un chiffre qu'on préfère, si possible, ne pas dépasser. Au delà, le professeur perd contact avec ses camarades auditeurs et tombe dans le monologue, le « laïus », tare de l'enseignement officiel bourgeois.

Le journal parlé est suivi avec une attention extrême par des élèves particulièrement doués, me semble-t-il, dont beaucoup sont délégués de syndicats ou aspirent à le devenir. Les questions posées sont le plus souvent intelligentes et révèlent que les élèves du C.C.E.O. suivent avec attention la politique extérieure. Il y a pourtant, on l'imagine, des auditeurs moins doués, qui se lancent dans des interrogations saugrenues. Elles sont aussitôt accueillies par un rire général, mais discret. En dépit du soin apporté par les maîtres à n'être que des « camarades », l'attention soutenue et la bonne volonté des élèves font planer dans les séances de « journal

1. Celle-ci est un compte rendu de la Semaine d'Uccles organisée par le C.C.E.O.

parlé », comme dans celles de simples cours, une atmosphère assez juvénile de lycée. Tel mécanicien fort bien habillé, dont les mains révèlent seules le « manuel », tel employé des chemins de fer, ou de la fédération du livre font songer invinciblement, par la nature de leurs remarques, par leur fièvre discutante, voire (contre toutes les règles socialistes) par leur désir de briller, à des élèves bourgeois connus naguère au lycée. Le C.C.E.O. rajeunit l'auditeur bénévole.

Brochures et « journal parlé » développent cette idée très attendue que le fascisme est l'ennemi n° 1. « *Le fascisme a rendu des services éminents au capitalisme... Le fascisme est le pire ennemi du mouvement ouvrier* [1]... *Le fascisme est un ennemi mortel de l'émancipation ouvrière* [2]. » Le fascisme (ou le hitlérisme) est dangereux parce qu'il est « *trompeur* ». En Allemagne, les nazis ont eu prise sur les masses en leur promettant un avenir de bonheur [3]. Seul, le socialisme syndical peut faire valablement de telles promesses. (Non sans une certaine intrépidité, du reste, car on admet, au C.C.E.O., qu'il y a nécessairement des inconnues dans l'avenir du syndicalisme, car personne ne peut se représenter exactement ce que sera le « collectivisme intégral » [4].) L'erreur du parti socialiste en Allemagne a été de se présenter, en face des hitlériens, *comme des conservateurs* [5]. C'est une position qu'un parti habile ne doit jamais prendre. (Les malheureux affublés en France de l'épithète de « modérés » — même s'ils sont aussi sociaux que les socialistes — devraient bien y songer. Le C.C.E.O. note que les partis bourgeois allemands en 1929 [6] ont beaucoup gagné à changer de nom.)

Je n'ai entendu aucun « journal » consacré aux événements d'Espagne [7], mais en ce qui concerne les événements d'Europe centrale, l'Anschluss, qui était prévu comme très prochain par les professeurs du Centre, ne déclenche à l'I.S.O. aucun

1. *Le Peuple*, 25 octobre 1937. Article de Lefranc.
2. *Problème d'ensemble du fascisme*, p. 9.
3. « Le mouvement hitlérien a su habilement ouvrir à tous des horizons souriants. » *Vingt ans d'histoire allemande*, p. 75. Exactement comme la C.G.T., on le voit.
4. *La Crise mondiale*, par Laurat, p. 120.
5. *Vingt ans d'histoire allemande*, p. 78.
6. *Idem*, p. 30.
7. Mais un élève m'a dit que le professeur n'était pas partisan de l'intervention.

réflexe interventionniste. Pour la Tchécoslovaquie même, on ne conseille pas de « marcher ». Les professeurs sont réalistes. Ils ne parlent pas de la Société des Nations (personne n'y croit) et sont résolument opposés à la guerre. A quoi sert, disent-ils, de protester contre tel ou tel événement si l'on n'est pas décidé à soutenir ses protestations par l'action armée? Les sanctions économiques mêmes ne peuvent être employées que si l'on est décidé, le cas échéant, à les soutenir à coups de canon. Nous voulons la paix à tout prix. La méthode Albert Sarraut, qui déclare : « Nous n'admettrons pas » et finit par admettre n'est pas appréciée par les professeurs. Cette sagesse est poussée si loin qu'un professeur, au cours d'un journal parlé, a exprimé la crainte que les élections prochaines en Angleterre ne donnent la majorité aux travaillistes. Ils seraient capables de se lancer dans des aventures belliqueuses... De telles affirmations soulèvent l'indignation d'un élève. Il est pour l'intervention « partout ». Toutefois, quand le professeur lui répond froidement : « Alors, engagez-vous ! », il se calme aussitôt. Le professeur a eu soin de présenter aussi, très objectivement, la situation autrichienne et tchèque. Quand les élèves l'ont entendu, aucun ne se sent le goût de réclamer une intervention. Si l'on songe que, d'autre part, la C.G.T. pousse une action dans les usines en faveur de l'intervention en Espagne, on se persuade, une fois de plus, qu'il y a, au sein de ce vaste organisme, des tendances diverses [1].

Décidé à ne pas intervenir, et convaincu que les Allemands ne songent pas à nous faire la guerre, le C.C.E.O. est pour le *désarmement*. L'armée n'a pas la « cote », rue Lafayette. Il y a à cela une raison que l'on retrouve exprimée à maintes reprises dans les publications de la maison : l'armée, jadis, a été utilisée pour briser des grèves. Mais l'antimilitarisme syndicaliste s'étaie aussi sur des raisons plus profondes. Le patriotisme, selon Wells, est l'ennemi de la civilisation. C'est l'avis du C.C.E.O. *La besogne fonda-*

1. Le journal *Syndicats*, lui, est dans la ligne du Centre. Dans son numéro du 30 mars le « Centre syndical », où l'on retrouve Lefranc, Zoretti, Vidalenc lance un manifeste contre la guerre, contre les « excitations chauvines » et le « crime collectif » qui se prépare (entendez l'intervention). Dans le même numéro Dumoulin demande qu'on propage « notre idée du front international de classe et de lutte prolétarienne ».

mentale — pour Lefranc — *est d'extirper des consciences le nationalisme*[1]. Il faut *dévaluer l'idée de nation... et préparer le passage de l'absolu national à une communauté « internationale*[2] ». Dans ces conditions, on conçoit que la position patriotarde des communistes soit sévèrement jugée rue Lafayette. Les affiches « Jeanne d'Arc, drapeau tricolore, cathédrale » y font sourire. Les communistes deviennent, sans s'en rendre compte, « un parti de petits bourgeois, de petits propriétaires patriotes, un parti de droite ». Entendu qu'ils font cette politique pour plaire à Moscou. Le fait est qu'ils la font. Ils ne pourront plus s'en dégager. Ils feront, un jour, des guerres nationalistes. Un comble ! Un « carnage inutile » entre peuples ! Si carnage il doit y avoir, madame Lefranc, directrice du C.C.E.O., le veut largement rentable. « *La violence révolutionnaire*, écrit-elle froidement[3], *est féconde, génératrice de mieux-être ; la guerre extérieure n'engendre que des conflits nouveaux pour le profit de quelques-uns.* » Ce qui signifie que si l'on massacre des bourgeois, le profit est universel. La guerre civile est la seule qui « rapporte ».

Ajoutons que tous les exposés de politique extérieure ont le plus grand succès et sont suivis avec passion. Comme je disais à l'un des professeurs : « On croit généralement, dans les journaux, que le peuple ne s'intéresse pas aux affaires de l'étranger... », il s'est mis à rire : « Rien ne l'intéresse davantage. Si nous cédions à la pression des élèves, on ne ferait plus guère que de la politique extérieure ! »

■

Si les élèves aiment discuter sur Prague ou Vienne, la direction de l'I.S.O. estime qu'il est bien plus important d'étudier l'action syndicale. Dans ce domaine, l'effort pédagogique porte surtout sur les points suivants : étude du mouvement ouvrier dans le passé, examen des buts syndicalistes, critique de l'économie capitaliste, propagande en faveur de la grande panacée syndicaliste : le Plan de la C.G.T.

1. *Guerre ou Paix*, p. 29.
2. *Idem*, p. 28.
3. *Idem*, p. 25.

L'histoire du mouvement ouvrier met l'accent sur la nécessité de se défier de l'État. Le syndicalisme d'avant-guerre « *pensait qu'il fallait détruire en même temps le capitalisme et l'État, les deux institutions étant, à son avis, liées...* [1] ». Le syndicalisme d'après-guerre accepte de négocier avec l'État — mais il vise toujours à le détruire. Toute collaboration du syndicalisme avec l'État aboutirait, en effet, à l'intégration du syndicalisme dans l'État [2], du moins sous sa forme actuelle. A l'État « napoléonien », bureaucratique et gaspilleur, doit se substituer un autre État, « chargé d'administrer les richesses collectives ». Cette substitution, un des hommes qui en a le plus clairement aperçu la nécessité et les moyens, c'est un employé, Fernand Pelloutier [3], qui, vers 1895, a organisé les Bourses du Travail et leur Fédération. Son souvenir est particulièrement vénéré au C.C.E.O., son nom constamment prononcé. Le socialisme, c'est Marx. Le syndicalisme, c'est Guesde, Jaurès, A. Thomas, Proudhon, l'ouvrier Varlin, et surtout l'employé Pelloutier [4]. Pelloutier a mis à « la base de l'édifice social la personnalité humaine » ; il a préconisé la formation d'une gigantesque association (qui ne sera possible, bien entendu, qu'après une guerre victorieusement menée contre les « exploiteurs »), grâce à laquelle la propriété individuelle pourra être supprimée. Pelloutier est un socialiste à tendances morales, préconisant le « courage, la vertu, la culture de soi-même ». Pour arriver à l'État-association rêvé par Pelloutier, on explique au C.C.E.O. que le mouvement doit être accompli en quatre étapes :

1° Contrôle ouvrier sur les conditions de travail (*fait*) ;

2° Contrôle ouvrier sur les questions d'embauchage et de débauchage *(en cours)* ;

3° Contrôle ouvrier sur la gestion économique de l'entreprise *(reste à réaliser)* ;

4° Contrôle ouvrier sur la gestion financière de l'entreprise *(reste à réaliser)*.

Ensuite le but à poursuivre sera, sans s'arrêter au stade

1. *Petite histoire du mouvement syndical*, p. 23.
2. *Physionomie historique du mouvement syndical*, p. 19.
3. Voir *Fernand Pelloutier*, par Dolléans.
4. *Problèmes du fascisme*, p. 33.

désastreux de l'*État communiste*, d'arriver de plain-pied dans la formule « *le communisme dans l'État* ». C'est-à-dire que toutes les richesses devront être non pas accaparées par l'État, mais « *nationalisées et administrées selon un mode tripartite par des représentants des salariés, des consommateurs et de la collectivité* ».

Pour y parvenir, comment procéder? Officiellement, le réformisme qui exclut la révolution est condamné — mais on ne serait pas loin d'adopter une formule de Lefranc, « *prendre le pouvoir démocratiquement et gouverner révolutionnairement* ». Au fait, il vaut mieux ne pas trop discuter sur les méthodes. « *Pensez-vous qu'il y aurait eu une révolution française*, demande Lefranc [1], *si, en 1789, Robespierre avait parcouru les campagnes en proclamant que la guillotine serait dressée place Louis XV?* » Phrase qui, d'après le contexte, semble signifier que la guillotine est fort bonne en soi, mais qu'il importe de ne pas la montrer trop tôt : sinon on risque de perdre de la clientèle.

L'étape la plus importante qui aura jamais été franchie, sur la route de l'État syndicaliste, sera la mise en train de ce fameux plan de la C.G.T., pour lequel tous les élèves proches ou lointains du C.C.E.O. doivent devenir des propagandistes « spécialisés ».

L'idée essentielle est qu'il faut nationaliser d'abord les industries-clés et la banque. Par industries-clés, on entend : 1° les forces motrices (houille, pétrole, électricité, gaz) ; 2° les transports (chemins de fer et Compagnies de navigation) ; 3° les industries de guerre (sidérurgie et industries chimiques). Nationaliser consiste, *écartant définitivement la gestion étatique* [2], à associer en une gestion tripartite les producteurs, les consommateurs et la collectivité. Cette opération n'est possible que si l'on met la main sur le crédit, c'est-à-dire sur les banques. Elles financeront les industries nationalisées. On ne les empêchera pas de s'occuper, d'ailleurs, en seconde ligne, des industries « non encore nationalisées » [3].

Sans doute vaudrait-il mieux tout nationaliser tout de suite,

1. *Problèmes du fascisme*, p. 33.
2. *Crise et Plan*, p. 71.
3. *La Nationalisation du Crédit*, p. 17.

mais se serait difficile : 1° politiquement, *parce qu'un programme de socialisation totale, même camouflé (!)* [1], *susciterait une résistance invincible dans les campagnes* ; 2° *parce que la nationalisation n'est possible que quand l'industrie est concentrée*, c'est-à-dire que lorsque les « exploiteurs » l'ont complètement mise au point et rassemblée ; 3° *parce que pour tout socialiser, il faudrait avoir beaucoup de cadres* — et l'on n'en a pas. (Qu'on se rassure, grâce au C.C.E.O., on en aura bientôt.) Au Centre, on méprise les social-démocrates allemands, parce qu'ils n'avaient pas su préparer soigneusement leur programme de socialisation. Ici l'on pense à tout. M. Delaisi offre même des raisonnements étonnants [2], qui doivent démontrer au paysan qu'il a tout à gagner au Plan (il « prouve » au « rural » que, dépendant des prix comme l'ouvrier, il a les mêmes intérêts que celui-ci ; il recommande une dévaluation de la monnaie qui permettrait, avec le bénéfice de l'opération, d'acheter les stocks des paysans). M. Laurat indique comment on peut travailler les classes moyennes (employés, fonctionnaires, professeurs, professions libérales), ce qui est la tâche la plus délicate et la plus urgente (*Crise et Plan*, pp. 17-18). M. Bouyer [3] « prouve » qu'on peut gagner les petits capitalistes en leur montrant que leurs intérêts sont mal défendus dans les sociétés anonymes. Ainsi le Plan, qui vise à détruire le capital, serait soutenu par une fraction des capitalistes eux-mêmes. Apothéose du « camouflage » ! Si l'on pouvait aussi nationaliser les assurances, ce serait parfait. Car, grâce aux capitaux accumulés, on financerait de grands travaux [4], — grands travaux qui, d'après Jouhaux, coûteraient 7 milliards par an. — *Ce serait une opération extrêmement simple*, affirme M. Zoretti dans une des causeries radiodiffusées du Centre, *d'un immense intérêt social et dont on peut attendre un bénéfice de* 3 *milliards par an* [5] *(???)*. Tant pis si les pensions des assurés sont compromises. Quant aux conditions dans lesquelles on devrait racheter

1. *Crise et Plan*, p. 69.
2. *Idem*, p. 19.
3. *Idem*, p. 12.
4. *La Nationalisation du Crédit*, p. 41.
5. *Le Plan de la C.G.T.*, p. 47.

les actions des sociétés nationalisées, elles ont été l'objet de nombreuses discussions, dont on trouve l'écho dans les publications du C.C.E.O. Le Plan prévoit l'octroi d'obligations calculées sur la valeur réelle (?) au moment du rachat... Il faut bien satisfaire *tout d'abord* le public[1]. Mais de nombreuses discussions montrent que, sur la « compensation » à donner, l'accord est loin de régner. Il apparaît même qu'on juge très fâcheux d'en devoir donner, ce qui est tout à fait logique, si l'on songe au but final qui est la disparition de la propriété individuelle. En tout cas, Jouhaux entend que les actions des gros actionnaires soient payées moins cher que celles des petits [2].

Pour que ces vastes opérations de nationalisation soient ardemment réclamées par les masses, il convient de présenter le capitalisme sous un jour particulièrement désavantageux. Le C.C.E.O. s'y emploie. Il donne des précisions « saisissantes » sur les gains des actionnaires et explique comment une seule action de cent francs finit par se transformer en un capital d'un million (*Crise et Plan*, p. 40). Il éclaire sur le système monstrueux qui permet aux détenteurs d'un capital-action de 400 millions d'exercer une « absolue direction » sur une affaire de 22 milliards (*Crise et Plan*, p. 39) [3]. Des conférences expliquent comment les ententes patronales élèvent artificiellement les prix, semant « ruines sur ruines » [4]. « Aucune humanité dans le cœur du patron. Exploiteur, il ne vit que pour le profit — *ou « pour donner satisfaction à sa mégalomanie »* [5]. Si sous la pression des syndicats, le patron élève les salaires, il n'a plus qu'une préoccupation : faire hausser le prix de la vie. Ainsi, il peut reprendre à l'ouvrier, de la main gauche, ce qu'il lui donne de la main droite et, sans en avoir l'air, « il revient en arrière »[6]. Dans une conférence de l'an dernier, Dolléans, un des docteurs du C.C.E.O., a affirmé que, depuis les accords Matignon, les patrons *étaient*

1. *Nationalisation du Crédit*, p. 44.
2. *Le Plan de Rénovation*, par Jouhaux, p. 13.
3. Il s'agit de Compagnies de chemins de fer où l'actionnaire n'avait en réalité, pas beaucoup plus de pouvoir réel qu'un obligataire.
4. *Les Organisations capitalistes*, p. 27.
5. *Idem*, p. 29.
6. *L'échelle mobile des salaires*, par Gazier, p. 9.

bien décidés à reprendre ce qu'on leur avait arraché [1]. C'est une déclaration souvent répétée au C.C.E.O. Tout est à craindre de la part des patrons, développe Robert Lacoste. D'autant plus que, depuis 1936, ils ont mis au point leurs « organisations de combat ». Leur souci de faire supprimer la loi de 40 heures est évident. Et ils travaillent, par leur presse, à *induire en erreur les pouvoirs publics et l'opinion* [2]. Deux organes patronaux sont particulièrement à redouter de ce point de vue : *le Bulletin Quotidien* et *le Temps. Il n'est pas d'instrument plus pernicieux d'empoisonnement intellectuel des élites.* Par bonheur, grâce au C.C.E.O., ses brochures, ses cours, ses militants qui vont faire connaître à cinq millions de syndiqués LA VÉRITÉ, toutes ces manœuvres seront déjouées [3].

■

Nous ne pouvons signaler ici que pour mémoire les autres branches d'activité du C.C.E.O. : les conférences scientifiques (très bien faites) [4] ; les cours de bibliothécaires, qui ont pour but de former des bibliothécaires de bibliothèques populaires (le C.C.E.O. réclame à juste titre la multiplication des bibliothèques, mais on peut redouter qu'entre ses mains les conseils donnés aux lecteurs ne soient très tendancieux); les cours par correspondance ; l'impulsion donnée au Centre d'édition de la C.G.T. (qui publie à la fois les innombrables brochures du Centre et le « Livre du mois ») ; l'organisation des semaines d'études à l'étranger ; les directives données aux Collèges du Travail de province. L'organisation des loisirs a été l'objet de plusieurs conférences. M. Lefranc a mis son auditoire en garde contre un grand danger. A la faveur

1. *Former des hommes*, p. 10.
2. *Former des hommes*, p. 15.
3. Un des slogans les plus récents de la C.G.T., c'est le « patronat de combat ». Le patronat de combat vise à retirer les avantages concédés et à empêcher la réalisation du Plan. Le 26 mars, Jouhaux est conspué à Buffalo — simple conséquence des divergences de vues existant entre les diverses fractions de la C.G.T. On crie : « Jouhaux à l'action. » Dès le lendemain, Jouhaux s'en prend dans *le Peuple* au « patronat de combat » et réclame la nationalisation des banques et des industries-clés. Voilà « l'action », *le Plan*.
4. Voir par exemple, *la Dérive des continents*, sur la théorie de Wegener, par Barrabé ; *la Vie des Atomes*, par Kowarski ; *les Origines de l'Homme*, par Paul Rivet, sujet qui donne à l'auteur l'occasion de foncer sur le « racisme ».

des *loisirs culturels, les travailleurs peuvent subir la contagion de ce que la bourgeoisie a de plus frelaté* : désir de posséder une salle à manger Henri II, jeux de cartes, mauvais théâtre, mauvais cinéma. Le C.C.E.O. espère pouvoir bientôt faire tourner des films. S'ils doivent être conçus dans l'esprit de *la Marseillaise*, les amateurs d'histoire de France peuvent se préparer à des émotions fortes. D'autre part, M. Lefranc met les travailleurs en garde contre les œuvres de loisir organisées par le patronat[1]. Elles n'ont qu'un but : *empêcher de penser*. Le patron-opium.

Toutes ces recommandations, tous ces cours sont largement diffusés par T.S.F. Le C.C.E.O. s'est vu octroyer par le Gouvernement deux émissions par semaine. M. Lefranc parle. S'il faut en croire *le Peuple*, ces conférences déclenchent chez les auditeurs un furieux enthousiasme. Après un exposé sur la *Commune*, on écrit de Carvin au C.C.E.O. : « *Des milliers de cœurs tressaillent à l'écoute et vous approuvent.* » De Saint-Jean-de-la-Fouillouse : « *Vous êtes de généreux dispensateurs de lumière.* »

Ainsi, M. Lefranc va porter à la fois la science et la militance dans tous les coins de la France. Mais il faut parfois stimuler l'ardeur des syndicalistes au C.C.E.O. lui-même. Quelques-uns ne songeraient qu'à s'instruire et oublieraient de militer. Ils seraient prêts à s'abandonner au doux plaisir d'apprendre et parfois de « flirter ». De paternelles admonestations les rappellent au sentiment du devoir. Jusqu'à quel point portent-elles? Il est bien évident que les ouvriers qui, avec un zèle émouvant, viennent, après le dîner, suivre un cours de français et apportent gentiment le cahier sur lequel ils ont écrit leurs devoirs, ne pensent pas tout le temps à faire sauter la société capitaliste. Bien que les textes choisis pour les « explications » soient teintés de rouge, une atmosphère bien paisible tendrait à envelopper ce nid de militance.

Autre danger : « Les joies du foyer ». Quand il a fait ses quarante heures de travail et une dizaine d'heures de C.C.E.O., quand il a sillonné en tout sens le métro parisien, le militant se reposerait volontiers chez lui. Sa femme voudrait le retenir... La camarade Cécile Caillou, de la Chambre syn-

1. *Le syndicalisme devant le problème des loisirs*, p. 41.

dicale des employés de la région parisienne, met la femme en garde contre cette tentation démoniaque. « Le sentimentalisme de l'épouse, écrit-elle dans la page d'éducation du *Peuple*, est « déprimant, quelquefois exaspérant, quand il n'est pas menaçant... » « Qu'il est fragile — ajoute-t-elle — ce bonheur qui consiste à s'isoler dans la tiédeur de l'intimité du foyer, en renonçant à toute liaison avec la collectivité ! [1] ».

■

Pour juger l'œuvre du C.C.E.O., il faut séparer les deux buts qu'il a arbitrairement associés : instruire les ouvriers, en faire des instruments efficaces pour la lutte de classes. Dans le premier secteur, les professeurs du C.C.E.O. montrent aux dirigeants de tous les partis leur devoir : développer l'enseignement post-scolaire, les bibliothèques, multiplier les conférences, etc. Dieu merci, la littérature et la science ont une existence indépendante des partis et les modérés devraient avoir, pour les répandre, un programme plus ample encore que celui du C.C.E.O.

Mais en ce qui concerne la propagande pour la lutte de classes, il est impossible de ne pas condamner le C.C.E.O. Tout d'abord, en partant d'excellents principes sur la liberté critique, il fausse outrageusement le sens de l'histoire des lettres et des arts ; il met tous ses élèves, par ses tableaux fantaisistes de l'activité bourgeoise, à l'école de la haine : en fin de compte, il prêche la guerre civile. Entraîné par une étrange lubie démocratique, il se refuse à reconnaître l'inégalité des esprits et, sous prétexte de ne blesser personne, tend, sans le vouloir, à aligner les masses sur les plus médiocres. Toute sa conception de la société, au reste, est mythique, car elle suppose que la foule peut agir pour des raisons exclusivement altruistes. Sous l'impulsion d'économistes idéologues, il répand des programmes absurdes : avant de réclamer la nationalisation universelle, le C.C.E.O. devrait bien étudier ce que la

1. *Le Peuple*, 8 novembre 1937.

nationalisation a donné là où elle est réalisée : dans l'aviation. Comment, d'autre part, ose-t-on déclarer qu'en nationalisant les assurances, par exemple, on enrichira l'État de 3 milliards par an, tout en remboursant les actionnaires et en payant les assurés. Comment ose-t-on taire cette vérité première que l'argent, sur lequel on entend mettre la main, appartient aux assurés et permet de payer leurs pensions ? Comment ose-t-on se tourner vers les paysans pour les rallier à un système qui vise à nationaliser la terre — sans prendre l'honnête précaution de les en avertir ? Vers les petits actionnaires, sans leur avouer que toutes les actions un jour disparaîtront ? Quel illogisme enfin de déclarer la guerre à tout ce qui est fasciste et de vouloir désarmer la France menacée par des dictatures fascistes !

Réfléchissons à l'œuvre entreprise par le C.C.E.O. Elle tend, grâce aux militants qui vont porter la bonne parole dans tous les syndicats, grâce aux publications, à la radio, aux cent dix Collèges du Travail de province, à persuader cinq millions de syndiqués et leurs familles qu'il faut démolir la société actuelle. Le jour où le système jouera parfaitement, M. Lefranc sera l'homme le plus puissant de France. Il est déjà en bon chemin. En toutes matières, il peut fixer une doctrine et dispose de moyens inégalables (qui doivent être terriblement dispendieux) pour la répandre. Un gouvernement, qui ne serait pas socialiste, pourrait-il admettre que sous le couvert de la culture se poursuive cette formidable action révolutionnaire ? Poser la question, c'est la résoudre. Si l'on ne veut pas de la révolution, si l'on ne veut pas que la France désarmée par une propagande délibérément antipatriotique soit rayée de la carte du monde, on ne peut admettre l'existence du Centre confédéral sous sa forme actuelle. Mais on ne peut nier non plus l'importance, la valeur de l'œuvre entreprise en ce qui concerne l'enseignement ouvrier. De toute façon, cette œuvre, allégée de ses intentions politiques, devrait être continuée sous une forme ou une autre.

Il n'est que de lire les comptes rendus des semaines sociales pour se rendre compte que dans d'autres pays, en Suède par exemple, l'enseignement ouvrier, bien qu'organisé par les ouvriers eux-mêmes, vise à développer la culture et non

à préparer le combat[1]. On peut se demander d'ailleurs si ce n'est pas abuser de la bonne foi des travailleurs, que de les pousser à une constante action révolutionnaire, après les avoir attirés dans les syndicats en leur affirmant qu'ils ne feraient pas de politique? Comment! Un homme vient au syndicat pour défendre ses intérêts professionnels, pour augmenter son bien-être et aussitôt il est happé par une propagande qui tend à démolir la société qui lui assure précisément ce bien-être et à y substituer une organisation dont personne ne peut dire si elle est viable. De telle sorte que, croyant prendre une prime d'assurance, l'ouvrier a pris finalement une participation à un risque immense.

Il y a là une contradiction qui s'ajoute aux innombrables contradictions que nous avons aperçues au cours de ce rapide voyage dans la C.G.T. Là l'esprit critique est célébré, mais l'esprit de parti règne. L'unité est prônée, mais elle n'existe qu'en apparence — et les vieux anarcho-syndicalistes français sont en lutte sourde avec les communistes. Les idéologues de l'I.S.O. prêchent sincèrement le dévouement, l'humanité, la bonté et envisagent sans crainte une révolution qui ne saurait être qu'implacable, affreuse, meurtrière. Le culte de la liberté individuelle nourrit une série de plans qui sont plus anti-individualistes les uns que les autres. La mystique fleurit, mais elle prétend se nourrir de vérités expérimentales. L'hostilité à l'égard du christianisme se mélange à un altruisme, à une ferveur issus du christianisme. L'antiétatisme règne et l'on prépare un régime de fonctionnariat qui sera bien pire que celui qu'on déclare détester. On professe sur l'évolution nécessaire de la politique extérieure des idées toutes différentes de celles qu'on laisse répandre dans les usines : ici la paix à tout prix, là l'intervention à tout coup. On méprise Moscou et M. Jouhaux doit faire des visites de politesse au Kremlin. De cette masse de contradictions, un bon nombre est lié à l'organisation de la C.G.T. elle-même et aux nécessités « politiques » qui en résultent. Confédérale, comme

1. D'après Hirdman, délégué suédois, la place accordée au socialisme dans l'enseignement ouvrier suédois n'est que de 2,1 pour cent. Voir aussi les déclarations faites à Pontigny par Brugmann, directeur de l'Institut d'Education Ouvrière d'Amsterdam. « Il y a autre chose que l'action socialiste sans interruption et sans répit, développe-t-il, on ne peut pas passer sa vie à militer ».

son centre d'éducation, elle groupe des fédérations dont les catéchismes sont tout différents. Il n'est que d'avoir fréquenté un peu l'I.S.O. pour mesurer la profondeur du fossé qui sépare les hommes de Moscou, (les « colonisés ») et les adeptes de Pelloutier. On sait aussi tout ce qui oppose un Dumoulin à un Raynaud, l'un plutôt « professionnel », l'autre surtout révolutionnaire [1]. La fiction « nous ne faisons pas de politique » ne pourra pas, à l'intérieur même de l'institution, résister à l'usage. C'est déjà un assez joli tour de force des socialistes d'origine anarcho-syndicaliste d'avoir réussi à mettre complètement la main sur ce puissant organisme de propagande qu'est le C.C.E.O. Il laisse présager une évolution profonde et peut-être des scissions.

MARCEL THIÉBAUT

■ ■

1. Sur les luttes à l'intérieur de la C. G. T., il faut lire dans *La République* les excellents articles de Suzanne Sailly-Lainé, qui suit de près les réunions et manifestations « confédérales ».

UNE PEINE PERDUE[1]

DANS ma chambre, je me déshabillai lentement, non sans tâcher de faire le point. C'était difficile. Plusieurs fois, devant l'armoire à glace, même en costume très léger, je contemplai ma désolation. Plus beau — ou moins laid — j'eusse peut-être fasciné cette incertaine. Mais, hélas, je ne pouvais guère compter que sur la persuasion, la gentillesse, « le boniment », comme disait Jules qui professe que les femmes les mieux défendues y sont sensibles.

— Après tout, me disais-je avec fièvre, elle a reçu un baiser, et un vrai !

J'eus grand'peine à m'endormir. Mes amours précédentes renaissaient en moi pour me harceler, bien qu'elles me parussent désormais pâles et niaises. N'importe : chères petites amies qui ne faisiez pas d'embarras, je pensai à votre légèreté, à vos gentils corps faciles. Qu'il y eût un rien de trivialité dans nos plaisirs, je l'admettais. Mais... (je me retournais dans mon lit) mais, tout de même, quelle simplicité, quelle simplification. Jusqu'avec Huguette qui m'avait été soufflée par un roi...[2] Comble de la simplification. Quant aux jeunes filles, objets de mes rêves au bord des tennis ou dans le tournoiement surveillé des bals, quelle limpidité elles avaient ! Muriel, grande à présent, toujours un peu butée mais gentille en somme. Belle et douce Antonine de dix-sept ans qui tremblait d'une rencontre à midi dans le parc Monceau,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril 1938.
2. *Valet, Dame, Roi.* — *Revue de Paris* du 1er et du 15 avril 1933.

quand sa Fräulein lui accordait trois secondes sur l'allée pour me glisser qu'elle irait dimanche danser chez les X... Candides rendez-vous... Parodie de l'amour avec les unes, esquisse de l'amour avec les autres. Tout cela était balayé. Dans mon lit, je méditais, ardemment, tristement. Comment convaincre une femme honnête, mariée? Aucun de mes amis, ni moi, ne le savions, hélas. Le temps de souffrir était-il donc venu? Étais-je au bord d'une passion? En outre, je devais me taire — question d'honneur — et cela complique. Ce devoir nouveau faisait irruption dans ma vie sentimentale et me grandissait, bien sûr. Mais je n'en étais que plus seul.

D'ailleurs, même si ma bien-aimée, un jour, me cédait, où serait-ce? Nouveau problème. Jamais elle ne viendrait ici, au-dessus du boudoir de ma grand'mère. Quant à certain petit hôtel fait « pour cela », je n'osais même pas y songer. Chez elle, rue de Laborde? Il y avait ce portier sournois... « Tu prévois trop », me disait toujours Jules. Mais, à ne rien prévoir, on risque de manquer le plus beau moment; et une femme comme Hélène avait droit à toutes les précautions, à toutes les pudeurs. Jules ignore ces délicatesses-là.

Le lendemain matin, en allant au bureau, j'envoyai rue de Laborde une botte, pas trop grosse, de violettes de Parme. Dans l'enveloppe dont l'adresse fut mal écrite par Henriette, l'aide fleuriste, je ne mis rien. La prudence, comme tout le reste, s'apprend.

Les trois jours qui suivirent furent lourds. Où était l'audacieuse désinvolture prêchée de nouveau par Jules tout un dimanche, au vélodrome d'abord où il m'écouta mal, puis dans une conversation chez lui, où je trouvai moyen d'avouer que rien n'avançait, sans trop souligner mon échec, ni confesser mon chagrin? Car j'essayai d'abuser ce frère.

Madame Hariel avait-elle au moins deviné que les violettes venaient de moi?

Puis vint le « vendredi ». Je tentai ma chance. Mon arrivée dans le salon de ma grand'mère eut un vif succès. Mais, d'Hélène, point. Ni de Véra, qui m'eût compris. Mesurant ma solitude, je fis la conversation au hasard, avec des dames,

comme un imbécile, pour justifier ma présence. Grand'mère, émerveillée, me dit tout bas que j'étais un amour. J'en eus honte. J'étouffais entre les rideaux Jules Grévy, devant ce Vésuve. Soudain Prosper ouvrit les portes à deux battants. Désolation ! Ce fut la pauvre Anna Grasselier, sans Lucie-le Dragon-de-Gerdobine, terrassée par un rhume, dit-elle. Après des saluts et des mines, elle se posa près de la table à thé. Bientôt, mû je ne sais par quelle pitié, j'allai vers elle qui achevait de dévaster les petits fours, car, échappée à Lucie, elle ne doutait plus de rien. Je lui fis mille gentillesses : quand on souffre, il arrive qu'on devienne bon.

Ces dames discutaient Dieu sait quoi. Grand'mère, dans son fauteuil central, semblait ravie de tout, sans rien écouter. La seule personne vraiment humaine et proche de moi, je sentis que c'était l'Épave. J'en étais une autre. Je lui servis du frontignan. Elle eut un geste d'effroi puis, sournoisement, vida le verre d'un coup. Je l'emplis à nouveau. Ses doigts déformés firent tomber du jabot des miettes de sucre. Et soudain, sous la lampe haute, elle m'adressa un regard fervent comme si elle eût été prête à s'immoler pour moi. Elle vida son second verre, et j'entendis ces mots :

— Est-ce que j'oserai vous parler?... Je ne suis venue que pour ça.

— Allons à côté, fis-je abasourdi.

Et je l'emmenai. Assise tout au bord d'un canapé, elle inclina sa vieille tête coiffée d'une capote à brides, en velours verdâtre. Le visage flétri devint rouge, puis pâle. Et un étrange discours, murmuré comme au confessionnal, commença, coupé de respirations émues :

— Je ne suis pas tellement bête, Henri, bien que j'aie appris à me tenir coite — elle eut un frisson — à cause de Lucie. Mais j'ai deviné des choses... Ne jamais parler, ça vous fait l'oreille fine.

Elle devint singulièrement grave :

— Ainsi, j'ai vu que vous étiez troublé... Or, c'est si beau, si touchant, l'amour !

Et elle murmura en me fixant :

— Pauvre jeune madame Hariel !

— Continuez, continuez, lui dis-je, le cœur rapide.

— Vous ignorez des choses, j'en suis sûre. Je les ai surprises, je ne vous dirai pas comment. D'ailleurs, je suis si bornée...

Et c'est ainsi — car elle continua — que j'appris de ces pauvres lèvres, de cette proscrite de la vie du cœur, ce qu'elle appelait, avec un petit trémolo, « le secret d'une femme ».

— Je veux vous aider à ma manière, Henri, en vous éclairant...

A dix-neuf ans, Hélène Rouvre avait aimé un jeune homme beau, poète, de bourgeoisie riche. Or l'orpheline n'était pas un parti. Le héros, non moins épris, avait fléchi peu à peu ses parents hostiles. La petite vieille, transfigurée, récitait cette histoire banale. « Ce conte de fées !... », déclarait-elle avec un sourire d'extase.

Mais, avant de permettre des fiançailles, les parents avaient exigé une longue absence du héros. Et après onze mois, il était mort, au delà des mers, d'un empoisonnement ou d'une fièvre.

— Attendez, attendez ! ce n'est pas tout : il a laissé un manuscrit admirable, paraît-il, inspiré par Hélène. Les parents du mort... — la voix d'Anna, lyrique, vibrait comme une péripétie de feuilleton sentimental, mais je ne songeais pas à sourire... — les parents du mort n'ont jamais voulu revoir Hélène Rouvre. Il y a des drames de cette sorte, reprit-elle, les yeux perdus. Tout cela remonte à douze ans. Trouvez-vous que vous pouviez ignorer cela, Henri ?...

— Non, certes ! fis-je, en proie à un étrange désarroi.

— Désormais je me tairai. D'abord, quand Lucie est là... Elle ne sait rien, elle !

Anna eut un éclair d'orgueil :

— C'est ma revanche ! D'ailleurs, elle ne comprendrait pas... Quand elle me fait souffrir (car ça arrive, vous savez...) je me console en pensant que je suis plus sensible qu'elle...

Elle reprit, avec ferveur :

— Un si noble amour, une mort de légende, cela va vous exalter, Henri ! Cette femme vous paraîtra sacrée ! Moi, je ne pense pas de mal des hommes : ils ont du cœur, j'en suis sûre. Vous adorerez donc Hélène comme une princesse lointaine et meurtrie. Je rêve à cela...

Si troublé que je fusse, j'objectai malgré moi :

— Pourtant, elle s'est mariée !

La chanoinesse Anna, rentrant dans le réel, débita, comme un épilogue :

— Cinq ans après, la pauvre enfant se laissa convaincre. Son mari ne la rend pas heureuse, quoique bel homme, paraît-il... C'est curieux ! ajouta-t-elle d'un ton comique, en se levant.

Resté seul, je me demandai si, au goûter de ma grand'mère, une espèce de petite Carabosse n'était pas survenue pour me jeter quelque sort ou, au contraire, pour me guider dans la forêt... Car, cinq minutes après, Anna avait mystérieusement disparu quand je revins au salon.

En revanche, madame Riporska était là. Grand'mère disait au revoir à une autre vieille dame. Alors, perdant tout sang-froid, j'entraînai Véra dans un coin et l'apostrophai tout bas :

— Est-ce vrai que madame Hariel a eu jadis une grande peine de cœur ? Est-ce vrai que son mari est au-dessous de tout ? Je vous en supplie, aidez-moi !

D'un coup, la face du vieux Pierrot interloqué s'éclaira :

— Observez-vous, observez-vous ! me glissa-t-elle. Mon Dieu, que vous êtes terrible ! Ça ne vaut rien pour mon cœur, ces émotions...

Elle semblait ravie :

— Faut-il que je vous aime !... Je vais réfléchir...

Prosper entrait avec le *Temps*. C'était sa manière de signifier aux Épaves que, selon lui, elles devaient partir.

— Vous comprenez, mon petit, je déteste les hommes, conclut Véra.

Elle sursautait sur son pouf. J'étais chez elle depuis dix minutes, le lendemain soir.

— Ah oui, je les déteste ! Sauf mon Wladi, bien sûr, quel ange ! Et le baron, qui n'est pas mal.

— Et moi, madame ?

— Vous, petit hypocrite ! Vous que j'ai convoqué ce soir. Mais, en revanche, le monsieur dont nous venons de parler... Ah ! pauvre Hélène ! Je ne comprends pas comment elle a

pu rester aussi fraîche, aussi jolie, dans une si triste existence...

Un coup de timbre. A vrai dire, je m'attendais à l'arrivée de madame Hariel, annoncée par la seule fébrilité de Véra et ses yeux brillants. Et je fus certain qu'Hélène venait pour moi. Elle me dit bonsoir très naturellement. Oui, c'était pour moi qu'elle avait mis cette charmante robe gris-fumée et la plaque de corail sombre qui ornait sa ceinture comme un géranium plat. J'exultais d'espoir et de fierté, tandis qu'elle allait enlever dans la chambre voisine son chapeau où bougeait une large plume. Quand Hélène reparut, le regard de notre vieille amie, allant d'elle à moi, sembla, une seconde, nous bénir. Puis, sans un mot, Véra saisit une tapisserie et s'y abîma. Aussi, laissés à nous-mêmes et pourtant protégés, nous parlions, Hélène et moi, avec une aisance merveilleuse, de la soirée soudain froide et sèche dans les rues pleines de vent. C'était bien l'automne... Quant aux devantures de Potin et de Chatriot, « elles valaient la peine d'être vues » : entassements et baldaquins de gibier plume et poil, feuille-morte, bronze et cuivre. Véra, muette, émettait çà et là un léger gloussement. Nous devinions dans l'ombre Jeanne d'Arc et le turco. Véra même ne comptait guère plus qu'une sorte de bibelot tutélaire. Aussi, quand elle s'éclipsa pour préparer le thé, me fussé-je à peine aperçu de son départ. Mais Hélène, me fixant, s'arrêta au milieu d'une phrase. Je sentis que tout changeait, comme son visage.

— Savez-vous... dit-elle posément mais avec douceur, savez-vous que, l'autre soir, je vous en ai voulu de vos manières ? Ce mot vous déplaît ? Tant pis. Acceptez-le puisque, malgré tout, je suis venue.

Elle sourit :

— Vous avez agi comme n'importe quel homme, après tout. Mais j'avoue que cela m'a fait de la peine de sentir que... je vous perdais, conclut-elle sérieusement.

— Me perdre ? Mais non, Hélène ! D'ailleurs, je comprends mieux qui vous êtes, à présent. Je connais les étapes, les chagrins... Je veux dire : le passé...

Je commençais à m'empêtrer ; mais là, devant elle, j'étais si convaincu de mon amour ! Madame Hariel gardait les yeux baissés.

— Enfin, Hélène, je sais... Je sais ce que votre cœur... ce qu'il a perdu...

Elle pâlit, ses mains se serrèrent au creux de sa jupe, entre ses genoux.

— Dites que vous croyez le savoir, murmura-t-elle. Et ne m'en parlez jamais. Les femmes sont moins gâtées que les hommes, vous vous en apercevrez plus tard. Oui, mon petit, je me suis figurée que vous pourriez être précieux pour mon cœur... Oh ! pas très longtemps, parce que vous avez... votre âge, et parce que je ne veux plus me charger d'un remords, ni d'un mensonge. Ni de rien de vulgaire, je vous l'ai dit.

Elle s'assombrit :

— Je n'ai pas besoin de ça, je vous assure !

— Votre existence actuelle?... fis-je tout bas.

— Ce que je vous demande, Henri, c'est un peu d'insouciance, d'attentions... Un peu de gaîté. Est-ce possible? Est-ce trop?... N'est-ce pas assez?

Et comme pour essayer de sceller un pacte, elle me tendit la main. Je la pressai contre mes lèvres avec une ferveur totale, d'autant que ses doigts s'amollissaient, abandonnés à mon baiser. Me relevant, je vis son regard dirigé au delà de moi et altéré d'une sorte de crainte.

— L'eau qu'on surveille ne bout jamais ! cria, de la chambre voisine, madame Riporska.

Hélène et moi nous mîmes à rire, et elle me dit :

— Si cela vous plaît, venez me voir un de ces jours. Mais, ce soir, je repartirai toute seule. C'est un ordre ! conclut-elle gaîment. Attendez, ma bonne Véra, que je vous aide...

◘

Sans aucun doute, je comparaissais devant un juge. Il avait beau être de mon âge, en veston de *homespun* rosé, avec une merveilleuse cravate à pois et une figure épanouie, c'était un juge. Il m'avait convoqué au bar, il m'interrogeait. C'était Jules, bien sûr, mais Jules sévère.

— Non, conclut-il, je n'admettrai jamais que tu nous lâches tous pour une femme qui te nargue. Or, mon vieux, si tu en es encore, après un mois, à la sérénade sous le balcon, c'est

qu'elle se fiche de toi. Je ne sors pas de là ! Et tu ferais mieux de renoncer, dignement.

Pouvais-je répondre que j'aimais? C'est gênant à avouer quand, d'autre part, la vanité souffre. Oui, Jules avait raison : madame Hariel abusait de ma constance ! La face de mon Mentor, navrée, était la face même du reproche. Soudain, un éclair de ruse anima son œil :

— Veux-tu un suprême conseil? Ne bouge pas pendant quinze jours...

— Quinze jours, Jules !

— Mettons douze.

Il était impitoyable. Il exigea même que je vinsse dîner avec lui et Loute son amie, et une amie de cette amie. C'était un guet-apens. Je m'y laissai choir : la figure de Jules respirait une telle sollicitude, et il me parla si ardemment d'un petit Vouvray découvert chez un bistro des Ternes, que je demandai à peine comment était l'amie de Loute.

— Elle te plaira, dit le juge.

... Hélas, elle me plut. J'avoue même que je le lui prouvai, chez elle, vers le milieu de la nuit. J'avoue enfin qu'ensuite je dormis à ravir, avenue de Messine, et fus en retard au bureau, le lendemain matin. Juste de quoi mesurer la fragilité masculine, du moins en ma médiocre personne. Et j'eus fort peu de remords.

Puis je me remis à penser à Hélène Hariel. Pendant une semaine, j'attendis qu'elle fît le premier signe. Mais combien cette réserve me coûtait ! Sans doute, depuis un mois, avais-je trop vécu en vase clos (encore une réflexion de Jules), seul avec mon imagination et j'avais appris la souffrance. J'en étais persuadé ; aussi, pour me distraire, acceptai-je un thé-bridge chez les Marcheville, jeune ménage gai.

Madame Hariel y était ! Je résistai d'abord à l'envie de me précipiter vers elle, qui causait avec un monsieur. Puis ce fut plus fort que moi.

Je retrouvais donc là, très réservée, Hélène à qui j'avais tant rêvé ! Fiévreux, en lui disant je ne sais quoi, je me rappelais le retour nocturne avec elle, l'odeur vanillée de son visage,

de ses lèvres sous les miennes. Que de cruauté chez une honnête femme !

— Vous êtes-vous bien reposée depuis l'autre soir ? demandai-je dès que le monsieur nous laissa.

Elle rit, comme si elle n'eût pas perçu ma provocation. Mon cœur battait fort.

— Je suis sortie avec des amis. Et puis mon mari est arrivé il y a quatre jours.

Impossible d'être plus naturelle, donc plus étrangère. Mais je remarquai qu'elle ouvrit et ferma plusieurs fois son petit sac, les doigts énervés. Je conservai mon air digne : je n'étais pas un enfant.

— Oh ! puisque monsieur Hariel est à Paris, tout va bien !

Mais je n'osai pas la regarder...

— Oui, tout va bien.

Elle se leva, me tendit la main et, avec fermeté, mais gentiment :

— Alors, je ne sais pas à quand... Au revoir, mon ami perdu.

Que riposter ? Quelqu'un survint. C'était moi qui avais tort. Et le ton d'Hélène était un peu triste. « Bien sûr, c'est une coquette ! », pensai-je, non sans un vague malaise. Ne nous comprendrions-nous donc jamais ? Cinq minutes après, je la vis partir, tandis qu'on me poussait malgré moi vers une table verte.

◘

Le même soir, au dessert, grand'mère m'annonça que le baron Desbats nous invitait à déjeuner, le dimanche suivant, avec monsieur et madame Hariel.

— Car elle est en puissance de mari, à présent, mon cher garçon.

Elle ôta ses lunettes comme pour s'empêcher de lire dans mon regard. Était-elle inconsciente de mon brusque émoi ou voulait-elle me taquiner ?

— J'ai accepté pour nous deux, dit-elle en reprenant de la crème.

Je compris que le destin me conduisait à un tournant.

◘

J'espérais que nous n'arriverions pas les premiers, mais ma grand'mère avait la manie de l'exactitude. Quand le valet

de chambre de M. Desplats nous ouvrit la porte, à midi et demi tapant, je vis, dans le vestibule marron, le porte-manteau désert sous la panoplie de la Grande Armée. Le baron, seul, arpentait son vaste salon sombre et s'élança vers nous. J'éprouvais une espèce de trac et d'orgueil. Mon intrigue — mon amour ! — jusque-là secrets, n'abordaient-ils pas soudain la scène du monde ? Oui, j'eus cette sensation toute juvénile. Mes regards erraient sur les meubles d'apparat, style Fontainebleau, qui me guettaient. J'allais devoir agir en homme, fermement, devant cette coquette et ce mari. Or un cri du baron me fit sursauter.

— Oh ! oh ! mon bon Henri... Ces bottines de drap gris claque vernie et ce pantalon !... Ma parole, si tu n'as pas tous les succès avec ça !

— Mon cher, fit mon aïeule dans son fauteuil à têtes de sphynx, les garçons d'aujourd'hui sont des étourneaux... Je me demande même s'ils ont du cœur.

Mais je ne pouvais écouter ces frivoles propos de vieillards. Composant mon attitude, j'attendais l'arrivée du couple Hariel que précédèrent trois autres personnes.

... Le voilà donc, le mari. Bel homme ? (comme disait Anna Grasselier). Oui, si l'on juge la beauté à la stature, à des traits bien coupés, à des gestes amples (décidés ou ostentatoires) ? Il me paraît commun, mais je ne suis pas impartial. J'ai baisé la main de sa femme et serré la sienne, avec une négligence dont je suis content. D'ailleurs, il ne m'a pas regardé. Je trouve qu'il parle trop fort, pour ne rien dire. Quant à Hélène — à madame Hariel — est-ce à cause de son air gêné que je la reconnais à peine, quoiqu'elle m'ait souri gentiment ?

Et nous fûmes à table. Argenterie empire, lourds cristaux. Le baron recevait bien, ses vins étaient sans reproche. Mais, cette fois, ce n'était pas le service ni le menu qui m'intéressaient. Placé à côté de madame Hariel, je lui fis ce que Gérald appelle « la jolie conversation », assez haut, exprès. Nous nous parlions comme deux étrangers — non certes que je redoutasse l'avantageux seigneur et maître, monsieur Hariel, mais je découvrais — et elle aussi, peut-être, — que la mystérieuse stratégie des humains entre eux est souvent régie par

un tiers plus encore que par eux-mêmes. Et quand le tiers est le mari, on doit bien constater qu'il compte, si peu qu'on le goûte.

Il ne comptait que trop, celui-là. Il tranchait dans le vif à tout propos, sans agressivité, mais avec l'aplomb de ceux qui ne doutent jamais d'avoir raison. « Une forme de la bêtise », décidai-je. Hélène causait avec le baron.

C'est alors que M. Hariel interpella ma grand'mère : « Votre petit-fils est dans la banque, madame ? », comme si je n'eusse pas été présent. Mon aïeule répondit oui, avec mansuétude.

— Vous aussi, monsieur ? dis-je innocemment.

— Pardon, dans les affaires.

— Ah, ah ! fis-je.

Il expliqua qu'il avait appris à connaître presque tous les pays miniers, comme prospecteur et ingénieur. J'examinai mon assiette de Sèvres. Comme il était content de soi, ce technicien vaniteux, en rendant sur l'industrie moderne des oracles qu'on n'écoutait pas ! Je vis avec plaisir que le baron discutait à mi-voix avec ma grand'mère le chaud-froid, copié sur celui que les fidèles dégustaient à Bruxelles chez le prince Victor.

— Monsieur Hariel est très intéressant, murmurai-je en me penchant vers Hélène.

Elle écrasa sous son index un morceau de mie et le chassa d'un petit coup d'ongle. Mais elle ne répondit rien.

Puis, quand nous quittâmes la table, elle me demanda, très haut, si j'étais beaucoup sorti, récemment. Sous la légèreté du ton, je crus entendre une sorte d'appel.

— Ma femme a eu grand plaisir à vous voir depuis qu'elle est ici, me dit Hariel qui s'approcha. Elle vous trouve très aimable.

— Madame Hariel est trop bonne.

Il rit de telle sorte que, sur-le-champ, furieux et cynique, je résolus que son épouse m'appartiendrait (pour le moment, elle se bornait à s'asseoir sagement près de ma grand'mère). Quant à lui, je dois dire qu'il faisait de grands frais avec notre hôte et les autres. J'allai vers eux, mais en me plaçant de manière à voir Hélène. Une dame demanda si nous savions quelque chose d'une pièce extrêmement bizarre, *Ariane et Barbe bleue*, qu'on jouait à l'Opéra-Comique.

— Ce doit être de la poésie ! fit M. Hariel, avec un détachement inimitable. Connaissez-vous ça, Hélène ? La poésie, c'est pour vous.

Il n'en fallut pas davantage pour que je sentisse un abîme entre ces deux êtres. Pourtant, madame Hariel, sans riposter, leva les sourcils en signe d'ignorance. Mais, la conversation reprenant, je reçus d'elle un étrange regard, d'abord humilié, puis qui étincela. Et je sais que je lui souris en baissant deux fois la tête, légèrement, comme pour signifier que je comprenais.

Grand'mère et moi nous nous retirâmes les premiers. Hélène détourna les yeux en me tendant à baiser sa main qui serra un peu la mienne.

Je relus la lettre : sa brièveté péremptoire me plut. A tout hasard, pour avoir ma soirée libre, j'allai prévenir ma grand'mère qu'un camarade m'invitait à dîner. Elle hocha la tête et me demanda si on m'avait remis un billet arrivé avant midi. Sûrement, elle avait reconnu l'écriture d'Hélène... Je me sentis percé à jour.

— Dis-moi, tu sors beaucoup.

Cette fois, elle avait gardé ses lunettes et me fixait. Un peu de malice errait sur ses traits, quoique le ton fût plutôt sérieux :

— Je ne veux pas faire le rabat-joie, mon petit, tu es majeur... mais ce n'est pas une raison pour agir n'importe comment.

J'esquissai un geste d'innocence.

— Oui, oui, entendu ! Je ne suis d'ailleurs pas pour veiller trop sur un garçon. Cependant...

— Vous êtes bien moins intimidante que maman, interrompis-je légèrement, mais un peu inquiet.

— Tais-toi : ta mère vaut mille fois mieux que moi, et puis elle a certaines responsabilités envers son fils. Moi, je crois que j'en ai d'autres... Tu sens bien que c'est une vieille amie qui te parle ? Oui ? Bon ! C'est très joli de t'amuser — et j'admets que la plupart des femmes risquent très peu avec vous autres, soit qu'elles sachent se défendre, soit qu'elles

n'aventurent pas grand'chose d'elles-mêmes, et ne vous croient pas. Ah ! elles ont bien raison, celles-là, déclara-t-elle d'un ton sévère qui me fit sourire. Je te prie de ne pas plaisanter ! Car il y a d'autres femmes, très sincères, les infortunées ! Et vulnérables... C'est à elles que je pense. La partie n'est pas égale entre elles et vous qui ne réfléchissez à rien. Elles paient en or, vous, en carton.

Elle planta ses yeux dans les miens :

— Tu me comprends ?

Je croyais la comprendre, mais me tus, par prudence.

— Tu m'énerves, avec ton silence ! Eh bien soit : n'étant pas un complet imbécile, tu vois où j'en veux venir. A ton âge on ne sait pas encore aimer. Ça, c'est un fait. Vous êtes tout juste bon pour... des aventures très ordinaires — je te vexe, tant pis ! — ou pour vous amouracher, dans les bals, d'enfants naïves dont le cœur est aussi peu exigeant que le vôtre. Dieu, que c'est fatigant, un petit-fils !

— Grand'maman, vous êtes étonnante. Vous parlez de tout ça avec une sûreté...

Je voulus l'embrasser. Elle m'écarta.

— Inutile de me cajoler, brigand. Réfléchis, ça vaudra mieux. Si tu en es capable !

— Mais je vous assure que, dans le cas présent, ce n'est pas moi...

— Hé là ! hé là ! Pas de confidences, je t'en prie. Sois au moins discret. Tu dis que je t'étonne ?

Elle se recueillit quelques secondes :

— Mon petit, j'ai eu trente ans, moi aussi. Un âge dangereux pour les femmes. Alors, naguère, je me suis promis que si j'avais plus tard un petit-fils pas trop affreux, je lui recommanderais de faire attention. Voilà. J'attendais ce moment depuis ma jeunesse. Parce que j'ai eu mes petits secrets, comme tout le monde .. Ouf !

J'entendis le tic tac de la pendule.

— Cela dit, reprit-elle, mes conseils ne changeront rien à rien, je m'y attends, car chacun apprend la vie pour son compte, c'est-à-dire fait ses bêtises sans écouter personne. Bien sûr — elle eut un joli sourire de vieille dame — tes succès me font plaisir, même ceux qu'on ne raconte pas. Mais,

c'est plus fort que moi, je n'ai pas envie que tu fasses pleurer, vraiment pleurer... A présent, sauve-toi, dîne où tu veux. Et sonne-moi cet insupportable Prosper.

Réfléchir? En était-il temps encore? Pourtant, à la Banque, je vis plusieurs fois glisser sur les pages du Grand Livre la figure de mon aïeule, qui m'observait. Elle avait fait un effort visible pour me parler. Jamais elle ne me parut aussi touchante... D'ailleurs, elle exagérait, hélas, les périls.

... Dès mon arrivée, après six heures, à l'hôtel, je vis à madame Hariel une expression neuve : presque un air de bravade. Elle allait et venait, m'ordonna de rester assis et me dit que je lui avais beaucoup manqué, tandis que je m'étais certainement peu soucié d'elle.

— Est-ce le séjour de monsieur Hariel qui vous fait parler ainsi?

Elle eut un regard dur :

— Êtes-vous donc pareil à tous les autres?

Elle avait rougi comme une enfant. Alors, honteux de moi, je la pris dans mon bras, ma joue s'appuya à la sienne et nous nous assîmes sur le divan étroit. Mais je la sentais défendue, contre elle-même peut-être, par une sorte de contraction physique. Ces mots lui échappèrent :

— Non... ne recommencez pas.

Une plainte, oui... Puis, comme rassurée parce que je ne pouvais voir son visage, elle avoua qu'elle avait passé de mauvais jours depuis le déjeuner du baron. Et avant, aussi. Sans préciser, elle nomma son mari, parti le matin même.

— Je vous défends, Hélène, de parler de lui.

Elle ne broncha pas. Dès lors, je ne craignis plus rien de cet homme. Elle prononçait des mots plus irrités que douloureux. Et je connus pour la première fois cette joie trouble : voir blessée ou déçue par un autre une femme qu'on désire. C'était déjà un présage de bonheur.

— Dans ma vie qui est faite, je suis comme une abandonnée... C'est de ma faute, peut-être, mais en tout cas je suis seule à en souffrir. Lui? Il ne tient à moi qu'en public, lorsque je flatte son amour-propre. Je ne comprends rien à son amour-propre. Ni à ses intérêts, comme il dit toujours!

Elle baissa la tête. Moi, enivré, je couvris de baisers son visage inerte où mes lèvres effleurèrent les siennes. Alors, comme les autres fois, elle se dégagea d'un sursaut. Une mèche de cheveux châtains s'échappait de son chignon. Debout, sans me regarder, elle la roula dans ses doigts et la remit en place. Puis, elle parut découvrir soudain ma présence, et elle eut un beau sourire.

Elle posa ses mains sur mes épaules comme pour m'empêcher de me lever. Son regard tendre allait au delà de moi, je le sentais confusément. Alors, encore assis, je pris ses bras de chaque côté de ma tête, et ce fut moi qui la tins. Je crois que nous ne nous reconnaissions plus. Mon front tomba plus bas que sa taille dans les plis de sa robe sombre et resta là quelques secondes, contre ce corps.

Mais elle eut un rire forcé.

— Dînons ensemble, Henri. Dans un coin quelconque. Oui? Je vais vite mettre un chapeau.

Visiblement, elle ne voulait plus se laisser le temps de réfléchir; elle jeta un coup d'œil dans la glace :

— Mon Dieu, comme je suis décoiffée... Vous êtes une vraie dévastation. Mon pauvre jabot de tulle, il n'en reste rien!

Ravi, tremblant, je ne l'avais jamais vue ainsi, déjà je me sentais un vainqueur, mais un vainqueur pris de court. Où dînerions-nous? Il me sembla qu'il n'y avait plus un seul restaurant dans Paris. O désarroi! Je ne pensais qu'à d'impossibles « bouillons ». Puis, me ressaisissant, j'eus l'idée d'un *grill* peu fréquenté, avenue d'Iéna.

— Où vous voudrez, pourvu que nous soyons tranquilles, dit-elle de la chambre voisine dont elle avait laissé la porte entr'ouverte.

Oui, ce *Carrial* récemment repeint n'était pas mal, et pas cher. Or j'avais peu d'argent sur moi, ô folle imprévoyance! J'entendais Hélène manier des objets de toilette, les poser, secouer un tiroir. C'était merveilleux. Ainsi, j'étais, déjà, mêlé à l'intimité de cette femme qui, tout près de moi, presque pour moi, se faisait plus jolie... Sans bruit, j'allai jusqu'à la porte, la poussai. Hélène, devant une psyché bien laide, nouait sa voilette; elle se retourna en riant :

— Vous trichez!

J'allai à elle. Une porte ouvrait sur une autre pièce obscure : Hélène, qui surprit mon regard, se leva vite et la ferma. Mais j'avais distingué, à un porte-manteau, une pelisse d'homme. Je voulus railler.

— Le voyageur ! fis-je.

Mais le lit à deux places me fut odieux. Il me fallait une revanche immédiate. J'entourai Hélène de mes bras. Elle me traita d' « incorrigible »... Je murmurai son nom d'un ton qui suppliait ; elle répondit à voix basse, en m'éloignant :

— Pas ici, Henri, non... Et puis est-ce qu'il faut vraiment... ?

Son regard inquiet me fixa :

— Descendez avant moi. Attendez au coin du boulevard Haussmann.

... Comme elle approchait du taxi dont j'ouvrais déjà la portière, elle avisa un homme à casquette debout derrière un panier de chrysanthèmes. Elle en prit un petit bouquet, quatre ou cinq fleurs courtes. Puis, dans la voiture, elle prononça, en les respirant :

— C'est le jour des Morts.

Un silence tomba. Je pris la main gantée qui gisait sur la banquette. Au bout de quelques secondes, Hélène me dit :

— Je rentrerai tôt. Vous aussi. Oui, ce sera comme ça. Demain, c'est la Toussaint... Vous avez congé ? A trois heures je suis libre. Et puis... et puis... nous verrons. D'ici là, nous sommes deux amis qui se sont rencontrés dans une ville étrangère et partagent le repas du soir...

Le dîner fut gai. J'étais sûr de tout, et pris même des airs avantageux, dans ce décor de plâtre et de miroirs, presque désert, devant le maître d'hôtel indifférent. J'avais d'ailleurs grand faim.

— Cela creuse ! dis-je en riant.

— Quoi donc, s'il vous plaît ?

— Eh bien, tout ça... l'escapade !

Elle rit avec moi. Nous buvions du graves glacé. « Tout ce que j'adore, Henri ! » Le soin que nous prîmes de ne faire aucune allusion au lendemain ni à « notre amour » me parut

une nouvelle complicité. Comme pour mieux se faire connaître, Hélène laissa parler des souvenirs. Enfance et jeunesse, étés à la campagne, dans l'Ain. J'entrevis une maison sous des tilleuls, dans une combe où se déroulaient des prés si vite humides que la fin d'août y faisait déjà poindre les colchiques. Je vis Hélène adolescente, dans une vérandah « horrible, à vitraux », avec une paroi garnie de livres défendus. A l'automne, les pieds posés très haut sur la grille d'un poêle de fonte, elle y séchait ses souliers mouillés par les promenades. Sa mère la grondait : « Tiens-toi donc mieux, comme une jeune fille ! » Ces souvenirs, gaîment rappelés, la faisaient ma camarade. Un instant, elle me parla de ma mère, « si sympathique, mais intimidante ». J'imaginai une grande fille gauche devant maman. Je parlai de mon séjour, très sentimental, en Angleterre, après le bachot. Tout cela rapprochait de ma jeunesse la sienne, plus lointaine.

— Petite fille, j'étais plutôt farouche.

— Vous l'êtes encore !

— Que vous faut-il ! Je me permets une folie comme ce dîner, et ce graves...

Elle était ravissante, en bleu foncé, sous un large chapeau de velours à aile retroussée, couvert de violettes sombres. Plus sérieuse tout à coup, elle évoqua ses solitudes d'orpheline.

— Je vous ennuie, hein ?

Je jurai que non. Mais, à vrai dire, je pensais, tout à côté d'elle, à des réalités prochaines. Et puis, mon Dieu, le passé est le passé. Mais, pour ne pas la peiner, j'assurai qu'elle n'était sûrement pas aussi jolie alors qu'aujourd'hui. Elle hocha la tête.

Fébrilement, tandis qu'elle piquait des raisins bleus, je me demandais quel asile trouver, le lendemain, pour nous deux. Une idée, peut-être folle, me traversa.

— Je voudrais que vous voyiez comment j'étais, moi, autrefois. Vous ririez bien ! Oui, laissez-moi vous montrer le portrait d'un certain matelot frisé...

— Où ça ?

— Dans notre salon, rue de Berri. Car il y trône, hélas ! Si vous vouliez, nous y ferions un saut demain.

— Peut-être...

... Quand nous sortîmes, l'air était doux et moite. Elle voulut aller à pied jusqu'à l'Étoile. A chaque réverbère, je voyais son profil qu'elle tourna deux fois vers moi sans un mot. Au coin des Champs-Élysées, elle prit, seule, une voiture.

◘

Ce fut un jour de Toussaint, tendu de brume imprégnée de soleil, sur un Paris blond et presque tiède. J'arrivai au Rond-Point un peu avant Hélène. Combien de fois tirai-je ma montre, pendant ces quelques minutes? Puis, sans un mot, nous nous mîmes à marcher. Des promeneurs en groupes s'en allaient. En passant avenue Montaigne, devant la maison de Jules, j'eus peur qu'il ne surgît, Et pourtant j'en eusse été fier.

Hélène avançait allègrement, tout heureuse du beau temps. Jusqu'où se proposait-elle de m'emmener, moi qui ne pensais qu'à ce qui *devait* arriver, cette même après-midi? Je revoyais tout ce que j'avais fait le matin. Quatre étages, rue de Berri. Dans l'ascenseur, un de mes trois paquets est tombé — pas la bouteille de porto, heureusement — les biscuits. L'appartement de ma famille, chauffé, sentait le renfermé : vite, les fenêtres du salon grandes ouvertes. Le petit marin en piqué blanc se cambrait dans son cadre, sans se douter de son rôle... Ma chambre à coucher déguisée en fumoir semblait morte, avec les coussins en pile dans un coin. Je les disposai sur le tussor marron du lit-divan et sortis d'un tiroir quelques bibelots et cadres de photographies pris au hasard, « pour faire habité ». Le feu était préparé dans la cheminée grise. Mais il fallait un plateau pour la bouteille, les sablés (plusieurs cassés, naturellement!) et les raisins. Les armoires de la salle à manger n'étaient, ô chance, pas fermées à clé; j'y pris deux des plus jolis verres et un tire-bouchon. Les raisins m'ayant poissé les doigts, j'entrai dans le cabinet de toilette contigu à ma chambre. Le gros flacon d'eau de Cologne était encore à demi-plein. Je tirai du placard à linge deux essuie-mains anglais.

Puis j'avais couru acheter des anémones, du mimosa. Henriette, la fleuriste, m'avait proposé du feuillage « parce que c'est plus gai ».

— Alors, ça va toujours, monsieur?

Son air me parut ironique. Pauvre innocente! Pouvait-elle se douter de l'ampleur que prend l'amour chez les vrais amants? Que je me sentais loin de sa frimousse pâle, de son fichu, de son regard sans passion et sans mirages!

— A quoi pensez-vous? fit Hélène sur le pont de l'Alma.

— A... à vous.

Mais, glacé d'angoisse, je revoyais un dessin du *Rire :* un jeune homme achevant ses préparatifs dans sa garçonnière (petits gâteaux, flacon, bouquets), se dit : « A présent, cent sous qu'elle ne viendra pas! »

— Où me conduisez-vous? me demanda justement Hélène.

— Voulez-vous rentrer?

— Rentrer?

— Enfin, voir mon portrait?

Arrêtée, contre le parapet, elle me regarda d'un air si gentiment narquois que j'en perdis contenance.

— Rien ne nous presse, Henri.

Un taxi nous posa près du Champ-de-Mars où l'on commençait alors à construire des maisons, en bordure d'une sorte de parc étroit, nouvellement planté. L'après-midi déclinait. Nous prîmes une allée courbe. A travers les jeunes arbres, on distinguait, çà et là, les immeubles neufs dressant leurs cubes d'ombre. Et nous nous trouvâmes presque seuls. Un enfant, poursuivant sa balle, se jeta contre nos genoux. Mais, après quelques pas, tout fut désert. Paris oubliait cette bande de terre, de gazon citadin, et les troènes, et les érables défeuillés sur lesquels glissait un ciel étrangement suave, couleur de colombe. Nous nous assîmes, tant il faisait doux. A notre tour, nous pouvions oublier la ville, nous étions libres, et liés par nos mains unies. Derrière nous, sur une piste cavalière, un double galop s'éloigna vers l'École Militaire. La tête d'Hélène se posa contre mon épaule et nous nous étreignîmes sans un mot, comme des amoureux du dimanche, en un crépuscule de province.

— Vous me faites oublier tout, murmura-t-elle. Et tout est simple...

Un souffle plus frais, qui sentait la nuit et les bois, nous

fit lever et nous partîmes vers des lueurs de réverbères parmi des feuilles envolées.

— J'ai un peu froid, dit-elle.

Nous suivions une avenue déjà sombre. Dans un vilain petit bistro, à travers une porte embuée, brillait une suspension de fonte.

— *Café des Déménageurs* ! lut-elle en riant un peu.

L'inscription en grosses majuscules courait sur le crépi sale, à côté d'un entrepôt de « bois et charbons ».

— J'ai froid, dit-elle encore. Entrons là.

J'avoue que je trouvais bien compliqués les caprices d'une femme honnête. Peut-être voulait-elle se dépayser encore plus... Et il me fallut, debout devant un zinc, parmi des relents, boire un café détestable qui m'échauda la langue. « Et dire que le café va encore m'énerver ! », pensai-je. La servante nous regardait avec un sourire gênant. J'entraînai Hélène.

... Dans l'ascenseur, je la vis étrangement pâle. Dès le vestibule de l'appartement, elle se retourna vers moi, cacha son visage dans ma poitrine. Et je la conduisis le long du couloir, à demi-titubante, jusqu'à ma chambre. Là, brusquement, elle jeta sa toque sur une chaise et se tint devant moi, respirant vite. On y voyait peu clair : j'allais tourner un commutateur :

— Non, non ! fit-elle.

Je lui ôtai sa jaquette sans qu'elle résistât.

— Avez-vous encore froid ? balbutiai-je en la serrant.

— Ne me faites pas peur... murmura-t-elle. Je suis ici pour que vous soyez heureux.

Nous nous étions abattus sur le divan. Et, comme je la tenais là, vaincue enfin, un orgueil fiévreux m'envahit. Je ne me doutais pas que je devenais cruel, moi si tendre jusque là. Elle était proche, elle était à moi, car tout entière elle consentait. Je rejetai deux coussins, soulevai un coin du tissu brun qui couvrait le divan. La blancheur d'un drap, d'un oreiller parut.

— Non, non, redit-elle. Laissez-moi, laissez-moi un instant... jurez-moi que vous n'allumerez pas.

Dans le cabinet de toilette, je me vis un peu dépeigné.

Vite je passai un veston d'appartement assez joli, ôtai mon col très haut, nouai un foulard, m'inondai d'eau de Cologne, car ma main tremblait. Puis j'écoutai le silence qui me troubla encore plus. A mi-voix, j'appelai.

— Oui... répondit-elle.

Ce que furent les instants qui suivirent, dans la chambre où s'établissait la nuit, je m'en souviens comme de la plus émouvante joie que la vie m'ait accordée. Un abandon d'abord presque inerte, puis une fougue lentement éveillée, comme si Hélène eût passé peu à peu d'une sorte d'inexpérience, de réserve, à un don total d'elle-même. A peine soupira-t-elle une ou deux fois mon nom. Et c'était comme un appel plaintif.

— ... Que tu sois heureux, murmura-t-elle... Ne pas te perdre...

Puis elle s'arracha de mes bras un instant, pour y revenir peu après, toujours muette comme quelqu'un qui s'obstine. Nous nous serrions dans l'ombre, et je balbutiais mon bonheur. Par la porte du cabinet de toilette éclairé, une lueur venait jusqu'à nous. Soulevant la tête, je distinguai sur le fauteuil quelques vêtements jetés.

Alors, moi qui n'avais eu affaire jusqu'à ce jour qu'à des amies d'un genre tout autre, je me demandai, le tumulte s'apaisant en moi, comment je devais me comporter. Être à la fois chaleureux et correct? Le mutisme de ma compagne me déconcertait. Vainqueur intimidé, je n'osais parler de porto, de nourriture, ni de rien de pratique. J'hésitais même à redire ma gratitude : cela eût risqué de faire paraître les choses plus graves qu'elles ne me semblaient. Mais une aisance allègre eût pu sembler cynique à cette silencieuse. Pour cacher la perplexité de mon cœur, qui était comblé et fier, je cherchai de la main son visage, pour une caresse.

Il était inondé de larmes.

— Hélène! ma chérie.

— Laissez-moi... Ne m'en veuillez pas.

Sa voix était enrouée. Que penser? Que faire? L'amour, avec une femme comme elle, c'était donc cela! Si dramatique! Et si court, le bonheur? Aussi court que le plaisir... Moi qui étais satisfait de tout, d'elle, de moi! Je me levai,

trouvai à tâtons la lampe, l'allumai. Mon corps, interposé entre la lumière et Hélène, laissait mon amie dans l'ombre. Pour la ménager encore, je posai la lampe sur un fauteuil dont le dossier fit écran. J'étais désolé et incapable de réfléchir. Dire qu'avec les autres tout était si facile, si insouciant... après. Même quand on se disputait un peu ! Hélène tenait ses paumes sur ses yeux. Lui tendant mon ravissant mouchoir, je me sentis plus bête qu'il n'est permis de l'être. Je n'osai pas allumer une cigarette. Je m'assis à côté d'Hélène, qui se protégea aussitôt de ses bras nus qu'elle croisa sur sa gorge.

— Voyons, voyons ! lui dis-je en l'embrassant.

Et j'ajoutai, avec une gaucherie déplorable :

— Vous ne m'aimez donc pas ? Moi qui vous adore.

Elle passa sa main sur ma tête en appuyant, comme pour me tenir là ou pour me faire baisser le front, et que je ne visse plus sa figure. Son genou tremblait contre le mien, et elle frissonna tout entière. Vite je me précipitai vers la cheminée, glissai une allumette sous le papier qui, naturellement, se mit à fumer. J'en froissai encore un morceau, grattai trois allumettes de plus. Cela me laissait une minute pour voir plus clair. D'un coup de main, je repeignai mes cheveux en désordre. Puis, me relevant, je pris Hélène dans mes bras et la portai presque, jusqu'au grand fauteuil où se posait le reflet du feu. Mais elle n'y resta pas, saisit en un coin obscur sa jupe, je ne sais quoi d'autre, et disparut dans le cabinet de toilette dont elle ferma la porte. J'avais eu le temps de voir son visage sans expression.

Ainsi, mon court triomphe prenait un bizarre aspect de défaite. Étais-je donc dans mon tort, et pouvais-je donner à Hélène quelque chose de plus ? Je l'aimais ! Du moins croyais-je alors que c'était cela, aimer. J'eus soudain la sensation anxieuse que je ne connaissais rien de la vie, et cela au moment où la vie semblait m'accorder la plus belle faveur. Pourtant, tout à l'heure, ce n'était certes ni une victime, ni une insensible que j'avais tenue. Des souvenirs tout proches flambèrent en moi, comme les bûches flambaient à présent qu'elle n'était plus là. Je me rassurai : Hélène venait d'avoir un instant d'émoi bien naturel. J'emplis deux verres de porto, allumai une lampe de plus. Optimiste, je plongeai ma

figure dans la touffe d'anémones ; je crois même que je chantonnai...

Or Hélène rentrait dans la chambre. Ses traits, légèrement poudrés, étaient calmes. J'en fus heureux : les choses allaient redevenir légères. Je vis pourtant qu'elle m'observait.

— Eh bien? dit-elle d'une voix mate, je vais partir. Oui, oui...

Et, après un temps, elle murmura, indécise :

— Est-ce que vous êtes content?

Je répondis par un baiser qu'elle ne me rendit pas. Debout près du guéridon, elle avait l'air d'attendre, les mains pendantes et ouvertes, le visage baissé vers la lampe.

— Content? repris-je. Est-ce le mot qu'il faut dire, mon amour, quand je ne pense qu'à vous garder ici ! — elle fit un infime refus de la tête — ou à vous revoir le plus tôt possible.

— Henri, dit-elle sérieuse, que suis-je pour vous?

— Mais... tout !

Je crois qu'elle haussa un peu les épaules. C'était consternant : malgré ma sincérité, aucun de mes mots ne sonnaient très juste. Mais jamais encore on ne m'avait posé de questions après l'amour. Jamais je ne m'en étais posé à moi-même. Bien sûr, j'étais plein d'une immense gratitude, et repris même d'une sourde convoitise. Mais elle me semblait soudain inavouable... Depuis un mois, j'avais cru qu'Hélène était pour moi tout l'amour, et voilà qu'elle n'était plus à mes yeux qu'*un* amour. Cela signifiait-il la médiocrité de mon cœur ou seulement sa jeunesse? Ma fierté de tout à l'heure était bien loin. Je m'irritais même de sentir un obstacle inexplicable entre moi et cette absente. J'eus une horrible envie de lui demander si elle en était à sa première aventure. Je n'en doutais point, et cela m'intimidait d'autant plus.

— Ma chérie... — et, la voyant si sombre : — Que me reprochez-vous?

— Rien, sinon ce que je me reproche à moi-même.

Elle eut un geste de lassitude. Et tout à coup je revis — au delà d'Hélène Hariel qui, machinalement, prenait le verre de porto tendu par moi — je revis Huguette, ô impiété ! Huguette, l'an dernier, dans sa chambre, rue des Martyrs — martyrs, ni elle ni moi ne l'étions, certes — Huguette qui,

sans se rhabiller, faisait du thé (sa manie) sur la lampe à alcool et sifflotait. Or, ici, Hélène — madame Hariel — l'air anxieux, refusait de s'asseoir, écartait mes bras qui voulaient la reprendre. Quel dommage ! Dire que, moins novice — et surtout moins sincère — j'eusse réussi peut-être à sauver alors quelque chose de cet amour, de ce désastre...

— Vous êtes tout pour moi, chérie, redis-je avec une ferveur d'enfant.

— Peut-être...

Ses yeux errèrent. Le feu n'était plus qu'un petit tas rose et gris. Elle regarda l'un des rayons de livres :

— Vous avez encore vos Jules Verne !

— Je les ai laissés là pour finir la rangée... à cause de la reliure rouge.

Elle remettait sa toque, avec un seul coup d'œil dans la glace.

— Bien sûr... nous sommes ici dans votre famille... — Sa voix s'étouffa : — C'est pire que tout.

Interdit, je la vis qui frissonnait.

— Oui..., Henri, vous appartenez encore un peu à votre enfance, à mille choses...

— Mais non, non ! fis-je bouleversé. Je ne pense qu'à vous, je suis un homme ! Et je me réjouis déjà, chérie, de... demain.

Je lui pris les mains et embrassai encore une fois sa jolie joue :

— Tenez, je respire sur vous mon eau de Cologne, c'est un symbole ! Alors, demain, n'est-ce pas ?...

Et j'ajoutai ingénûment :

— Tout à l'heure, vous avez été heureuse, voyons ! Et moi aussi !

Je la tenais encore par la main... Sans me regarder, appuyée au coin de la cheminée, elle tourna le bouton d'une applique. Deux cadres que j'avais mis là au hasard, le matin, brillèrent. Elle prit le plus grand, y vit plusieurs jeunes gens et jeunes filles qui riaient sur une grève, au bord du Léman où des voiliers fuyaient dans une régate.

— Y êtes-vous, Henri ? Oui, là.

— L'été dernier... expliquai-je.

Elle prit un autre cadre que, d'instinct, j'eusse voulu lui enlever vite.

— Votre mère...

Hélène avait éclaté en sanglots.

Et moi, assis près d'elle, navré, sur le divan remis en ordre, j'essayais de la consoler, mais elle secouait la tête comme quelqu'un qui refuse.

— Jamais nous ne pourrons nous rejoindre, Henri !

Elle parla en s'arrêtant souvent. J'avoue que je comprenais à peine.

— J'ai été une folle... J'aurais dû m'écarter de vous tout de suite. Mais quand on est si seule !... Et puis, j'avais tant de rancune. Mais on ne peut pas se venger de la peine qu'un homme vous fait. Quant à réparer sa vie, et un deuil... quelle illusion. J'ai poursuivi je ne sais quelle vague espérance. Mais nous voici dans le réel.

— Vous me désolez, Hélène !

— Pourquoi ? Tout ça est normal... Vous m'aimez autant que cela vous est possible. Et vous, ne m'en veuillez pas...

Elle prononça, comme elle ne l'avait jamais fait encore : « Mon chéri », d'un ton qui me fit penser, malgré moi, à de grands adieux, à la mort. Oui, j'étais coupable sans le savoir. Envers qui ? Envers quoi, plutôt ?

— Mais notre amour commence à peine ! balbutiai-je.

Elle secoua doucement la tête. Puis, d'un ton léger, qui contrastait :

— Je vais goûter ce beau raisin. Vous avez fait de si gentils préparatifs...

On eût dit qu'elle voulait paraître tout simplement en visite.

— Et puis j'emporte trois anémones. Voilà. C'est dommage, le mimosa devient tout de suite sec, si on fait du feu.

— Non, non ! Vous n'allez pas partir. Et toute seule, sans moi !

— C'est mieux, dit-elle posément. A cause de votre concierge. Il faut penser à ça.

— Vous n'avez pas le droit de me laisser ! Quand vous reverrai-je ?

Elle entendit bien une sorte de cri dans cette question.

— Mais... demain, si vous voulez. Après-demain...

— Ici ! suppliai-je.

— Non : chez moi... Ou chez Véra. Mettons : chez moi.

Son ton, si naturel, et si défensif pourtant, me semblait une provocation.

— Oui, demain, à six heures... Après tout, est-ce la peine?

Elle ouvrait la porte, je la suivis. Au vestibule, dans l'ombre (car, marchant derrière elle, je n'avais pu allumer le plafonnier), comme je cherchais à l'embrasser encore une fois :

— Ne gâtez rien. Pardon... Rien n'est de votre faute...

... Il me fallut dîner en face de ma grand'mère. Elle ne me questionna pas, n'eut l'air de rien. Mais, très distante, elle me conseilla de me coucher en sortant de table, me trouvant « une mine de papier mâché ». Je pensai à Hélène, seule chez elle. Après tout, une telle rentrée dans ma famille était moins plaisante encore pour moi. J'étais bien à plaindre.

⊡

Le lendemain, j'entrai dans son petit salon d'hôtel le cœur galopant. Après vingt-quatre heures de chagrin, j'avais presque retrouvé l'espérance. Je m'étais innocenté à mes propres yeux, ce qui, à vingt et un ans, est facile.

Mais j'ai vite compris mon erreur : Hélène avait cette expression affectueuse qui est la pire défense d'aimer — et même de paraître se souvenir. Puis, d'un coup, sa figure changea, exprimant une émotion qui rejoignit la mienne. Elle redit quelques mots de sa vie, comme pour une suprême excuse. Je me rappelle ceux-ci :

— En nous, il peut y avoir des fantômes que nous ne devons pas troubler.

Puis, un peu après :

— Ce que j'ai fait hier, je l'ai fait pour vous garder... et cela m'a montré que j'étais vouée à vous perdre. Peut-être parce que je manque de courage. Vous ne me comprendrez que dans longtemps. Et ce n'est même pas sûr.

— Mais, Hélène, vous me faites un mal affreux !

— Vous le croyez, et cela vous humilie un peu.

Je restai interdit par cette douceur triste et résolue. Les bruits de la rue montaient, crieurs de journaux, voitures ou

je ne sais quoi. J'eus la sensation d'être démuni, incapable, devant quelque chose de trop grave encore pour moi, de trop profond, comme dans certains rêves où l'on est en face de quelqu'un qui appelle, à qui l'on répond de toutes ses forces — et ni l'un ni l'autre n'entend... Après quelques secondes lourdes, la Providence eut pitié de nous.

— Hou, hou ! C'est moi. Est-ce que j'entre ?

Emmitouflée de vieille fourrure, sous un turban de jais terni, madame Riporska s'élança, toute en sourires. Elle appuya sur les joues d'Hélène le plâtrage des siennes, me donna sur les doigts deux tapes d'amitié, puis nous regarda successivement, avec une admirable mine de duègne fureteuse qu'enchante une intrigue. Mais, plus rien, hélas, ne justifiait l'éclair complice de son petit œil...

— Je vous surprends, mes bons... mes bons chéris.

Hélène s'est alors forcée à rire. Moi aussi, avec une fureur intime. Et je suis parti. Véra penserait ce qu'elle voudrait.

Ce soir-là, quand je sortis, je passai en vain partout où je pouvais espérer rencontrer des camarades. On eût dit qu'ils étaient tous morts. La multitude de Paris n'était pour moi qu'un immense désert où déambulait, en pardessus à taille et en melon anglais, à vingt et un ans et nullement glorieux, l'amant d'un jour, l'amant triste et désorienté d'une femme honnête.

◘

Je ne dirai pas en détail ce que fut le dîner des Épaves, la semaine suivante, avant « une heure de musique » offerte à quelques autres intimes plus cossus, dont madame de Maupré qui protégeait la cantatrice.

A table, tout ce qui dépend d'une maîtresse de maison fut parfait : menu, fleurs, bonne humeur. Les chanoinesses, le docteur, le baron et les autres, rayonnaient, me sembla-t-il. Avec des appétits splendides. Autour de nous, Prosper et son acolyte volaient, munis de bouteilles respectables.

— Allons, il faut être gais ! répétait grand'maman. Méfions-nous de l'arrière-automne et soignons-nous un peu.

Et, assez rouge, avec sa meilleure perruque et ses émeraudes, elle reprenait du champagne.

Oui, tout fut parfait. Sauf qu'Hélène Hariel était là. Je n'avais pas oser dissuader ma grand'mère de l'inviter. Plus que jamais, je devais dissimuler. Encore une découverte... Je pense qu'Hélène n'avait pas voulu refuser. Nous ne nous étions pas revus. J'avais reçu d'elle une petite lettre d'amie, que n'importe qui, hélas, eût pu lire — même Prosper — mais qui implicitement me disait adieu.

Tout le monde pouvait la croire contente. Moi je distinguai, une ou deux fois, dans ses yeux, le reflet sombre. Mais le pire, c'était l'atmosphère de complaisance que les Épaves créaient autour d'Hélène et de moi : coups d'œil d'Anna Grasselier, soupirs sentimentaux de Lucie, allusions aux êtres jeunes qui peuvent encore aimer (au moment du Pommery).

— Qu'ils en profitent ! fit le baron avec force.

Grand'mère, je dois le dire, prenait peu à peu une drôle de mine pas très satisfaite. Le docteur même eut pour moi plusieurs sourires. Ces intimes semblaient vouloir nous choyer, madame Hariel et moi, presque nous féliciter. Car le monde est toujours en retard, ou en avance, pour juger où en sont, ensemble, un homme et une femme.

Aussitôt après le café — pour nous laisser tête à tête — nouvelle conjuration des Épaves : elles s'entassèrent dans le petit salon sous prétexte qu'il y faisait plus chaud, et réussirent à y entraîner ma grand'mère. Et nous fûmes seuls, Hélène et moi, devant le mobilier de Beauvais, vide. Alors elle m'adressa le plus loyal regard et me dit :

— C'est bien que nous nous soyons revus ici. Je vous demande pardon... Et, n'est-ce pas, nous nous reverrons encore, comme des amis.

— Bien sûr, bien sûr...

— Malgré tout, nous trouverons bien des choses à nous dire, de temps à autre.

J'étais déconcerté. Elle, calme, décidée. Je lui en voulais, et je la sentais plus noble que moi, quoique je fisse.

— Il fait un peu froid, dit-elle. Rejoignons-les.

— Pas encore !

— Si.

D'ailleurs, mon aïeule, assez imposante ma foi, avec son haut collier-de-chien qui la grandissait, mon aïeule vigilante

m'appelait pour accueillir avec elle, toutes portes ouvertes, les mélomanes d'après-dîner.

... Or, tandis que la protégée de madame de Maupré égrenait les *Chansons grises*, puis le *Rondel de l'adieu*, devant un auditoire charmé ou somnolent qui sursauta soudain en apprenant que *l'amour est en-fant de Bohème*, pendant cette heure, tapi dans un coin d'où je voyais le profil d'Hélène de l'autre côté du salon, je me mis à réfléchir comme jamais. Il me sembla tout à coup que ma jeunesse, ou du moins une certaine forme de ma jeunesse, de ma légèreté, était finie. Une femme, toute différente des autres, m'avait pris. Ou bien m'avait-elle perdu? N'avais-je voulu que lui plaire, tandis qu'elle espérait aimer?

Cette soirée de mélodies et d'orangeade reste comme un de mes plus profonds souvenirs. Il m'accompagne encore. Je me demandais lequel, de cette bien-aimée en somme inconnue et qui souriait — ou de moi — lequel avait donné le plus de lui-même et souffrait le plus. Je ne doutais pas, alors, que ce fût moi. Des applaudissements éclatèrent. Madame Hariel ne me regarda plus.

... Sitôt seul dans ma chambre, je décrétai avec amertume :

— Les femmes n'ont pas de cœur!

Mais je sais aujourd'hui que ce n'est pas toujours elles qui en ont le moins. Car je n'ai compris que plus tard l'enseignement de cette première peine, le pouvoir infini qu'ont les hommes de faire du mal — et ma première faute, involontaire, contre l'amour.

JACQUES CHENEVIÈRE

LES GRANDS THÈMES DU CINÉMA

Quand on suit au jour le jour la production cinématographique, sa diversité, sa confusion semblent défier tous les classements. Le détail de chaque film cache l'ensemble, les contradictions fragmentaires des tendances obscurcissent les grandes directions. Mais lorsque, comme je le fais ici, on jette un coup d'œil rétrospectif et général sur ce qui a paru dans une période de trois ou quatre mois, des lignes, des repères se dégagent de cette complexité qu'on avait jugée indébrouillable. Des élans, des masses s'organisent. Selon les années, selon les saisons, on distingue des répartitions particulières de forces, des mouvements qui emportent cette matière enchevêtrée, qui lui donnent un sens et un rythme. Cet ordre, parfois assez indécis, qui se crée par l'éloignement et la perspective, il ne dépend pas toujours des mêmes principes, il change souvent ses formes, son architecture, ses éclairages. Parfois, et c'est le cas le plus fréquent, les différents crus donnent leur saveur particulière aux films qu'ils ont produits ; l'Amérique, la France, la Russie, l'Allemagne gardent chacune leur bouquet d'origine et la distribution des ouvrages se fait d'après le mode national. D'autres fois, les grands courants d'idées ont plus de puissance que le sol où ils se manifestent et nous avons alors une vague de romantisme, de réalisme, d'héroïsme guerrier, de pacifisme huma-

nitaire, de jeunesse joyeuse ou tourmentée, d'optimisme ou de pessimisme. La plupart du temps, les choses, du reste, ne se présentent pas avec autant de simplicité ; les éléments autochtones et universels se coupent et interfèrent ; il en résulte des combinaisons assez savoureuses et difficiles à analyser.

Actuellement, il n'existe plus guère, sauf quelques exceptions rares et fortuites, que deux pays où l'activité cinématographique vise et atteigne un champ international : les États-Unis, par la quantité, l'organisation commerciale et, aussi, la qualité et les ambitions de quelques ouvrages de technique brillante et de haute aspiration ; en second lieu, la France qui, si elle ne peut lutter au point de vue strictement industriel, a du moins acquis, grâce à l'application de ses artisans et au talent d'une demi-douzaine de metteurs en scène, un style propre, une originalité qui lui assurent à l'étranger des débouchés considérables et une place de choix. L'Allemagne et la Russie se renferment dans le ronron d'une propagande intérieure qui fatigue le monde et ne trouve plus d'issue. L'Angleterre, qui avait donné de grands espoirs, nous a déçus et s'obstine aux grandes machines à spectacle, riches, coûteuses, et sans caractère. L'Italie tâtonne, et durant ces derniers mois l'Autriche se répétait inlassablement.

Il est impossible, en ce qui concerne les productions récentes, de citer un film de quelque valeur, de quelque signification, qui n'appartienne pas à l'Amérique ou à la France. Les premiers conservent leurs vertus de force, de rapidité et de clarté du découpage, d'excellence et de variété de l'interprétation. Les nôtres plaisent chez nous et en dehors de nos frontières par un certain raffinement de la conception et de l'exécution, par la liberté du ton, par la personnalité et la simplicité de nos comédiens de théâtre, qui, après beaucoup d'efforts pauvres de résultats, se sont soudainement et merveilleusement adaptés à l'optique de l'écran.

D'une vue cavalière sur cette rivalité franco-américaine récente, et en ne s'attachant, naturellement, qu'aux meilleures bandes, les seules qui marquent une saison, il résulte que les différences proviennent plus de la manière de traiter les sujets que des sujets eux-mêmes. Les mêmes substances, les mêmes atmosphères, les mêmes milieux tentent nos réalisateurs et

ceux d'Outre-Atlantique ; quelques thèmes essentiels commandent leurs inspirations, fort éloignées dans l'espace, mais qui se rejoignent malgré la distance et obéissent à on ne sait quel mot d'ordre qui règne sur le monde.

*
* *

La guerre hante toujours les imaginations. *On lui donna un fusil*, de Van Dyke, témoigne de l'horreur des Américains pour elle et de leur peu de goût pour les interventions en Europe. Jimmy, garçon timide et peureux jusqu'à la lâcheté, devient, dès qu'il débarque au front, en 1917, une sorte de héros. Habitué au meurtre, il ne peut se plier à nouveau à la discipline sociale de paix et prend la tête d'une bande de gangsters. Lourde invraisemblance et point de départ extrêmement arbitraire. Sans doute, nous avons vu des hommes effacés et paisibles nous révéler au feu leur nature véritable, une âme violente, et quelques-uns d'entre eux, en ayant réchappé, ont éprouvé de la difficulté à se réadapter à leur ancienne vie régulière et monotone. Mais que ce froussard de Jimmy se soit brusquement transformé en risque-tout, en soldat de coups de mains, cela, je vous le jure, mon expérience ne me l'a jamais montré. Pourtant ce film déconcertant, à la fois puéril et mélodramatique, possède à de certains moments une profondeur naïve, atteint parfois les sommets, s'élève au tragique dépouillé. Le reste du temps, il s'abaisse dans les banalités, le prêche pacifiste primaire et le cuisinage de cinéma guerrier où l'on a dosé, tant bien que mal, les batailles qui flattent les yeux et les instincts inavoués des spectateurs, avec l'humanitarisme qui caresse leur cœur sensible et leurs appétits moraux. Mais, de cette œuvre à demi-avortée, ensevelie sous les poncifs, émergent des morceaux magnifiques.

Après nous ramène les principaux personnages de *A l'Ouest rien de nouveau*, le livre célèbre de Remarque. Ils ont souffert, supporté la terrible épreuve du sang et de la mort ; à bout de force, déprimés et mûris, remplis d'une espérance vague et grandiose dans l'avenir de l'humanité, ils regagnent leurs foyers. La révolution gronde en Allemagne ; les gens de

l'arrière n'ont rien appris, rien compris ; ils se partagent en imbéciles, en exploités, en jouisseurs et en profiteurs. Le désastre moral achève le désastre militaire et déjà, les blessures à peine cicatrisées, la course aux armements commence. Beau sujet, qui n'a que le défaut d'embrasser trop de choses, de tendre à l'éparpillement et, réalisé à Hollywood, dialogué en anglais, de ne pas nous frapper par une vraisemblance, une authenticité inattaquables. *J'accuse*, d'Abel Gance, se rattache, du point de vue idéologique et sentimental, aux bandes dont nous venons de parler. Le vieux thème, cher à son cœur, développé déjà dans le film silencieux qui portait le même titre, il le pousse jusqu'à la résurrection des morts qui surgissent de leurs tombeaux pour arrêter un autre conflit et obliger les hommes à proclamer les États-Unis de la terre. Quelle discrétion, quelle concision, quel refus de l'effet facile exige une telle matière ! Mais le ciel, qui a comblé Gance de tous les dons, ne lui a réparti que chichement ceux de la discrétion, de la concision, du refus de l'effet. Il en résulte un bouillonnement chaotique, semé de traits où l'on discerne la patte d'un maître, des piétinements, une longue rhétorique de mots et d'images, un vaste tableau d'épilogue enfin, une marche de spectres qui a du pathétique et du lyrisme, qui éclate trop tard, qui couronne un édifice sans consistance, où s'entassent apocalyptiquement le sincère, l'excessif, le maladroit et le sublime.

*
* *

Quand on quitte la proche Histoire, celle qui demeure d'actualité, on peut compter sur les doigts les époques et les héros qui intéressent les dictateurs de l'écran : Pierre le Grand, Henri VIII, Christine de Suède, Élisabeth d'Angleterre, Louis XI, Marie-Antoinette, François-Joseph et sa romanesque famille. Mais trois surtout tiennent la vedette et ne semblent pas près de la lâcher : Jeanne d'Arc, Napoléon, Catherine de Russie. Ces deux derniers accaparent encore, ce mois-ci, la pellicule. La grande Catherine parle français et *Tarakanova* nous trace sa lutte impitoyable contre la jeune

prétendante au trône qu'elle abat assez aisément, ses amours avec Orloff, le beau favori séduit par la proie qu'il devait livrer à la Souveraine. L'ouvrage a surtout une valeur de spectacle ; la somptuosité de la présentation, les palais vénitiens ou moscovites, les escaliers, les vaisseaux de haut bord écrasent les acteurs. Pour *Marie Walewska*, qu'incarne avec un naturel admirable, tour à tour passionnée, juvénile, tragique, et sans qu'on aperçoive jamais les joints du métier, l'incomparable Greta Garbo, Charles Boyer a dû, effort assez paradoxal, apprendre l'anglais. Il a composé un Napoléon brusque, varié et, en plusieurs passages, puissant. Le tout a de la cadence et de l'émotion, ne languit qu'au dernier tiers où les scènes se morcellent et se répètent. La main âpre et décidée de Clarence Brown se reconnaît aisément à la netteté et au romantisme du récit.

Jean Renoir, lui, a délibérément écarté de *la Marseillaise* les illustres ; à peine a-t-il peint un Louis XVI faible et bon, un peu endormi, intelligent et dépourvu de volonté, ballotté entre ses fidèles et le tiers-état que déborde déjà le peuple. Sa Marie-Antoinette ne fait que passer et manque totalement d'accent et de ce charme que lui concèdent même ses ennemis politiques. Il a préféré choisir pour centre d'humbles artisans, des Marseillais, qui enseignent à la France et à Paris *le Chant de l'Armée du Rhin*, cet hymne qui deviendra, ils ne le savent pas encore, celui de la Révolution. Tous les acteurs du drame, hommes du peuple ou nobles, sont submergés par des événements dont ils saisissent mal la portée, constituent les pions presque anonymes d'un jeu qui les dépasse. De nos volontaires provençaux, quelques-uns résistent d'abord à *la Marseillaise*, en discutent la mélodie et le poème. Le chant qu'ils sèment sur leur chemin, qui débarque et triomphe à Paris, il s'impose à eux-mêmes et ils l'imposent à leur insu. Ainsi les trônes s'écroulent, la nouvelle idole de la nation se substitue aux anciennes. Une accumulation de détails d'où se dégage une mystérieuse leçon de la politique du destin, voilà peut-être la formule même de la tragédie historique au cinéma, et que certains tableaux au moins de *la Marseillaise* réalisent. Pourquoi faut-il que Jean Renoir, ce judicieux ouvrier qui avait mis tant de bonne foi objective dans *la*

Grande Illusion, n'ait pas su, cette fois, mieux résister à la passion partisane? Pourquoi certaines répliques, trop applicables à l'actualité pour ne pas paraître dictées par un souci de polémique? Pourquoi certaines déformations des données historiques, l'adoucissement constant des violences populaires, qui sont un fait autant que l'imbécillité, l'égoïsme de beaucoup des dirigeants? Pourquoi tant d'ombres obscurcissent-elles, alourdissent-elles, édulcorent-elles souvent une œuvre qui présente tant de beautés?

J'hésite à classer parmi les films historiques *Les Flibustiers*, feuilleton romanesque et pittoresque de Cécil B. de Mille. Cependant Jean Laffite, mauvais et plaisant garçon de Bordeaux, déserteur des armées de Napoléon, homme de course redouté, sauva des Anglais la Nouvelle-Orléans et mérita ainsi, rachetant quelques péchés assez voyants, une petite place au Panthéon américain. Pirate élégant, chevaleresque, bonne sauce guerrière, flibustière, le film divertira les petits et les grands enfants. *L'Or et la Chair* nous conte l'extraordinaire carrière de Jim Fisk, personnage de la légende financière yankee. L'action se situe au milieu du XIXe siècle et évoque les débuts de la puissance économique américaine. Malheureusement, les auteurs ont, à mon sens, un peu trop réduit l'envergure de cet aventurier génial de la Bourse, qui me tient particulièrement à cœur, ont trop plié sa stature aux canons du cinéma courant. *L'Affaire Lafarge* appartient presque au domaine de l'Histoire; cette énigme judiciaire n'a jamais cessé de passionner l'opinion. Pierre Chenal, un des plus sûrs espoirs de la jeune génération des metteurs en scène français, a découpé et monté cet ouvrage avec une adresse et une élégance dont les bandes de notre pays offraient, jusqu'à ces derniers mois, peu d'exemples. Il n'a pas négligé la leçon de *Thomas Garner*; il sait que, à l'opposé du théâtre, le cinéma a pour caractère essentiel de se mouvoir dans l'espace et aussi, surtout même, dans le temps, non pas selon l'écoulement logique de la durée, mais selon la vérité plus subtile d'une continuité spirituelle et psychologique qui colle au mouvement même de notre intelligence et de notre curiosité. Il a obtenu de la lumière, des visages et de la nuit la plus exacte collaboration. Pierre Renoir, le mari, victime

lourdeaude et niaise, confirme une fois de plus que nous ne possédons pas d'acteur plus large, plus nuancé que lui, qui s'adapte avec tant de conscience et d'aisance à la couleur de chacun des films dont il interprète un personnage. Marcelle Chantal, héroïne de ce drame de l'arsenic, peut-être criminelle, peut-être innocente, a beaucoup de pathétique, de naturel, de charme douloureux ; elle inspirera la pitié même à ceux des spectateurs qui la croiront coupable, et ne lui accorderont, comme le jury, que les circonstances atténuantes.

*
* *

Si certains sujets ont la faveur de l'écran, il arrive aussi que des films, dont l'affabulation et l'intrigue diffèrent beaucoup, se groupent par l'affinité de l'atmosphère. Nous avons eu tour à tour, et parfois simultanément, des séries d'ouvrages qui s'efforçaient de traduire, par-dessus une intrigue qui passait au second plan, le Cirque, la Rue, la Prison, les Mers du Sud, la Ville de province, le Désert, la Jeunesse, et bien d'autres thèmes. Quelques-uns nous reviennent aujourd'hui. Certes, il ne faut demander nulle nouveauté à *Hurricane*. Nous y cueillons les poncifs les mieux achalandés : le Polynésien champion de nage, sa fiancée vêtue de fleurs, les noces et les danses rituelles, le gouverneur qui ne comprend pas l'âme primitive. Rien d'inédit ; rien non plus qui égale le charme de *Moana*, la beauté naturelle des femmes et des torrents d'*Ombres blanches* ; mais la bande s'achève par une tornade longue, terrifiante, surprenante, où John Ford a déployé une maîtrise inouïe. Si la partie sentimentale et dramatique de *Légions d'honneur* ne possède que fort peu d'originalité, les scènes sahariennes ont beaucoup de vérité et de sûreté et forment le seul épisode remarquable d'une bande d'un ensemble assez solidement conventionnel. *Claudine à l'école* ne garde pas trace de la saveur acidulée du roman de Colette. C'est champêtre, joli, très joli, trop joli ; cela manque singulièrement de ragoût. *Mollenard* a la rare et grande vertu de nous peindre un homme, un caractère. En revanche ses deux volets, de ton très différent, se raccordent

avec une certaine gaucherie. Amorcée en récit d'aventures, la bande s'achève dans un demi-jour provincial de tranche de vie naturaliste ; au lieu de s'aérer et de s'épanouir en se développant, elle s'étrique au contraire et se racornit. Par bonheur, le héros, le capitaine du *Minotaure*, forban, trafiquant d'armes, enlisé à Dunkerque, a de l'étoffe, du pittoresque, des dessous de ruse et d'amertume qui le rendent capable d'assurer de la cohérence à cette marqueterie un peu désarticulée. *Prison sans barreaux* s'apparente au film russe *le Chemin de la vie*. Une jeune femme fait pénétrer la pitié, la générosité, la confiance dans une maison de redressement où se dégradaient de pauvres filles dévoyées, où régnaient des méthodes de dure discipline. Toute cette partie, la moelle même du sujet, est excellente ; Moguy y a gagné ses lettres de noblesse de metteur en scène. Les silhouettes précises, la lourdeur oppressante du début qui, peu à peu, s'allège et s'éclaire, tout cela témoigne d'une grande probité de métier. La tragédie d'amour, dont la trame noue ces tableaux, n'a qu'une médiocre vraisemblance ; le médecin, fiancé à la jeune directrice et qui s'éprend d'une détenue, est, de toute évidence, fabriqué pour les besoins de la cause ; il appartient à l'espèce des personnages inexistants, qui s'évanouissent d'eux-mêmes, dès qu'ils ont rempli leur fonction de commodité. Cela ne compte guère au regard des vertus solides de l'œuvre, de sa chaleur, de son émotion.

Le journalisme a souvent fourni aux scénaristes son curieux milieu où se mêlent l'excellent et le pire ; ils ne craignent pas, du reste, d'en forcer les contrastes. Carlo Rim a imaginé que, par une suite de circonstances ingénieuses et improbables, *Hercule*, pêcheur provençal de sardines, devenait soudain le propriétaire d'une feuille à gros tirage. Son ingénuité et son bon sens déjouent les machinations et les combinaisons criminelles d'un chef de publicité qui est, en dépit d'une certaine charge, le type le plus caractéristique, le mieux venu d'une comédie qui s'apparente par le ton d'âpreté comique et de férocité goguenarde à *la Joyeuse suicidée*. Le film américain, lui, fustige assez férocement l'immoralité profonde de l'information sensationnelle à tout prix, l'exploitation industrielle de la pitié et de la souffrance. Ben Hecht y a gravé

sa marque, son humour cynique, sec et jovial. Certains de ses épisodes, traités à l'emporte-pièce, constituent des morceaux d'anthologie d'une certaine forme de gaîté barbare propre à notre époque. Liam O'Flaherty, écrivain irlandais, a campé un *Puritain* bizarre, magnifique, parfois irritant. Ce garçon sauvage, renfermé, brûlant de sensualité refoulée, aveuglé par la mystique de la rédemption, du rachat par le sang, a assassiné une femme dont l'existence est un objet de scandale, et qu'il désire secrètement. Tournée en France sur un thème spécifiquement anglo-saxon, cette bande a étonné notre public, qui n'a pas l'habitude de coudoyer de véritables puritains. Peut-être aussi la matière choisie imposait-elle naturellement des heurts, des faiblesses de construction à cette tragédie intérieure d'une élévation et d'un intérêt exceptionnels, d'une substance neuve. On peut la rattacher, sans trop d'arbitraire, à la catégorie des films d'atmosphère. Les longues scènes qui se passent dans les faubourgs pauvres, sombres et pluvieux, frappent par la qualité de leur accent, la grandeur misérable du décor.

Une impasse sordide accapare aussi le rôle essentiel de *Rue sans issue*. Elle sert de terrain d'exercice à des garçons dépenaillés, hâves, troubles, agressifs. Un criminel endurci, qui y est né, y cherche les souvenirs d'une enfance maudite. Cependant un immeuble neuf et riche se dresse près de la venelle infâme et la guerre éclate entre ces choses qui semblent se défier, entre le concierge galonné et la bande des petits voyous auxquels le gangster prodigue les conseils sinistres. A la fin cette pouillerie tombera sous la pioche du démolisseur. Rien de plus durement moral que cette illustration de la lutte contre les taudis où les âmes et les corps s'avilissent. Aucune concession au pittoresque et au picaresque, où les gens d'Hollywood excellent et se complaisent ; un rythme lent qui rappelle parfois, avec moins d'excès, plus de souplesse et de vie, moins de parti pris ténébreux, le style du cinéma allemand de la belle époque. Les auteurs du scénario et le metteur en scène, William Wyler, qui ne nous avait jamais donné encore de si forte réalisation, n'ont pas commis la faute de tomber dans le prêche, de gauchir les personnages et de les raidir pour la facilité de leur exposition, de les sacrifier

à l'abstraction du thème. Non, ils ont écrit une chronique de faits divers, creusé des types simples, développé leur matière sans hâte, avec une énergie de touche et un détachement qui frappent vivement le spectateur, qui ne le contraignent pas et lui laissent, du moins peut-il le croire, le soin et la liberté de conclure.

Jacques Feyder, à son tour, a subi l'envoûtement du Cirque. Ne nous en plaignons pas ; cette heureuse circonstance nous vaut un spectacle d'une variété, d'une subtilité, d'une beauté plastique incomparables. Voici le type et le modèle d'un genre qui paraît superficiel au premier abord, mais qui, lorsqu'on en remplit avec une telle maîtrise les conditions et les obligations, se trouve singulièrement relevé dans la hiérarchie cinématographique. *Les Gens du voyage* ne sont pas le plus grand film de Jacques Feyder, et je continue à garder pour *le Grand Jeu* une tendresse de cœur ; mais jamais il ne nous avait si clairement démontré sa personnalité de créateur. Une trame de tout repos ne lui a servi que de prétexte ; son génie a gaillardement sauté par-dessus une anecdote sans originalité particulière. Ce qui, évidemment, l'intéressait avant tout, c'étaient le cheminement des caravanes sur les routes, le montage de la tente, l'entrée de l'écuyère, les gradins fourmillants, la croupe des chevaux, les tigres, le vagabondage ordonné de ce monde fermé, honnête et appliqué. Il nous offre, en fin de compte, un film muet, je veux dire par là un film où les images expriment tout, engloutissent le son et le langage, dont la mémoire ne retient que du silence et dont on peut rêver sans que les lèvres bougent. Même le motif conducteur des marteaux qui enfoncent les piquets de fer où s'attacheront les haubans du mât, même ce motif qui symbolise l'existence errante du cirque, son jeu éternel de déplacement, de démolition et de reconstruction, on l'isole parfaitement de son bruit, et sa cadence visuelle se suffit à elle-même, sa volée sonne par le seul rythme de son dessin. Françoise Rosay, sous sa perruque et ses brandebourgs de belluaire, dompte en force et en douceur ses tigres et son public.

*
* *

Je ne voudrais pas terminer cette revue de l'activité cinématographique récente sans m'incliner devant la tombe de deux précurseurs, Georges Méliès et Émile Cohl, qui, par une de ces mystérieuses coïncidences où se marque la poésie du hasard, sont morts le même jour, à deux heures à peine d'intervalle, et dans un état de dénuement qui porte témoignage contre notre société. Tous deux ont joué un rôle capital au moment où le cinéma sortait, tout armé, des mains de Lumière, hésitant, tâtonnant, oscillant entre le documentaire et la féerie, entre le divertissement pour enfants et la vulgarisation scientifique. A ces artisans très humbles et très vénérables nous devons les principes fondamentaux sur lesquels, malgré le parlant, nous vivons encore. Émile Cohl, avec son extraordinaire *Vie des microbes*, a présagé les *Silly Symphonies* et ouvert la route à Walt Disney. Georges Méliès a inventé le fondu-enchaîné, la surimpression et presque tous les éléments de la syntaxe de l'écran. Débordés par l'essor industriel de la pellicule impressionnée, ces hommes d'un modeste et lucide génie, ces amuseurs sans ambition n'ont pas tiré profit de leur travail, et la considération, sinon la gloire, ne les a touchés qu'au seuil de la mort, grâce à la ferveur d'un petit groupe. Le cinéma, avec l'âge, acquiert de tristes privilèges ; il se reconnaît des ancêtres et veille sur leurs tombes. Ces primitifs, que leur instinct ne trompait pas, ont tracé au film sa voie véritable. Toutes les fois qu'il a obliqué et perdu sa direction primitive, il s'est embourbé aux impasses du *théâtre d'art* ou de la comédie pseudo-littéraire. Espérons que la leçon ne sera pas perdue et saluons ces deux disparus, symboles d'une génération, et leurs compagnons sacrifiés, qu'ils représentent, et dont personne ne sait plus le nom.

ALEXANDRE ARNOUX

LA PEINTURE ANGLAISE AU LOUVRE

L'EXPOSITION de peinture anglaise installée pour quelques semaines au Louvre, dans l'ancienne Salle La Caze, ramenée aux dimensions qu'elle avait sous la Restauration, et dans les salles nouvelles aménagées au-dessus, se compose (sauf trois) d'ouvrages venus des collections publiques et privées de Grande-Bretagne. C'est la première fois que la National Gallery et la Tate Gallery se dessaisissent pour nous de leurs chefs-d'œuvre, la première fois qu'on peut en admirer à Paris une telle réunion. Chacun a le moyen, en quelques visites, d'acquérir des connaissances que possédaient seuls ceux à qui sont familiers les musées et les expositions de Londres.

Cependant, il faut le dire tout de suite, les organisateurs, et particulièrement sir Kenneth Clark, directeur de la National Gallery, n'ont pas entrepris de nous présenter, ni même de nous suggérer une histoire de la peinture en Angleterre.

Tout d'abord, ils n'ont — sauf pour les miniatures — commencé leur choix qu'au XVIIIe siècle. C'est un parti tout à fait justifié. Il y a eu, en effet, chez nos voisins, au moyen âge, des enlumineurs admirables ; aux XVIe et XVIIe siècles, des miniaturistes qui n'ont d'égaux dans aucun pays : Hilliard, Oliver, Samuel Cooper ont produit des chefs-d'œuvre de vérité et de poésie, dont demeureront enchantés tous ceux qui prendront la peine de regarder avec soin la vitrine qui contient leurs ouvrages. Hilliard, à lui seul mériterait une

étude. Mais, en fait de peinture proprement dite, l'Angleterre est restée longtemps tributaire du continent : la plupart des peintres de valeur sont des étrangers ou des demi-étrangers. Hogarth, qui a commencé à se servir de pinceaux vers 1730 (il n'avait auparavant rien fait que des gravures), est vraiment le premier grand maître national.

De plus, les organisateurs n'ont pas cherché à être complets. Ils ont laissé délibérément de côté des artistes aussi connus que Hoppner et n'ont pas flatté le goût du public. Comme on demandait à l'un d'eux, avant l'ouverture, s'il était content de l'exposition, il répondit spirituellement : « Je pense qu'elle plaira à ceux qui ne croient pas que la peinture anglaise c'est une dame avec un grand chapeau ». De fait, il n'y a ici qu'une dame avec un grand chapeau. Les œuvres ont visiblement été choisies pour leur seule qualité. Si l'on considère combien il est difficile de se faire prêter les tableaux qu'on désire (il n'y a pas d'exemple que certains de ceux auxquels on tient le plus ne vous soient refusés), il faut convenir que l'ensemble a été composé avec un goût parfait.

Mais, dans ces conditions, il n'y a pas lieu d'esquisser même un tableau de la peinture en Angleterre. Il n'est pas nécessaire non plus d'insister sur les liens qui existent entre notre art et celui de nos voisins : tout a été dit et fort bien là-dessus. Je préfère renvoyer le lecteur à l'avant-propos plein de grâce écrit par Louis Gillet pour le catalogue, ou au petit volume, si juste et si agréablement écrit, que Paul Jamot vient de publier sur « la Peinture anglaise ». Aussi bien la question de ces influences réciproques ne me paraît-elle pas, au fond, la principale : une œuvre vaut d'abord par elle-même. Quelle a été l'attitude de l'artiste devant la nature? Qu'a-t-il fait? Comment nous touche-t-il? Voilà, je crois, ce qui importe d'abord. Efforçons-nous donc d'aborder les tableaux de l'exposition sans parti pris, sans nous référer à des théories esthétiques qui n'ont de valeur que pour un temps, et sans les comparer à d'autres tableaux dont les auteurs avaient des préoccupations si différentes qu'il n'existe, entre les uns et les autres, pas de commune mesure.

Si l'on veut être juste envers l'art anglais, il faut y cher-

cher des qualités moins de forme que d'expression. Le sentiment plastique, si fort dans l'Italie de la première Renaissance par exemple, ou en France à presque toutes les époques, est faible en Angleterre ; le sentiment poétique, au contraire, y est vif et profond.

*
* *

Cependant, chose assez curieuse, celui que les manuels appellent « le père de la peinture anglaise », Hogarth, a précisément des mérites assez étrangers à ses plus illustres successeurs. La tendance moralisatrice ou satirique d'une grande partie de son œuvre ne doit pas nous fermer les yeux sur son véritable caractère. Il a, plus que tous les autres, le sens de la forme. Ses personnages sont, en général, fortement construits et ce n'est pas leur seule apparence superficielle qu'il nous donne. Il sait, quand il le veut, traduire d'un pinceau libre et chargé d'huile le charme fugitif d'un visage féminin — quoi de plus frais, de plus séduisant que la célèbre *Vendeuse de Crevettes?* — Mais il peut aussi nous rendre le vrai dans toute sa solidité. L'exposition ne renferme malheureusement pas le vigoureux portrait en pied du *Capitaine Coram*, qui expliquerait, mieux que tout autre ouvrage, ce que je veux dire. A défaut de cette toile, qu'on regarde, sans s'attarder à l'anecdote, dans *Après le mariage* (de la série du *Mariage à la mode*) le détail de la peinture : on admirera la fermeté avec laquelle est établie la figure — noir, or et blanc — du jeune homme à demi-étendu sur une chaise ; chaque chose est à son plan, avec son relief, son poids ; tout est dit sans artifice et sans coquetterie. Comme ce peintre-prêcheur est bon observateur et comme il s'est bien enseigné à lui-même son métier ! Quel progrès depuis *la Famille Cholmondeley*, de douze ans antérieure, où il y a tant de gaucherie et d'hésitation ! Et il suffit de se tourner vers *le Corsetier*, qui n'est qu'une esquisse, pour juger combien les premières indications de Hogarth, vers la fin de sa vie, sont expressives et justes.

Hogarth est né en 1697 ; Ramsay en 1713, dix ans avant Reynolds. Il n'y a ici qu'un portrait de lui, très caractéristique : une femme blonde, aux yeux gris, vêtue de noir et

de blanc. La sobriété de la couleur, une certaine volonté de construction, un peu de sécheresse dans le faire, rappellent la peinture française du même temps. Il n'y a rien là de ce qui fait le charme et parfois la faiblesse de l'école anglaise.

Nous y arrivons avec Reynolds et Gainsborough. Ces deux maîtres sont presque contemporains : le premier a vécu de 1723 à 1792, le second de 1727 à 1788. Leur caractère, leur conception de l'art sont très différents ; néanmoins, ils ont quelque chose en commun : cette fraîcheur de sensation, cette liberté de facture, cette absence apparente d'effort qui leur permettent de rendre sur la toile les plus séduisantes apparences de la vie.

Personne n'a mieux peint la femme. On peut juger que les portraits d'hommes de Gainsborough presque toujours, ceux de Reynolds assez souvent, sont un peu faibles parce que les visages ne sont pas très rigoureusement établis : une tête masculine, sauf dans l'extrême jeunesse, a des saillies et des creux qui lui donnent son caractère autant que la couleur de la peau, la nature du regard ou le dessin de la bouche. Mais les visages de femmes sont d'un modelé moins affirmé, la couleur et l'expression y importent plus que la forme. Reynolds, et surtout Gainsborough, excellent à peindre cette imprécision féminine. Ils n'ont pas eu, en cela, beaucoup de précurseurs : Rubens est éclatant, mais, sauf ceux d'Isabelle Brandt et d'Hélène Fourment, ses portraits ont peu d'individualité ; Rembrandt ne peint bien la femme que lorsqu'il peut la voir en profondeur.

Les Anglais, même si leurs modèles rêvent plus qu'elles ne pensent, savent faire apparaître ce qui distingue chacune d'elles. De ce qu'elles ont un charme un peu vague, il ne s'ensuit pas qu'elles ne sont pas elles-mêmes et qu'elles ne vivent pas.

Ce n'est pas par instinct que Reynolds les pénètre. Il avait l'âme assez sèche, mais l'esprit net. Il s'est appliqué toute sa vie à observer soigneusement ceux qui posaient devant lui et, toute sa vie, il a perfectionné ses moyens d'expression ; non par un développement naturel et, si l'on peut dire, « intérieur » de son art, mais en s'efforçant systématiquement d'assimiler les exemples que lui fournissaient les maîtres.

Ambitieux, désireux de faire une carrière brillante, il a pris de bonne heure l'habitude de juger les autres. Cela lui a servi pour ses portraits. Il s'est tout de suite avisé que l'attitude que le modèle tend à prendre de lui-même exprime autant sa nature que les traits de son visage. Quelques Italiens, et surtout Rembrandt, avaient su tirer parti d'un geste familier ; mais ils n'avaient eu que peu d'imitateurs. Parmi les Français, La Tour est le seul à avoir constamment pensé au choix de la pose ; encore accuse-t-il peut-être trop son intention. Reynolds y met plus d'aisance et de discrétion. Cela donne à ses portraits une vie physique qui souvent manque aux autres.

Ajoutons que la couleur devait être, au moment où les tableaux ont été peints, d'une fraîcheur ravissante et que l'exécution est toujours assez libre pour laisser travailler l'imagination du spectateur. Elle a cependant beaucoup varié au cours de sa vie. On voit très bien que, dans les années 1760, *la Comtesse Spencer et sa fille* ou *Warren Hastings* sont inspirés de la technique vénitienne : le tableau est peint presque entièrement en camaïeu ; la plupart des couleurs sont posées en glacis. Il en résulte d'ailleurs que les tonalités ont changé : Reynolds usait de laques qui ont pâli. Autour de 1770, c'est plutôt à Van Dyck qu'il demande conseil, aussi bien pour la manière d'associer la figure au paysage que pour la facture. Les portraits féminins en longues robes pâles qu'il fit à cette époque et dont le type est représenté à l'exposition par *Mrs Lloyd* ne seraient pas ce qu'ils sont sans Van Dyck. En 1781, il visita les Pays-Bas : la grasse peinture de Rubens, ses tons francs le conquirent. Il abandonna les colorations pâles et les glacis pour des couleurs plus vives, une peinture plus directe ; il usa du vermillon qu'auparavant il n'aimait pas. Je regrette que *la Duchesse de Devonshire faisant jouer son enfant* ne figure pas à l'exposition ; outre que c'est une composition des plus neuves et des plus charmantes, il n'est pas de meilleur exemple de la nouvelle manière de Reynolds : un accord de tons limité au rouge, au noir et au blanc, une peinture pleine et forte. On peut du moins se faire une idée des changements survenus chez l'artiste par le beau portrait de *Lord Heathfield*, en uniforme rouge, tenant la clé de Gibraltar qu'il avait défendu.

Ce qui manque à Reynolds, avec toute son intelligence et tout son goût, c'est une émotion un peu profonde. On la trouve chez Gainsborough, dont le caractère est presque l'opposé du sien. Peu de curiosité intellectuelle, une sensibilité vive, l'amour de la campagne et de la musique, un charme naturel.

Ses premiers ouvrages sont peu connus en France. Ils sont timides, assez naïfs, avec, dans les figures, une certaine élégance de dessin qu'il ne me paraît pas aventuré de considérer comme un souvenir de Gravelot, chez lequel il travailla trois ans à Londres. *Le portrait de Robert Andrews et de sa femme*, lui debout, le fusil sous le bras, en habit et bas blancs, tricorne et culotte noirs, — elle assise sur un banc vert vif, en robe bleu pâle et chapeau de paille, a une grâce un peu sèche, extrêmement séduisante. Le jeune couple est tout à fait à gauche d'une petite toile oblongue ; le reste est occupé par une vue de la campagne anglaise sous un ciel nuageux, avec au premier plan un champ de blé où les gerbes sont déjà liées. Peinture presque minutieuse, où rien ne fait prévoir les portraits largement exécutés, mais parfois trop minces, où de ravissantes jeunes femmes songent sous des arbres un peu conventionnels. Il y aurait plutôt ici excès de sécheresse ; mais il faut se souvenir que le tableau n'est pas tout à fait terminé : la toile restée vierge entre les deux mains de Mrs Andrews en est la preuve.

Il existe une série de doubles portraits du même genre, tous un peu gauches, tous exquis. Mais, dans les autres, le paysage est vu moins directement ; l'influence hollandaise s'y fait sentir. Car, comme la plupart des paysagistes anglais à leur début, Gainsborough a regardé Ruysdaël et Wynants. Mais, le jour même où il s'en inspire, il fait montre de qualités qui sont bien à lui : je ne sais si aucun Hollandais aurait trouvé la valeur du petit cheval blanc, qu'on voit dans le *Paysage du Suffolk*, si délicate entre le blanc crayeux d'une carrière et le gris du ciel. Quant à moi, je préfère ces soigneuses vues de campagne aux paysages plus habiles et moins sincères qui jouissent d'une grande réputation, *le Char de la moisson*, par exemple. Gainsborough disait qu'il faisait des portraits pour vivre, du paysage pour son plaisir : on ne s'en aperçoit pas toujours.

Comme tous ceux que leur sensibilité mène, il est inégal. Devenu portraitiste à la mode, il a fait beaucoup de portraits médiocrement significatifs, dont le charme poétique touche moins à mesure qu'on s'aperçoit qu'il demeure à peu près le même d'une toile à l'autre. *La Promenade matinale* rentre dans cette catégorie — encore qu'elle reste séduisante par son élégance aristocratique. Si l'on veut savoir ce que Gainsborough est capable de faire quand son cœur s'intéresse à ce qu'il peint, il faut (puisque le *Portrait de Mrs Sheridan et de Mrs Tickell*, du musée de Dulwich, n'a pu venir à Paris) regarder le portrait de ses deux filles, prêté par la National Gallery ou, mieux encore, celui de sa femme (à l'Institut Courtauld), qui est un chef-d'œuvre. Je ne connais pas, entre Rubens et Renoir — le Renoir d'environ 1880 — d'image féminine où la tendre chair du visage, la douceur de l'épiderme soient rendues de façon plus exquise ; et il y a ici quelque chose qu'on trouve rarement chez les deux maîtres que je viens de citer : une intimité de sentiment qui va jusqu'à l'âme du modèle.

Gainsborough est capable aussi de force. Le portrait de *Sir Benjamin Truman*, en habit brun et gilet jaune, est très ferme, très beau, et le personnage s'accorde à merveille avec un fond d'arbres, juste assez stylisé pour ne pas nuire à la figure.

*
* *

On loue beaucoup Raeburn de sa vigueur. Il est vrai que ses peintures font grand effet, mais cette apparente vigueur me semble tenir à un procédé d'exécution par touches carrées qui varie peu. Le portrait de *Sir John Clerk et sa femme* offre un effet de contre-jour original, mais l'artifice me gâte un peu le plaisir. Quant à Romney, les organisateurs n'ont pas voulu le représenter par un des nombreux et romanesques portraits qu'il a faits de lady Hamilton. Ils ont choisi un *Wesley*, dont le principal intérêt est de nous montrer les traits de ce réformateur qui eut une grande action sur l'âme anglaise, et un *William Pitt enfant*. Celui-ci séduit par la vivacité de la couleur — rouge vif, blanc, rose des chairs opposés au brun des feuil-

lages — et par l'aisance de la facture. Seulement cette facture, si l'on peut dire coulante, n'exprime les choses que d'une façon toute approximative.

Lawrence est un autre homme, bien que, de nos jours, on ne lui ménage pas les critiques. La *Reine Charlotte* (1791), peinte quand il avait trente ans, en robe bleue, mousselines et dentelles, est d'une exécution éblouissante. Plus tard, Lawrence trouvera des poses plus expressives, des fonds moins conventionnels, il ne peindra pas mieux. *Sir Harford Jones-Bridges* est d'un éclat étonnant, dans sa gamme sombre. L'*Archiduc Charles* (1818) est le type du beau portrait d'apparat. On peut trouver la pose un peu théâtrale et aussi le contraste de l'uniforme blanc, rouge et or avec le grand ciel nuageux ; on ne peut nier que ce soit non le portrait de n'importe quel général (comme le serait par exemple un homme en cuirasse de Rigaud), mais d'un homme ayant son allure personnelle et son existence physique propre. Delacroix ne s'est pas trompé sur Lawrence : « Avec un rare bonheur, écrit-il, il évite la raideur de certains maîtres sans tomber dans les grâces minaudières d'une époque plus récente. Ses personnages vivent réellement, ils pourraient marcher, se mouvoir. Il saisit sur les traits les nuances les plus délicates de mélancolie ou de gaîté et ce n'est encore qu'une partie de son talent. L'effet le plus pittoresque ajoute un admirable relief à ces têtes déjà si pleines de vie. On peut le blâmer de pousser jusqu'à l'affectation quelques recherches de contrastes piquants et inattendus, mais, au milieu de ses caprices, il vous captive encore. »

Lawrence n'a pas eu de successeurs qui puissent rivaliser avec lui dans son domaine. L'Écossais Geddes, de quinze ans plus jeune que lui, est très différent. Il est à peu près inconnu en France et c'est un excellent peintre. Le portrait de sa mère est fort beau : les bruns et les noirs profonds, le modelé de la bouche, la qualité du regard en font une sorte de chef-d'œuvre.

Quant à Etty, plus jeune encore (il est né en 1787), son mérite principal est d'être un bon peintre de nus, l'un des seuls de l'époque. Ses compositions romantiques du genre de *l'Orage* ne me touchent guère, mais il a peint d'un pin-

ceau voluptueux de beaux corps féminins : *la Jeune Indienne*, de la collection de sir Kenneth Clark, unit la grâce à la fermeté.

Avant d'en arriver au paysage, qui est peut-être le principal titre de gloire de l'École anglaise à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, il faut dire un mot des scènes de mœurs et des tableaux de sport. On ne pouvait, dans une exposition aussi restreinte, leur faire une grande place. Mais deux toiles de Zoffany, Allemand établi à Londres, spécialiste des portraits de famille à petite échelle dans un intérieur, suffisent à donner l'idée de son talent, qui est plein d'agrément ; il est sensible et peint avec esprit — beaucoup mieux que notre Boilly.

Deux Stubbs et deux Ben Marshall représentent parfaitement les peintres de chevaux et de chiens. C'est peut-être chez ces artistes que le sentiment de la forme est le plus vivant. Leurs animaux, leurs personnages sont modelés avec force et simplicité, et l'air circule autour d'eux : ce ne sont pas, comme ceux d'Oudry, des études rapportées dans un paysage ; les grandes étendues de terrain où passe l'ombre des nuages, les vastes ciels de Ben Marshall donnent la sensation vraie de la pleine campagne.

*
* *

Entre les Hollandais du XVIIe siècle et les Français du milieu du XIXe, les paysagistes anglais apparaissent sans rivaux. Wilson, Crome, Constable, Turner, auxquels on doit joindre Cotman et des aquarellistes comme Towne et Girtin, forment un ensemble vraiment admirable.

Wilson est de beaucoup le plus ancien en date. Il est né en 1714 et mort en 1782. Il a passé six ans en Italie et a peint, même après son retour, des vues où se devine le souvenir de Claude et de Poussin, allié à quelques réminiscences de Vernet ou même de Robert. Ces tableaux, étant nombreux, sont les plus connus ; plusieurs sont excellents, mais ils ne donnent pas la vraie mesure de Wilson. Avec juste raison, on n'a envoyé à Paris que des paysages du Pays de Galles ou d'Angleterre : ce sont les plus originaux et les plus beaux.

Grâce à son éducation romaine, il saisit toujours les formes du terrain et fait apparaître les reliefs et les plans ; il possède en même temps un sens merveilleusement juste de l'atmosphère. Des lointains bleutés, un ciel d'une pureté cristalline communiquent à *Snowdon* (1766) et au *Sommet de Cader Idris* (1774) une sereine beauté. Même du site le plus ordinaire il extrait de la poésie : *Tabley House* (1780) n'est qu'une maison rosée au-dessus de grandes prairies à peine ondulées entourant une pièce d'eau, sous un ciel pénétré de lumière ; c'est assez pour nous émouvoir. Je ne vois pas ailleurs, à cette époque, l'équivalent de pareilles toiles : Fragonard est plus grand peintre, Canaletto sans doute aussi et Guardi ; ils n'ont pas cette sorte de candeur, ni cette compréhension des lieux solitaires.

Constable et Turner appartiennent à une autre génération, ils sont nés l'un en 1776, l'autre en 1775, quelques années avant la mort de Wilson. Tous deux ont une personnalité bien plus forte et leur œuvre importe davantage.

John Crome est à peu près leur contemporain. Il a vécu surtout dans son comté natal de Norfolk et ne doit rien à personne, sinon aux Hollandais qui l'ont aidé à trouver sa voie. *Les Marais de la Yare* (1808) est une peinture un peu mince, avec de grands partis d'ombre et de clarté, qui dégage une mélancolie romantique. *La Lande de Mouschold* (1818), d'une exécution plus serrée, est un motif d'une extrême simplicité : un terrain presque nu, coupé d'une route qui monte vers un ciel nuageux. La sincérité profonde de l'artiste lui confère de la grandeur ; et je goûte l'amour avec lequel il a peint dans un angle tout le détail de quelques plantes sauvages.

Cotman est un compatriote de Crome, mais il ne lui ressemble pas. Il ne cherche jamais à suggérer la profondeur : ses toiles sont des couleurs assemblées par zones uniformes, qui forment un décor plan d'une ravissante arabesque. Les deux tableaux qui figurent à l'exposition ne donnent pas entièrement l'idée de son talent — on aurait pu en choisir de plus significatifs. Il faut aller voir à l'étage au-dessus ses aquarelles. Le style y est le même, mais elles sont plus belles. La réalité y est transposée et simplifiée de telle sorte que leur puissance

d'évocation est saisissante ; elles font rêver comme certaines peintures d'Extrême-Orient.

Il est un peu lassant d'entendre louer Constable pour l'influence qu'il a eu sur le paysage français, à la suite de son Salon de 1824, et pour une certaine division des tons dans laquelle on veut voir l'annonce de notre impressionnisme. Un peu agaçant de lire constamment qu'un des premiers mérites de Turner est d'avoir inspiré Monet et Pissaro. Je ne doute pas que Constable ait eu une action en France ni que Turner ait contribué à orienter certains de nos peintres vers l'étude de la lumière. Mais admire-t-on Rubens pour avoir aidé à former, outre Van Dyck et Jordaens, Watteau ou Delacroix? On l'admire d'être Rubens. Voyons donc plutôt ce qu'est Constable, ce qu'est Turner et ce qu'ils ont fait.

La manière de travailler de Constable est très particulière. Il existe de lui toute une série d'esquisses peintes d'après nature, d'une fraîcheur et d'une justesse qui enchantent. Qui aime la campagne anglaise en retrouve l'âme même : nous sommes replongés dans sa verdure paisible et diversement nuancée, nous en respirons l'humide senteur. Mais d'autres petites esquisses sont déjà exécutées à l'atelier, premières pensées d'un grand tableau ; car le but de Constable était de faire de grandes toiles qui résument toutes les caractéristiques des paysages qu'il a choisi d'interpréter. Là il n'imite plus ; il compose comme on compose une symphonie. Les esquisses dont je viens de parler sont déjà des transpositions du réel : sous les touches rapidement posées et un peu heurtées apparaît non la simple vérité — celle que, devant la nature, Corot s'efforçait de fixer avec une tendre soumission — mais une vérité volontairement déformée dans un sens poétique ou dramatique. Bientôt la composition grandit dans l'esprit du peintre. Pour le *Cheval qui saute*, on peut voir ici une toile de dimensions intermédiaires entre la première pensée et celle du grand tableau. Il manque à gauche une masse sombre qui sera introduite dans l' « esquisse définitive », laquelle, chez Constable, est de la taille même qu'aura l'œuvre achevée. Cette esquisse définitive est traitée avec une liberté, une hardiesse extraordinaires. Aucune forme n'est

arrêtée, chacune n'existe que par une juxtaposition, une superposition de violents empâtements, où les tons ne se fondent pas. Arbres, maisons, nuages, figures sont indiqués avec les mêmes moyens, la même fougue. Des taches de blanc, posées un peu partout, créent une espèce de vibration lumineuse.

Dans le dernier état, c'est-à-dire dans l'ouvrage final, tout s'harmonise. Le dernier état du *Cheval qui saute* ne figure pas au Louvre. Mais on peut voir face à face l'esquisse définitive de la *Charrette à foin* (Victoria and Albert Museum) et le tableau terminé (National Gallery), celui-là même qui fit sensation à Paris du vivant de l'artiste, et qui frappa si fort Delacroix. On constate que les touches de blanc ont disparu, que les autres disparates se sont apaisées ; le dessin s'est précisé, les masses se sont plus sobrement équilibrées. Je ne sais pourtant si l'avant-dernier état n'est pas le plus beau. On peut penser que cette facture est trop romantique, qu'elle disperse l'effet ; malgré tout, on ne résiste pas à son lyrique emportement. L'esquisse définitive du *Château de Hadleigh*, où paraît souffler un vent de tempête, est d'une grandeur pathétique.

Constable mettait parfois un très long temps à réaliser ses grandes toiles. Une des plus précieuses études de petit format est celle de l'*Inauguration du Pont de Waterloo* ; elle date de 1824 et représente un spectacle que l'artiste avait noté dès 1817 ; le grand tableau ne fut terminé qu'en 1832 : Constable avait mis quinze ans à le mûrir. Et, au cours de si longs travaux, la flamme ne s'éteignait pas. Jamais, si la preuve n'était sous nos yeux, on ne croirait qu'il travaillait de la sorte.

Y a-t-il le moindre rapport entre cette façon de concevoir le paysage et celle des impressionnistes? Il n'y en a pas davantage entre la leur et celle de Turner.

Celui-ci a commencé par peindre des toiles d'une extrême précision. Il avait été à ses débuts ce que les Anglais appellent « dessinateur topographe », c'est-à-dire qu'il avait, au cours de voyages faits sur commande, relevé avec la plus grande exactitude sites et monuments. Il lui est resté de cette éducation première une infaillible sûreté de dessin, un vif sentiment de la forme et une excellente mémoire visuelle. C'est peu à peu

qu'il est devenu le poète de l'eau, du ciel et de la lumière. Dès sa jeunesse, il a aimé la mer ; il apprenait d'elle à connaître le mouvement des flots et des nuages. Le plus ancien tableau de lui, à l'exposition, est la *Jetée de Calais* (1803 ; il avait vingt-huit ans) : c'est une peinture d'une rare puissance, un peu lourde. Quand, dix ans plus tard, il exécutait la *Matinée de givre*, il savait faire sentir comment l'air joue autour des choses. En 1827, les *Régates sur le Solent* nous rendent le souffle même du vent et l'incessante succession des vagues. En 1829, le *Canal de Chichester* nous met face à face avec un soleil qui irradie tout autour de lui. Pour en arriver là, il a consulté la nature, mais il a pris aussi conseil de Claude Lorrain, avec lequel nous savons qu'il a voulu rivaliser : rivalité qui n'a duré qu'un temps ; il a bientôt dépassé le vieux maître dans la voie de l'audace et de la fantaisie poétique.

Après 1830, sur la toile et sur le papier — les aquarelles de ses vingt dernières années sont plus féeriques encore que les tableaux, — il fait naître pour nous, comme Prospero sous sa baguette, des spectacles de rêve. Les peintures étonnantes que sont *le Château de Norham* ou la *Tempête de Neige*, les aquarelles de Lausanne, de Lucerne et de Venise ne sont que fluidité et couleur. Nous ne perdons pas pied dans ce monde créé par l'esprit de Turner, parce qu'il est né de sa sensibilité devant le réel. C'est pourtant un monde imaginaire ; il n'a jamais cherché à saisir directement la minute fugitive et ses toiles les plus aériennes, fruit de sa méditation, sont peintes sans hâte, avec la consistance d'un émail. La lumière n'est pour lui qu'une moyen d'exprimer cette partie mystérieuse de soi que, misanthrope et solitaire, il ne livrait à personne. Rien n'est plus loin de l'art impressionniste.

*
* *

Turner, avant de peindre des images mentales, a été un aquarelliste des plus vrais. Il n'était pas un isolé dans cet art d'interpréter la nature sur une feuille de papier sans la transformer. Il y a eu, en Angleterre, toute une école d'aquarellistes qui, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, n'ont pas ailleurs de rivaux. Ils ne cherchent

pas cette rapidité de notation, cette transparence que nous admirons chez Jongkind, par exemple, ou ne la cherchent qu'exceptionnellement — tel Cox dans la *Vue de Saint-Eustache*. Les aquarelles anglaises de cette période sont des sortes de petits poèmes où l'auteur a condensé une somme d'émotions éprouvées devant la nature. Cela leur donne souvent au premier abord quelque chose d'apprêté. Mais, dès qu'on entre dans le dessein du peintre, on saisit leur beauté. L'ainé des Cozens nous touche et Girtin, l'émule de Turner, mort à vingt-sept ans, et le poétique Cotman de qui j'ai parlé plus haut. Quant à Francis Towne, sa *Source de l'Aveyron*, avec ses grands plans simplifiés, ses colorations froides, est, en dépit de ses petites dimensions, la seule vue de glacier que je connaisse qui ait de la grandeur. Elle date de 1781 ; quels peintres comprenaient alors l'austère beauté de la haute montagne?

C'est ici qu'il faut dire un mot de ce charmant Bonington, qui passa le meilleur de sa vie en France et retourna mourir à vingt-six ans dans son pays. Ses aquarelles sont belles, ses peintures plus belles encore : il avait des dons admirables. L'exposition renferme sept peintures de lui, dont quatre viennent d'Angleterre. Quelle sensibilité, quelle aisance de main! On ne se lasse pas de contempler les claires arches gothiques de *l'Abbaye de Saint-Bertin* découpées sur un pâle azur voilé de blanc, ni la façade rose du *Château de Rosny* au pied des collines bleutées qui bordent la Seine, ni tous ces ciels nuageux si bien construits et cependant si mobiles. Les ciels des Hollandais sont souvent magnifiques, mais on les dirait fixés pour l'éternité ; ceux de Bonington, il semble que l'instant d'après, la brise va les défaire, pour les refaire et les transfigurer.

*
* *

Voilà que je me suis trop attardé auprès de ces grands paysagistes. Je n'ai rien dit de Blake, le visionnaire, ni de Rowlandson, l'observateur de la vie. Mais j'ai longuement parlé du premier ici même l'an passé et tout récemment du

second. Il me reste malheureusement peu d'espace pour examiner les peintures de la deuxième moitié du XIXe siècle et du début du XXe. Ce qui m'ôte quelque regret, c'est qu'elles sont moins représentatives que les autres.

Les préraphaélites — dont la confrérie date de 1849 — n'ont pas aujourd'hui les faveurs de la critique. Elle n'a pas tout à fait tort. On ne peut qu'estimer l'ambition qu'ils ont eu de créer, dans une Angleterre où le goût pictural s'était fort abaissé, un art à la fois plus proche du vrai et plus noble, inspiré des primitifs italiens pour la sincérité de sentiment et l'amour de la nature dans ses moindres détails. Mais quelque tendresse qu'on garde à Rossetti, de qui les visages féminins nous paraissaient si émouvants, si plaisantes que soient à l'imagination certaines de ses compositions (comme celles de Burne-Jones quelques années plus tard), il faut bien avouer que ses accords de couleurs sont souvent pénibles et que sa peinture n'est pas des meilleures ; ce doit être l'avis des organisateurs qui l'ont représenté surtout par des aquarelles, où le sentiment poétique est moins trahi par la réalisation. Les convictions artistiques et morales de Holman Hunt commandent le respect, mais comment défendre *les Deux gentilshommes de Vérone?* Ford Madox Brown, qui ne fit pas partie de la « Preraphaelite Brotherhood » et fut seulement l'ami de ses membres, use mieux de l'huile et de la brosse : si dans le *Dernier regard sur l'Angleterre* l'émotion n'est pas très plastiquement rendue, *les Petits agneaux* et *la Récolte*, malgré leur légère acidité, sont d'un vrai peintre. Quant à Millais, ses premiers ouvrages sont gâtés eux aussi par un excès de symbole et de sentimentalité et par un parti pris de ne rien sacrifier : les vrais primitifs savaient choisir ou du moins mettre les choses à leur place. Malgré tout, un tableau comme *la Jeune aveugle* n'est pas sans charme. Millais sentit si bien la faiblesse de l'esthétique préraphaélite qu'il changea plus tard sa manière et devint un exécutant libre et adroit ; il n'arriva jamais cependant à se débarrasser d'une certaine insistance inutile : on s'en convainc devant le portrait de trois jeunes femmes autour d'une table à jeu, qui porte le titre encore bien littéraire de *Atout cœur*. Ce tableau est inspiré des *Ladies Waldyrave* de Reynolds ; si la toile de celui-ci figurait

à l'exposition, elle fournirait la critique la plus éloquente de celle de Millais.

Le peintre-sculpteur Alfred Stevens, ni Watts ne sont représentés par des compositions trop académiques. Le portrait de *Mrs Collmann* par Stevens, ceux de *Lord Lawrence* et de *Swinburne* par Watts sont nobles et beaux : on pense devant ces derniers aux Vénitiens et à Ricard, mais un Ricard qui aurait plus de grandeur et de réelle poésie.

La peinture contemporaine figure avec un choix qui semble assez arbitraire. On a fait place à Conder — dont les harmonies colorées sont si délicates — à Orpen, Tonks, Mc Taggart, Mc Evoy, Greaves, et on a mis en évidence trois artistes encore vivants : Steer, Augustus John et Sickert. Aucun des trois n'est indifférent. Ils sont subi plus ou moins l'influence de la peinture française, même Steer, qui reste par certains côtés dans la tradition de Constable. Chercher à définir leur personnalité serait intéressant ; mais la place manque pour étudier en détail tel ou tel tableau et une vue générale, basée sur si peu d'ouvrages, serait presque sûrement fausse. Il faut attendre, pour les caractériser et les situer en regard de l'art « continental », une exposition de la peinture anglaise de notre temps. Une telle exposition serait la bienvenue. Elle nous découvrirait beaucoup de choses que nous ignorons et nous permettrait de discerner comment et sous quelle forme, malgré les apports de l'extérieur, subsiste le caractère national.

PAUL ALFASSA

D'« ORIANE » A « ÆNÉAS »

« ORIANE ET LE PRINCE D'AMOUR ». — On oublie trop vite, aujourd'hui. Combien de mélomanes gardent encore le souvenir de cette allégorie bouffonne que Vincent d'Indy s'est amusé à peindre en sa *Légende de Saint-Christophe*? Dans un tintamarre de grosse caisse, de cymbales et de tambour de basque, si fracassant qu'il domine sans peine le grêle cliquetis du xylophone, du célesta et des harpes laissant pleuvoir leurs *glissandos* en cataractes, les faux artistes défilent pompeusement sur la scène. Pitoyable mascarade! Tandis que ceux-ci transportent des blocs de pierre informes et des pancartes enluminées de barbouillages grotesques, ceux-là tirent orgueil d'on ne sait quels instruments qu'ils sont allés quérir, sans pouvoir en jouer, parmi les orchestres d'Asie. Et tous, ignares, impuissants ou imposteurs, se pavanent avec fierté en chantant à pleins poumons leur hymne de révolte :

Fauteurs d'un art ténu et rare,
Nous faisons la mode et nous la suivons.
Que tout soit abaissé à notre taille,
Haine à l'enthousiasme,
Haine à l'art idéal!
Plus de règles, plus d'études,
Faisons petit, petit, faisons original!

Cette plaisanterie exempte de fiel, mais un peu lourde, à la manière des charges d'atelier ou d'école dont nul ne songe à

s'alarmer, eut le malheur de déplaire. Tels compositeurs qui ne s'accordaient pas avec d'Indy sur le respect dû aux grandes formes de la musique, en prirent ombrage. Les premiers mots du chœur burlesque :

Fauteurs d'un art ténu et rare,

et les derniers :

Faisons petit, petit, faisons original !

irritaient furieusement les susceptibilités. Se croyant tournés en ridicule, ces musiciens jetèrent les hauts cris, et l'orage éclata soudain sur le Parnasse.

Au plus fort de ce vacarme, qui se produisit après la guerre, M. Florent Schmitt jouissait d'une tranquillité profonde. Quoiqu'il fût déjà un compositeur en renom, la nature même de ses ouvrages l'excluait de cette querelle. Nul plus que l'auteur de la *Tragédie de Salomé* ne semblait étranger à la devise :

Faisons petit, petit, faisons original !

Élève d'un musicien-poète à qui la beauté suprême apparaissait d'ordinaire sous les attributs du charme et de la grâce, M. Florent Schmitt avait su concilier de bonne heure son affection pour Gabriel Fauré, son maître, avec un goût décidé pour la véhémence et l'énergie, dès que sa pensée propre était en jeu. Il faut dire que M. Florent Schmitt trouvait facilement en lui-même de quoi satisfaire cette préférence. Ne joignait-il pas au coloris instrumental le plus chatoyant une entente remarquable des architectures monumentales et grandioses? Sa vigueur n'allait pas toujours sans brusquerie, de sorte que les délicats le jugeaient un peu rude. Il lui arrivait également, au comble de l'émotion dramatique ou lyrique, de sacrifier trop volontiers à l'emphase. N'importe ! sa prédilection naturelle pour les sujets hautains et les entreprises de longue haleine assurait à M. Florent Schmitt une physionomie incontestablement originale. Parmi nos aimables et ingénieux Petits Poucets, il faisait l'effet d'un colosse.

Ses caractéristiques sont restées pareilles, comme si les ans ne pesaient guère à ce tempérament robuste. M. Florent

Schmitt, Premier Grand Prix de Rome en 1900, est fidèle à lui-même depuis bientôt un demi-siècle. Grâce à leur puissance d'expansion, ses principaux ouvrages continuent de triompher aux concerts : ainsi de son *Psaume XLVI* pour soprano solo, chœur mixte, orgue et orchestre, dont M. Louis de Vocht nous a offert le 5 octobre 1937 au « Théâtre des Champs-Élysées » une audition inoubliable, et de son *Quintette* pour piano et cordes, véritable Léviathan de la musique de chambre, qui fut magnifiquement interprété le 8 janvier 1938 à la « Société Nationale » par madame Ina Marika et le Quatuor Capelle. Cette ampleur, cet éclat se retrouvent également dans les préludes et interludes que M. Florent Schmitt a destinés à l'*Antoine et Cléopâtre* de M. André Gide, d'après le drame de Shakespeare. La splendeur barbare de *Salammbô* ne l'a pas moins bien inspiré. Et si la *Symphonie concertante* pour piano et orchestre a déçu les dilettantes, c'est qu'ils ne peuvent sincèrement goûter une partition baroque, explosive, dont les mérites ne sautent pas aux yeux comme les défauts. Quoi qu'il en soit, cette mésaventure passagère ne les a nullement rebutés. Bien au contraire, soucieux de se dédommager, ils ont attendu avec d'autant plus d'impatience la « tragédie dansée » en deux actes sur un poème de madame Claude Séran que devait leur révéler au cours de ses prochains galas, selon les nouvellistes, madame Ida Rubinstein. Ce qu'on savait de la pièce — grande tapisserie à personnages dans le goût de la Renaissance française, — laissait espérer que les visions de M. Florent Schmitt pourraient se déployer ici dans toute leur splendeur.

L'œuvre inédite ne fut pas plutôt annoncée dans les journaux que les astrologues du feuilleton s'empressèrent de lui composer un horoscope. A les en croire, *Oriane-la-sans-égale*, selon le titre qu'elle portait alors, irait aux nues. Mais les étoiles, quand il s'agit d'un ballet, se montrent volontiers capricieuses. Dieu sait pour quelles raisons, *Oriane*, dont la page finale porte la date : *avril* 1934, n'exerça point sur madame Ida Rubinstein une séduction irrésistible. Après trois ans d'incertitudes et de langueur, l'œuvre vit enfin le jour à la « Société Philharmonique de Paris », grâce à M. Charles Münch. Encore fallut-il se contenter en l'occurrence d'une

présentation fort incomplète, réduite au commentaire musical ; pour le reste, costumes, décor, mouvements de foule, cortèges, spectacle de danse, on s'en remettait entièrement à l'imagination du public.

Le résultat passa toute espérance, et M. Florent Schmitt connut, ce soir-là, un des plus beaux succès de sa carrière. Présent dans l'assistance, M. Jacques Rouché s'avisa de son côté que cette « tragédie dansée » ferait honneur à n'importe quel théâtre, fût-ce sans le prestigieux concours de madame Ida Rubinstein. Et la décision ne tarda guère : *Oriane-la-sans-égale* fut inscrite au répertoire de l'Opéra.

Mais un fait nouveau, d'importance capitale, allait se produire entre cette audition mémorable et la représentation à laquelle l'Académie nationale de Musique et de Danse nous a convié le 7 janvier 1938 : le travail personnel de M. Serge Lifar.

Nous admirons tous chez M. Lifar, outre la forme plastique la plus noble, une technique dont la souplesse, la précision et l'autorité radieuse mériteraient d'obtenir les louanges, non seulement de la critique, mais de ce prodige ailé qui n'est plus que de nom, hélas ! Nijinsky. Reste à savoir si les lauriers du virtuose suffiraient aujourd'hui à M. Serge Lifar. A ses brillantes prouesses de danseur, on le voit associer, de plus en plus, les recherches d'une intelligence ouverte à toutes les curiosités, insatiable d'absolu. Comme son illustre prédécesseur, Noverre, dont la gloire a rayonné sur l'Europe du XVIIIe siècle, il se plaît à approfondir l'esthétique de la danse. Avec zèle, avec opiniâtreté, comme un jeune sauvage rêveur et farouchement enthousiaste, il en étudie les arcanes. Et bien loin de s'en tenir à des approximations sans péril, M. Lifar s'attache de préférence aux tentatives ardues, fussent-elles ingrates, redoutables ou même désespérées.

Ses dernières manifestations semblent révéler chez lui deux méthodes nettement opposées. Tantôt, choisissant un sujet à son goût, il lui prête en toute indépendance des rythmes neufs, des chorégraphies étranges et audacieuses, après quoi il trouve généralement un compositeur de bonne volonté pour lui fournir une musique appropriée, fille obéissante de la danse. On doit à ce procédé *Icare*, *David triomphant* et, plus

récemment encore, ce *Cantique des Cantiques* dont l'argument est de M. Gabriel Boissy et la partition de M. Arthur Honegger. Tantôt, en revanche, — et tel fut le cas pour *Oriane*, — M. Lifar revient à la formule traditionnelle : il règle alors ses pas et ses attitudes sur une musique préétablie.

Si le canevas de madame Claude Séran offre au décor et aux costumes des chances que ni M. Pedro Pruna ni M. Mouveau n'ont eu le tort de négliger, il met en jeu, d'autre part, une psychologie ardente et vague dont les détours peuvent sans doute intéresser le romancier ou le dramaturge, mais beaucoup moins le chorégraphe.

Puisque les dames d'atours et les pages, les bouffons et les jongleurs chantent en ce paysage lumineux de Provence les louanges de la princesse Oriane, écoutons avec eux cette fresque sonore. Au jardin de la poésie lyrique, le chœur et la symphonie célèbrent leurs noces avec une magnificence extraordinaire. Mais que deviennent entre temps la danse et la pantomime ? Nous diront-elles l'histoire de cette femme qui, pareille à la vierge de la parabole, n'eut point la constance d'attendre la venue merveilleuse de l'Amour ? Non certes, mais des épisodes gracieux, burlesques ou pathétiques se chargeront de nous exposer tout au plus ce thème si grave. Un riche marchand mongol étant venu lui offrir ses richesses, Oriane abandonne le gentil poète dont elle se croyait jusqu'alors éprise. Les deux hommes se prennent de querelle. Sous les regards indifférents de la coquette, le barbare assassine son jeune et charmant rival. Et la dureté d'Oriane prend, à cet endroit, un caractère vraiment féroce. N'importe ! elle en sera punie, car une malédiction pèse désormais sur elle. Quand le Prince d'Amour, si longtemps pressenti et désiré, pénètre dans l'enclos féerique, la vue du sang répandu lui soulève le cœur : il se détourne à jamais d'Oriane... Ivre de honte et de douleur, la princesse ouvre les grilles de son domaine au troupeau des masques joyeux qui passent en hurlant sur la grande route, car c'est justement la Fête des fous. Avide de s'étourdir, elle se mêle à leurs jeux, à leur tumulte. Bientôt, cédant à la curiosité, Oriane soulève à l'improviste la cagoule de son partenaire. Mais au lieu d'un gai visage, elle découvre une tête de mort. Saisie d'épouvante, la princesse

tombe inanimée. Le sabbat forcené persiste quelque temps encore, puis, quand les braillards se sont éloignés, il reste enfin sur la scène, dans la solitude et le silence du crépuscule nocturne, un pauvre cadavre de femme à l'abandon.

Ingénieux comme à son ordinaire, ou même davantage, M. Serge Lifar s'est évertué à nous rendre sensibles les péripéties et la signification générale de ce poème, qui porte bien aujourd'hui sa marque. Il n'est peut-être pas indifférent de noter certaines retouches. Par exemple, *Oriane-la-sans-égale* s'appelle désormais *Oriane et le Prince d'Amour* [1]. N'est-ce pas l'indice que, dans cette œuvre où tout s'effaçait naguère devant la magique influence de madame Ida Rubinstein, M. Serge Lifar, autant dire le Prince d'Amour, exerce maintenant un pouvoir au moins égal? Dans la tristesse du soir, avant que le rideau s'abaisse définitivement, il se présente sur le théâtre une dernière fois; venu des profondeurs du jardin, il marche lentement vers les restes mortels d'Oriane, éblouissant comme Lohengrin, songeur comme Parsifal. Et son apparition suprême, non prévue au livret, produit ici une émotion intense, car le Prince d'Amour a noble allure en son habit couleur de neige.

M. Serge Lifar ayant fait sienne cette « tragédie dansée », autant qu'un ballet de sa propre invention, le public eut la surprise de l'entendre dénommer, à ce propos : *choréauteur*. A-t-on cru le flatter? Mais un vocable ridicule, forgé sur des enclumes grossières, ne peut trouver grâce auprès d'un artiste soucieux de perfection. *Choréauteur!...* En vérité, la plume renâcle devant ce mot grotesque. Et comment passer outre sans effaroucher le gardien incorruptible du bon langage, sans encourir les foudres de M. Abel Hermant lui-même? M. Serge Lifar ne sera donc jamais *choréauteur* pour ses amis français; mais il sait bien que ceux-ci le tiennent depuis longtemps pour un chorégraphe du premier ordre. N'est-ce pas assez?...

Malgré toute son habileté inventive, M. Serge Lifar s'est trouvé ici en présence d'une tâche difficile. Madame Claude Séran et M. Florent Schmitt avaient écrit leur « tragédie dansée » en vue de madame Ida Rubinstein, et l'un et l'autre

1. Titre définitif de la partition qui a paru chez Durand et Cie, Paris (1937).

s'étaient adaptés de leur mieux à ce talent original, à cette individualité si forte. Ne demandant à la danse que le strict indispensable, ils avaient tout sacrifié aux cérémonies, aux cortèges, à la pantomime, à l'art des attitudes. Ces dispositions judicieuses se sont retournées contre eux. La protagoniste, l'inspiratrice par excellence ayant fait défaut, on a dû s'avouer que l'Opéra ne possède pas, en ce moment, une mime de cette valeur. Il a donc fallu attribuer le rôle d'Oriane, superbe mais écrasant, à une danseuse. On a fait dans ces conditions le meilleur choix possible, car mademoiselle Lycette Darsonval sait joindre à la finesse de la technique, à la pureté et l'élégance du style, une haute conscience. De son côté, M. Serge Peretti représente le jeune poète délaissé par Oriane avec la dignité gracieuse que l'on voit aux pages de Benozzo Gozzoli, dans la pompe solennelle de l'empereur Jean Paléologue. Et le rôle sinistre du marchand mongol trouve en M. Paul Goubé un interprète saisissant. Mais, en dépit de leurs talents réunis, ce spectacle déborde le cadre des ballets de l'Opéra. Pendant cinquante minutes, il nous maintient dans une atmosphère de lyrisme idéal, toute sillonnée d'éclairs philosophiques, où le plus subtil des chorégraphes risque par moments, si l'on ose dire, de perdre pied. Et les spectateurs se demandent alors si l'ouvrage n'assigne pas à la danse et la mimique une fonction au-dessus de leurs ressources.

Mais l'orchestre éloquent de M. Florent Schmitt, renforcé par des chanteurs solistes et les masses chorales, dispose d'un vocabulaire assez étendu pour suppléer aux défaillances. Même quand les idées mélodiques n'appartiennent pas à un ordre fort élevé, leur vertu constructive et plastique se prête généreusement aux ensembles architecturaux où le compositeur est passé maître.

Ainsi, dans le mouvement calme du préambule, un long dessin en triolets bizarrement scandés nous laisse d'abord indifférents ; il faut que l'oreille, s'accoutumant à cet avant-propos, l'adopte en quelque sorte comme un fil conducteur pour que son importance peu à peu se dévoile. Le motif à trois temps qui s'élève plus loin, au cours de cette même introduction, a du charme et une langueur mélancolique. N'ex-

prime-t-il pas l'amour sans espérance du jeune poète pour Oriane? Cette idée offre des analogies avec le thème délicieux que chante soudain le cor anglais dans le deuxième morceau de la *Mer* de Debussy, *Jeux de vagues*. Mais les effusions tendres ne foisonnent pas dans *Oriane et le Prince d'Amour*. Les rythmes saccadés et brutaux, les effets de violence, les fanfares impétueuses que nous connaissions déjà par le *Psaume XLVI*, ont ici la première place. Au moment où la princesse va paraître sur la terrasse, deux nègres porteurs de trompes lancent un appel retentissant pour signaler sa venue et convoquer ses hôtes. Et voici, au bout de quelques pages, la « Danse des Mongols » : haute en couleur et d'un accent féroce, elle mettrait en joie Emmanuel Chabrier, à la mémoire de qui cette partition est consacrée. Le second acte vaut-il exactement le premier? Il se peut ; néanmoins, on éprouve certains doutes. Quelques taches le déparent. La « Danse d'Amour », à sept temps, ne parvient pas à nous émouvoir. Et la conclusion, d'une turbulence voisine de la frénésie, avec sa Fête des fous et sa Messe de l'âne qui font penser à l'*An mil* de Gabriel Pierné, fatigue par l'excès monotone du bruit. Cette monstrueuse farandole tourbillonne dans le vide.

Les réserves formulées au sujet de ce second acte ne sauraient affaiblir la haute considération en laquelle nous tenons la nouvelle œuvre de M. Florent Schmitt. Depuis l'*Enfant et les sortilèges* de Maurice Ravel, *Oriane et le Prince d'Amour* est la partition de beaucoup la plus significative qu'un musicien français ait écrite pour le ballet.

***

« ÆNÉAS ». — Imaginons qu'il y a cent ans, la princesse de Lieven, désireuse de vérifier son pouvoir, eût imposé à M. Guizot d'écrire pour elle un scénario de ballet, en marquant bien sa préférence pour les grands sujets de l'histoire. On peut admettre que le grave homme d'État lui aurait apporté quelque chose de comparable au livret de M. Joseph Weterings.

Ce qui caractérise ce petit canevas, c'est qu'il ne s'y passe rien. L'*Ænéas* de M. Weterings est un ballet du type fleg-

matique. Avec le héros troyen, les spectateurs aperçoivent d'abord l'antre prophétique de Cumes. Mais au lieu de la Sibylle frémissante, ils y rencontrent une statue informe, colossale, qui ne peut guère rendre d'oracles. A son défaut, des chanteurs des deux sexes, étagés sur des gradins, à droite et à gauche de la scène, — comme cela se pratiquait jadis aux Ballets Russes de Diaghilew, avant la guerre, — figurent le chœur antique. Leur musique à la main, ils dispensent au fondateur de villes des conseils d'une incroyable banalité. Surviennent ensuite l'ombre de Didon, les fantômes des Joies funestes, dirigées par leur « Meneur », ainsi que les spectres plaintifs d'anciens compagnons d'armes qui, tous, voudraient retenir Ænéas auprès d'eux, le soumettre aux incantations du passé, l'empêcher vaille que vaille de poursuivre sa route vers le Latium. Mais le pieux guerrier, ayant résisté à leurs tentations, ne rêve que d'accomplir ses destins. Il part, et le second tableau nous le montre dans une Rome déjà presque entièrement bâtie, où l'emblème de la louve nourricière se dresse au faîte des colonnes. Et les chœurs, toujours fidèles à leur platitude accoutumée, fût-ce au paroxysme de l'enthousiasme, s'écrient alors à tue-tête :

Dans le chant, dans la prière (bis),
Puissent tous les peuples connaître la paix romaine !

Le programme de l'Opéra a cru préférable de substituer à *romaine* une épithète plus apaisante encore, une épithète de tout repos : *sereine !...*

Tel est ce morne oratorio. On demeure confondu à l'idée qu'un écrivain moderne, un contemporain, a pu ravaler à ce point une des plus nobles traditions de l'histoire. Hâtons-nous de relire Virgile, ou les *Troyens à Carthage* de Berlioz, afin de nous purger convenablement la cervelle.

M. Serge Lifar s'est appliqué de son mieux à vivifier cette larve. Oui certes, et il y a réussi, mais seulement dans la mesure où un artiste tel que lui ne peut subir d'échec intégral. On ne saurait dire qu'il ait masqué la boursouflure puérile et l'inanité de l'argument.

Mais il s'agit bien de cette prose. Si les Parisiens se pressaient, le 4 avril 1938, à l'Opéra, c'était pour y entendre, avec

autant de respect que d'émotion, l'*Ænéas* d'Albert Roussel, ballet en un acte et avec chœurs [1]. La plupart d'entre eux se croyaient en présence d'une œuvre posthume. Ils oubliaient qu'*Ænéas, opus* 54, avait eu deux représentations en août 1935 et mai 1936, sous la direction de M. Hermann Scherchen. Cela se passait à Bruxelles, au Palais des Beaux-Arts. La partition, fort applaudie là-bas, a paru depuis chez les éditeurs habituels ; mais, faute d'être accueillie par une salle parisienne, elle demeurait à peu près inconnue. L'Opéra s'est résolu à la faire connaître, voilà un an, et les conversations préalables s'engagèrent, quelques mois avant la fin d'Albert Roussel. Mais l'artiste nous ayant prématurément quittés le 23 août 1937, la réalisation d'*Ænéas* apparaît maintenant comme un hommage rendu à sa mémoire.

Cela est vrai, en un sens, mais à la condition de ne pas attribuer à cette pièce une place qui ne lui revient nullement dans l'œuvre si riche d'Albert Roussel. On aurait tort par exemple, croyons-nous, de la mettre au-dessus du *Testament de la tante Caroline*, simple opérette, mais qui nous en dit plus long sur les privilèges exquis du musicien. Sans doute les pages singulières, tour à tour brillantes ou pathétiques, ne manquent pas dans *Ænéas*. Pour notre part, nous goûtons surtout le mystérieux attrait de certains épisodes : l'adagio du prélude, aux frémissements surnaturels, la première danse d'Ænéas dans la solitude, et puis aussi les tendres adjurations de Didon, où mademoiselle Lorcia se montre bien touchante. D'une manière générale, l'élément dynamique prédomine en ce ballet, au point que cette sécheresse toute volontaire nous remémore par moments la *Troisième symphonie* ; mais nous y retrouvons aussi, à diverses reprises, l'artiste sensitif et délicat. Avec quelle grâce le chœur saisit le moindre prétexte pour nous offrir, à la volée, une impression de nature ! Celle-ci fait tout de suite paysage. Les monts et les plaines dorées par le soleil, un coq qui chante, la mer étirant et roulant ses marées : ces tableaux rapides attestent que l'auteur du *Psaume LXXX* et du *Quatuor à cordes* avait gardé intacts les dons charmants de sa jeunesse.

C'est pourquoi, sans doute, Albert Roussel plaît à la

1. Chez Durand et Cie, Paris, 1936.

génération qui vient comme il avait plu à ses aînés. Cet homme fin, discret, d'une politesse bien française, exerçait une séduction irrésistible. Il n'avait à aucun degré les tristes défauts de la vieillesse : le regret du temps perdu, le manque de curiosité, l'humeur chagrine, atrabilaire. Nous l'avions connu en 1913, après le succès triomphal de son ballet-pantomime le *Festin de l'araignée* ; et malgré le passage des années, il n'avait rien perdu de sa jeunesse apparente, lorsque nous eûmes l'étonnement d'apprendre soudain, en 1929, que l'on se diposait à fêter son soixantième anniversaire !...

Quant on lit maintenant l'étude si attachante, pleine de renseignements précieux, que lui a consacrée M. Arthur Hoérée [1], on mesure d'autant mieux la longueur et l'importance du chemin parcouru. Cet ancien officier de la *Melpomène*, de la *Victorieuse* et du *Styx* pouvait dire à la musique, comme Pelléas à Mélisande : « Je venais du côté de la mer... » Enseigne de vaisseau, il reconnut enfin que sa vocation de compositeur était irrésistible. Après des hésitations qui tenaient sans doute à son excessive modestie, il se voua dès lors à la musique, ainsi qu'on entre en religion. Et peu de lectures sont aussi émouvantes que les pages où M. Arthur Hoérée nous expose comment, à vingt-cinq ans passés, Albert Roussel résolut d'abandonner sa carrière initiale et de s'en retourner à l'école pour devenir, à son tour, un artiste. Le plus bel hommage qu'on puisse rendre désormais à l'auteur des *Évocations*, ce n'est point de disserter sur le fort ou le faible d'*Ænéas*, c'est de méditer respectueusement, pieusement, l'exemple qu'il nous a laissé.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

1. Éditions Rieder, Paris, 1938.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Je n'aurais point osé le dire, mais M. Maurras le confirme dans les pages magnifiques qu'il vient d'écrire sur *la Montagne provençale*[1] : la vraie Provence ; la Provence originelle, c'est le pays de l'intérieur, la Haute Provence. Quand, venant de la mer, on a traversé les Maures, on arrive dans la vaste dépression de l'Argens, que suit le chemin de fer. Sur le versant nord de cette dépresssion, on escalade une pente généralement calcaire, et on se trouve sur les plateaux de la feuille de Draguignan. Mais bientôt l'aspect change encore et on traverse avec stupeur d'énormes vagues de pierre, une tempête immobile, dont les vagues déferlent parfois en tous sens, comme sur la feuille de Castellane. Plus à l'ouest, ce paysage agité fait place à un vide immense que la Durance, dans des temps anciens, a recouvert de galets aujourd'hui cimentés : c'est le plateau de Valensole. La Provence, c'est tout cela : non pas le pays mou des hivernants, mais un pays dur, sec et assez rude, le pays de l'amandier et du chêne.

C'est de là que les Provençaux cent pour cent sont à peu près tous descendus. « Prenez, dit M. Maurras, la liste des vieilles familles entre 1700 et 1900, et regardez une carte d'état-major : qu'elles soient Barras ou Blacas, Valbelle ou Mirabeau, Chénerilles ou Fabrègue, Castellane ou Demandola, leurs maisons natales sont établies pour les trois quarts sur les balcons de l'Ouvèze, de la Bléone, du Verdon... En Pro-

1. Éditions du Cadran.

vence comme ailleurs, plus qu'ailleurs, la montagne est mère des hommes. »

C'est de là que les Maurras sont descendus, originaires de la hauteur du même nom, près de Saint-Julien-le-Montagnier, au sud; cette petite ville d'eaux de Gréoulx qui fut, je crois, une commanderie de Templiers. Le nom indique quelque colonie de Maures cramponnée là et qui finit par se laisser baptiser. Non point des Arabes sans doute, mais des Africains de race plus ancienne, le torse long et les yeux clairs, — et qui se sont croisés avec des filles du pays, des descendantes d'Ibères, ou de Grecs. Car des Celtes, il n'y en a pour ainsi dire jamais eu dans le pays, et si la civilisation y a été latine, le sang latin n'y a pas été très abondant. M. Maurras lui-même est bien plus grec que romain. Il est surtout provençal. Il appartient au type commun frappé par l'histoire, et où tant d'êtres divers se connaissent dans un seul. De son ascendance sarrasine, je ne sais ce qu'il pense, mais sous sa forme pure, elle lui est devenue à peu près étrangère. « Quelques courses que j'ai menées dans notre haut pays, dit-il, je ne puis me convaincre d'y avoir vu flotter la famille de mes fantômes, ni la trace, ni le souvenir, ni rien d'eux. » Il incline à penser que l'hérédité est affaire d'esprit, et que nous sommes surtout formés d'idées et d'images. Mais dans ces images apportées ne reste-t-il rien de nos aïeux? Ses ancêtres sont assez tardivement descendus de ce hameau de Saint-Julien, où tous les habitants portent encore le même nom que lui, et ils se sont fixés au débouché de la gorge de Roquevaire, dans ce qui est aujourd'hui l'arrondissement de Marseille. Le premier qui y soit connu est un certain Honoré Maurras, qui y fut consul au XVIIe siècle.

Imaginons que nous sommes assis en un point élevé, là où la Provence commence à être elle-même. C'est de là que l'écrivain va nous la montrer, dans sa variété d'abord. De cette variété le symbole sera la fleur du thym, qui est dans le nord du pays un pâle bouquet grisâtre et brûlant, à l'élixir dur et piquant; plus bas, dans les Alpilles, cet élixir devient sucré; au bord de la mer, le vent salin lui donne un farouche accent d'amertume. Devant ces trois figures et ces trois parfums de la même fleur, l'auteur se demande : « Qu'est-ce qui fait le

caractère commun de cette étrange terre où tout diffère et où tout se ressemble ? Quelle est la clé de la Provence ? » Ce n'est pas non plus le ciel. Il n'est pas d'un azur constant comme le croient les hivernants de Cannes et les sauvages de l'été à Saint-Tropez. Dans une très belle page, M. Maurras a montré ses duretés glacées, ses brusqueries et ses colères. Mais peut-être la solution de l'énigme est-elle dans l'accord entre ces contrastes.

Quoi qu'il en soit, la Provence est bien limitée et bien définie. On ne s'étonnera pas outre mesure que M. Maurras élargisse volontiers ces limites. C'est d'un bon fils, soucieux d'un beau patrimoine : d'un côté, il l'entend jusque sur la rive droite du Rhône, sans souci des protestations de monseigneur de Cabrières, et de l'autre, sur les Alpes, jusqu'aux abords de Turin, sans souci d'autres protestations. Et quand il considère le pays ainsi rassemblé, il le voit beau et riche au point de se suffire. Il est vrai que le plateau de Valensole a été changé en terre à blé, il n'y a pas très longtemps, et que jusque là il donnait les amandes du dessert. J'ai un peu plus de peine à me représenter comme une terre féconde l'étendue déserte du plan de Canjuers. Mais il porte des moutons. Je ne les ai point vus, mais les bergeries étaient là, près des gouffres où l'eau descend chez les morts.

Mais enfin il nous faut, comme la Provence elle-même, descendre jusqu'à la mer. A celle-ci encore M. Maurras a dédié une page originale et riche, à elle ou au peuple qui en était né, pour répondre aux pilleries des Barbaresques. « Au brigandage s'oppose le contre-brigandage, à la piraterie la course, et les belles guerres de prise pour lesquelles on partit de tous nos ports latins. Espagne, Italie, France, et qui finirent par former un beau peuple d'honnêtes bandits de mer. » Et il s'attendrit au souvenir de ces cinq bateaux, tous pleins d'écumeurs de mer, levés pour le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, qui saccagèrent les côtes du Levant et coulèrent une escadre turque.

Y a-t-il donc vraiment deux Provences ? Le dessein de M. Maurras est au contraire de le nier, ou plutôt de les si bien mêler qu'il n'en reste plus qu'une. Le matelot de la côte n'est que le laboureur désaffecté que le mécontentement rendit

marin. L'errant personnifie le fidèle et le vagabondage consolide le civisme. Non seulement dans le cœur des hommes, mais dans la nature, la terre et la mer mêlent leurs images et leurs caractères. Dans un tableau d'une étrange poésie, M. Maurras a peint le paysage océanique qu'on voit au pied du Ventoux, au coin le plus reculé de la Provence terrestre : ici le conflit de vagues de ces dentelles rocheuses, là les longs plis de l'écorce projetés en îlots. « La vaste conque emplie d'un véritable tourbillon de montagnes me parut le modèle du débat incompris, incompréhensible, le type d'un chaos tellement violent que je n'y comprenais plus rien à moi-même. » Ailleurs, au contraire, le désordre s'ordonne et M. Maurras finit son étude par une grandiose évocation de l'eau courante qui a taillé, selon les justes lois, l'entassement de la montagne, ouvrant des portes aux torrents à travers les rochers, ciselant d'un bout à l'autre le pays sur un plan d'ensemble, et l'Huveanne minuscule à la ressemblance du Verdon, unifiant ce pays d'apparence si sauvage sur un plan classique, le réduisant à une architecture, au plan général par lequel il descend en gradins jusqu'à la mer.

*
* *

Voici, je crois, le premier ouvrage de M. Louis Patelle[1], et il est extrêmement savoureux. Une part de jeu, qui y entre, lui ôte ce caractère simple et direct qui saisit dans les grandes œuvres. Mais sachons nous accommoder de cette fiction et de ce divertissement, qui sont merveilleusement intelligents. L'auteur feint de nous persuader qu'il transcrit les mémoires d'un jeune Chinois, arrivé à l'adolescence aux environs de 1900. En réalité, il trace le plus amusant tableau de la vieille Chine. Son jeune Chinois s'appelle Wang. Il vénère le passé avec une respectueuse admiration. Mais à mesure que M. Patelle en pastiche les termes, ce respect devient ambigu et cette admiration pleine de malice.

Wang est né en 1887 à Tchèn-Tou, capitale du Se-Tchouan, où son père était sous-préfet. Mais cela ne se dit pas si simplement en chinois. « Je suis né, dit-il, dans la Cité de la Perfec-

1. Wang. N.R.F.

tion, dans la province des Quatre-Vallées, dans la douzième année de l'ère Kouang-Hsu. » On l'appela d'abord le vilain petit chien, pour détourner de lui l'attention des esprits malfaisants. Quelques mois plus tard, la mère de son père lui donna pour nom de lait celui de Joli-Nuage. Quand il eut commencé brillamment ses études, il reçut le nom honorifique de Fleur littéraire. Mais son véritable prénom était I. Ce langage plein d'allusions et de détours fait un peu, dans le début, l'effet d'un jardin aux allées contournées. Savez-vous comment on fait entendre que quelqu'un n'est pas rassuré? Il a un démon dans l'abdomen. Les Précieuses n'eussent pas mieux dit. Mais cette promenade entre les métaphores est très agréable, et l'incertitude du détour est un charme de plus. L'auteur se divertit à l'accroître, en nous avertissant qu'on n'est jamais sûr de la traduction d'un texte chinois, que les assemblages de mots n'y suivent pas les lois du raisonnement européen et que le savant Fourmont, traduisant le titre d'un livre, l'a lu *la Besace de Yo-Kyao*, quand il signifiait *les Demoiselles Yu et Li*.

Notre première connaissance de Wang nous initie à celle de la famille chinoise et des rites. Il est le fils d'une concubine. Aussi l'appellera-t-il seulement tante. Sa mère officielle, celle qu'il appelle Ma, est la première épouse, à qui tous les enfants nés dans le gynécée sont censés appartenir. Quand Wang a un an, on le pose sur une natte, au milieu de toutes sortes d'objets imités en papier. Lequel va-t-il saisir? Ce choix marquera son avenir. Il va prendre un yatagan : exercera-t-il donc le métier peu honoré de soldat? Mais il se détourne et s'approche d'une rose : sera-t-il donc un homme frivole, à la recherche des enchantements de l'amour? Finalement il s'empare d'un cachet de mandarin. Il gouvernera les hommes.

Il est né d'une famille de mandarins. Son aïeul, aspirant aux hautes fonctions, s'était régulièrement présenté aux examens de Péking, et y avait toujours échoué; pour honorer cette persévérance, l'empereur Tong-Tché, quand le candidat eut atteint quatre-vingt-dix ans, lui décerna le plus haut degré des honneurs littéraires.

Pour le moment, Wang est un poupon aux mains de sa nourrice Iu-Ngo, une grosse fille vêtue de toile bleue qui, en se

promenant au jardin, les bras en balancier, clopine sur ses pieds bandés. Que de choses elle sait ! Elle connaît toutes les histoires des Têtes Volantes, à qui leurs oreilles servent d'ailes pour aller se nourrir de vers dans les étangs. Elle sait tirer des présages de la lune, la belle Tchang-Ngo, seule survivante de de sept sœurs pareilles, dont six furent tuées à coups de flèches par le premier empereur de la Chine. « Quand je serai grand, je tuerai celle-là aussi », dit Wang. — « Gardez-vous en bien, dit la nourrice, car le Vieillard de la Lune vous en punirait.» Ce vieillard est chargé, dès la naissance, de lier l'un à l'autre par un fil les enfants destinés l'un à l'autre. Rien ne peut rompre ce fil. On ne change pas la destinée. — En même temps, la grand'mère de Wang, une vieille dame élégante et cultivée, qui a vécu à Péking comme dame d'honneur de la princesse Kung, enseigne à l'enfant le culte des Ancêtres et lui apprend les histoires de la cour. Nous les apprenons du même coup et c'est ainsi que nous entrevoyons pour la première fois la terrible figure de l'impératrice Tseu-Hi, naguère si célèbre dans toute l'Europe. Le tableau de mœurs devient un saisissant résumé d'histoire.

Le père de Wang est un magistrat de la vieille roche, encore imbu de la sagesse des ancêtres. C'est ainsi qu'au début d'une affaire, il fait toujours donner trente coups de bambou à chacune des parties, pour les engager à ne pas le déranger pour des choses de peu d'importance. Les interrogatoires sont menés avec méthode. De temps en temps, le juge lance dans le prétoire un jeton sur lequel est marqué le nombre de coups de bâton à distribuer, ou bien il ordonne au bourreau de frapper un témoin sur la bouche, jusqu'à ce que le sang jaillisse. Il n'agit point par cruauté, mais pour inspirer la crainte des tribunaux et persuader les honnêtes gens eux-mêmes d'y recourir le moins possible. L'empereur Khang-Hi a dit : « J'entends que ceux qui s'adressent à la justice soient traités si durement que chacun... finisse par fuir les procès. »

Avec l'adolescence de Wang, nous voyons passer devant nous les diverses circonstances de la vie. Je ne puis énumérer toutes les leçons que nous en recevons. Mais je ne saurais passer sous silence l'aperçu qui nous est donné de l'art de faire la guerre. Notre héros a un oncle, Wang le Brave, mandarin

militaire, qui est chargé de réprimer une révolte dans le sud et qui emmène son neveu. Il lui montre les armes à l'arsenal, les sabres, les lances, les hallebardes, les boucliers d'osier et de cuir, les mousquets à mèche et à rouet, et les fusils d'un modèle plus récent, mais en si mauvais état que les soldats ne sauraient s'en servir : « Tant mieux, dit judicieusement Wang le Brave ; ainsi seront-ils moins tentés de déserter pour faire du brigandage. » En passant dans les magasins à obus, ce chef prudent a soin d'en soupeser quelques-uns, car les fournisseurs ont coutume d'en livrer qui sont en carton. Il a su choisir ses hommes en leur donnant des officiers riches, que l'adversaire achètera moins aisément. Il passe ses troupes en revue toutes à la fois, pour qu'on ne lui représente pas les mêmes hommes. Ces troupes présentent un aspect particulier : « Les cavaliers défilèrent les premiers, armés de lances et de mousquets à crosse à tête de dragon... Puis venaient les fantassins en casaque de laine rouge à revers et parements bleus, avec des bonnets coniques en latte de bambou, à l'épreuve d'un coup de sabre. Ces fantassins portaient en bandoulière le parapluie rouge en toile cirée et, accrochées à la ceinture, des espadrilles de paille ; les uns étaient armés de fusils modernes, les autres de fusils à mèche sans crosse, avec des poires à poudre et des sacs à balle. Puis venaient les recruteurs, — ceux qui pendant la nuit saisissent les hommes, coolies et vagabonds racolés au hasard, pas encore armés, portant des parasols et des lanternes et sur la tête un chiffon rouge comme signe distinctif. »

Cette armée se met en marche, la cavalerie à l'arrière-garde et groupée, pour que les hommes ne puissent aller vendre leur cheval et son harnais au marché voisin, ce qui arriverait infailliblement si on les envoyait en éclaireurs. La place du général lui-même est à l'arrière-garde ; il est porté dans une chaise, à côté des bagages et des munitions, pour empêcher ses lieutenants de s'en emparer au cas où ils passeraient à l'ennemi. Quand au jeune Wang, il monte une forte mule, le regard doux, l'humeur changeante, entêtée et curieuse, avec un goût prononcé pour le vin de riz. A ces traits, Wang n'a point de peine à reconnaître l'âme de sa vieille nourrice, morte un peu plus tôt. Les fantassins marchent en tête de la colonne ;

les nouveaux incorporés les suivent liés par une longue corde. Quelque prudence qui ait réglé ces préparatifs, on ne peut espérer une campagne sans surprise. Un commandant de compagnie s'aperçoit qu'il n'a, pour les dix modèles de fusil de sa troupe, que quatre espèces de munitions, dont le calibre ne correspond pas toujours à celui des fusils. Mais au moment où il va faire cette confidence, Wang le Brave a des pensées printanières et on est allé chercher une fille du pays, une traînée du dernier rang, qui, bien stylée, fait la chaste et menace de se suicider. Enfin, la campagne si bien menée s'achève par une grande victoire, l'ennemi ayant été livré par trahison.

*
* *

M. Saint-Georges de Bouhélier, qui avait déjà mis Napoléon à la scène, a eu l'idée de conter la vie de l'empereur dans un roman conçu à peu près comme une pièce, c'est-à-dire dans une suite de tableau significatifs [1]. Il est évident qu'un livre de ce genre peut varier à l'infini, selon les épisodes que l'écrivain aura choisis. Il semble bien que M. de Bouhélier ait jalonné son livre avec les heures qui ont, dans la vie du héros, le plus de contenu psychologique. Toute la première jeunesse est contenue dans une promenade avec Paoli, cette promenade même dans une phrase. Comme Bonaparte loue les étoiles : « Vue d'un certain point de l'espace, dit Paoli, la terre aussi est une étoile qui brille. » Mot puissant, semence jetée par le vieux partisan dans l'esprit de l'homme de vingt ans. « Ta destinée peut être belle, si tu le veux », dit-il encore. Deuxième tableau : les amours de Valence ; un Napoléon incertain de lui-même et brûlé de désir, gauche et enragé de l'être, et la charmante mademoiselle du Colombier, qui lui veut du bien. Troisième tableau : Vendémiaire ; les avanies remâchées, les brimades, les injustices et tout à coup l'heure de la chance.

La rencontre avec Joséphine, le mariage ne sont pas des moments moins caractéristiques, ni l'arrivée à l'armée d'Italie, qui est à elle seule un petit drame. Et nous voici à Lodi. Nous revenons à Paris, après Campo-Formio, pour assister à

1. Napoléon, grandeurs et misères. Fasquelle.

une soirée chez Talleyrand, ou plutôt pour y voir madame de Staël énergiquement rabrouée. Il a suffi que Bonaparte parle et une sorte de courant s'est établi. « Avant d'avoir été perçus, les quelques mots qu'avait prononcés Bonaparte avaient changé l'atmosphère... L'esprit a des moyens secrets de se répandre et il opère à distance. »

Cet appel à l'esprit parcourt tout le livre et il en est le vrai principe. Nous voilà sur la Méditerranée, en route vers l'Égypte. C'est la rêverie de Bonaparte qui remplit les pages comme elle remplit l'âme même du chef. « Aiguillonné par le désir, il ne jouissait que de ses rêves et ce qu'il avait obtenu laissait son imagination insatisfaite et amère. » Cette phrase est peut-être la clé de tout le livre. C'est à cette heure du songe qu'il nous est toujours montré. Le 18 brumaire ne nous est pas raconté, mais nous apercevons un moment celui qui va être le Premier Consul, chez lui, soupant avec un appétit de loup, entre les journées dramatiques du 18 et du 19. Pareillement, Austerlitz ne nous est pas décrit, mais la veille d'Austerlitz. La grande fresque historique est remplacée par la série d'épisodes qui ont été pour Napoléon des drames de l'âme : la mort du duc d'Enghien, l'arrivée du pape à Fontainebleau pour le sacre, un jour de jeunesse retrouvé dans une promenade à Brienne, la naissance d'un enfant de l'insignifiante mademoiselle Dennelle, preuve vivante que l'empereur peut fonder une dynastie...

Et à la réflexion, cette idée du drame personnel de l'empereur est non seulement émouvante, mais extrêmement vraisemblable. Ce que Napoléon a réellement vécu, ce n'est pas le chapitre qui lui est consacré dans les manuels d'histoire, c'est une suite d'émotions, d'indignations, de satisfactions profondes, de désillusions, et les pleurs versés, le soir de Waterloo, en chevauchant lentement entre Bertrand et Soult, — ces pleurs après lesquels s'achève le livre. Le destin de Napoléon, de la prédiction de Paoli au désastre final, c'est cela.

HENRY BIDOU

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

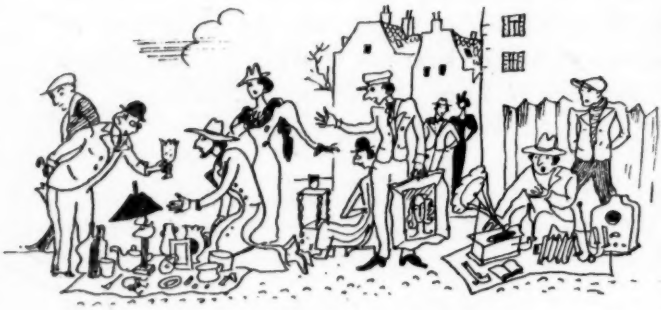
MARCHÉS AUX PUCES

Il est saison de penser à ces marchés devenus des institutions parisiennes : la Foire à la Ferraille, leur apothéose annuelle, achève, en effet, sa session de 1938 *(des Rameaux jusqu'au Jeudi-Saint, boulevard Richard-Lenoir).*

On parle toujours du *marché aux puces. Il en est au moins trois.*

L'un se tient, le dimanche et le jeudi, hors la porte d'Italie, sur l'avenue de Fontainebleau (en prolongement d'un marché ordinaire) et sur la voie qui, à angle droit, s'en détache vers le grand portail classique de l'asile de Bicêtre, l'avenue Eugène-Thomas. C'est le plus rustique de tous. Les maisons riveraines abritent peu de boutiques permanentes. Sur les étalages faits à même le sol, les « objets d'art », les plaques de cuir et les instruments utiles aux corroyeurs, nombreux à l'entour, trouvent des voisins inattendus, canards, cobayes et dindons. Marchands et chalands parlent français.

Un autre s'est établi, toujours sur la « zone », au nord de la porte de Montreuil (samedi, dimanche). Peu d'animation sur la vaste place circulaire mi-bordée de hautes maisons neuves, mi-ouverte sur la plaine pouilleuse où pointent le rocher du Zoo et la flèche de Saint-Louis de Vincennes. La foule est dans l'avenue Girardot (20e arrondissement) et l'avenue Gallieni (Bagnolet) : deux à trois kilomètres, en ligne droite, de boutiques où s'entassent de toutes neuves salles-à-manger, d'étaux qui offrent surtout des vêtements neufs, de marchands de moules et de frites. Arabes, Berbères, quêtes pour l'Espagne, T.S.F., T.S.F. surtout; du bruit et des effluves à vous étourdir.



Pour nombre de Parisiens, le marché aux puces est celui de Saint-Ouen ou, plus exactement, de la porte de Clignancourt. L'avenue, qui file vers Saint-Ouen

à Saint-Denis, étale sous des tentes les déballages les plus divers. La rue des Rosiers (à l'Ouest) et les ruelles adjacentes groupent les marchands de curiosités (vers la rue Biron, ils bâtissent de vrais magasins) et les cabarets à bancs verts ou l'on goûte une friture qui en vaut d'autres (samedi, dimanche, lundi).

Le public est bigarré : demoiselles et ménagères de Montmartre, bourgeois de tout Paris, femmes du monde en petite tenue qui cachent leur auto, antiquaires, libraires ; les marchands de bibelots parlent, en général, yiddisch.

Le Kremlin-Bicêtre, Montreuil et Saint-Ouen se retrouvent et se confondent, une fois par an. Pendant la Semaine Sainte, la Foire à la Ferraille prolonge, sur le boulevard Richard-Lenoir, la Foire aux Jambons qui part de la Bastille. Ainsi, les traditions les plus diverses se mêlent : la Foire aux Jambons, où les pieux Parisiens venaient acheter de quoi se « décarêmer » (jadis au Parvis Notre-Dame) ; la Foire à la Ferraille, héritière légitime des « maîtres crieurs de vieux fer » et « dépeceurs de carrosses » (jadis au quai de la Ferraille, aujourd'hui de la Mégisserie) ; la trôle où, il y a trente ans encore, nous voyions les ouvriers ébénistes vendre les meubles qu'ils faisaient à leurs loisirs (faubourg Saint-Antoine) ; les marchés locaux ; les marchés aux puces, enfin, où les chiffonniers de la zone écoulaient leurs trouvailles les moins ébréchées, où se sont, peu à peu, introduits les indésirables : fabricants étouffés par leur stock, snobs ravis de s'encanailler à bon compte, voire de découvrir une « merveille » soigneusement entreposée à Saint-Ouen par un antiquaire ayant, à Paris, pignon sur rue.

On trouve tout, sur cette zone : de la parfumerie bon marché, des Largillière à 25.000 francs, beaucoup de vieux souliers et même des puces. On trouve aussi, parfois, de belles choses.

Un amateur parisien, des mieux avertis, assure volontiers que, chaque jour de marché, un bon objet, au moins, est mis en vente et ses achats prouvent qu'il a raison : bon courage aux chercheurs !

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. J.-C. Dondel la lettre suivante :

Monsieur,

Je trouve dans le numéro du 1er avril, sous la signature de M. JACQUES-ÉMILE BLANCHE, un article intitulé "*Le Mythe de l'Art Vivant*" me mettant en cause comme co-auteur des *Musées d'Art Moderne.*

Il ne m'appartient pas d'apprécier les critiques que votre Éminent Collaborateur croit devoir formuler à l'égard des *Musées.* Toutefois il ne m'est pas possible de laisser passer deux graves erreurs matérielles dont la publication par votre Revue me cause un préjudice certain.

1o. A ma connaissance, aucun démenti n'a été opposé aux déclarations que j'ai été amené à faire au Journal des Beaux-Arts. Bien au contraire, l'interview publiée dans ce même Journal, à la date du 10 décembre, de M. RAYMOND ESCHOLIER, l'un des conservateurs du Musée des Arts, confirme mes dires en tous points. — 2o M. JACQUES-ÉMILE BLANCHE écrit : Les radiateurs commencèrent vers l'automne à détériorer certains tableaux...

Le chauffage n'a jamais fonctionné pendant la durée de l'Exposition.

Veuillez agréer, etc..

M. J.-E. Blanche, à qui nous avons communiqué cette lettre, nous répond:

La forme courtoise que M. DONDEL donne à sa réponse me touche beaucoup. Je l'en ai remercié, lui exprimant mes regrets d'avoir été si mal renseigné, par des personnages aussi qualifiés que possible pour que j'ajoutasse foi à leurs paroles. D'ailleurs je n'ai point cité de nom, faute de connaitre celui de M. DONDEL. Je croyais même que les palais du quai de Tokio étaient l'œuvre de plusieurs architectes.

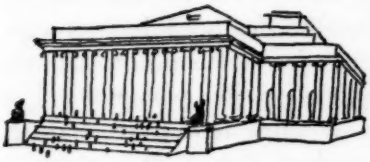
Réjouissons-nous si certains sujets de critique sévère, à *leur* ou à *son* endroit, ne sont aucunement valables.

J.-E. BLANCHE

NOTE DE LA RÉDACTION

L'article du Major JARVIS, *les Israélites au Sinaï,* qui a paru dans la *Revue de Paris* du 15 mars a été traduit par les soins de Mlle J. ROGIER.

LE MARCHÉ FINANCIER



Les bouleversements ont continué d'assaillir, à un rythme accéléré, les grands marchés financiers. A peine l'événement qui détruit subitement un ordre de choses établi de longue date est-il passé — citons, pour ne rappeler que les plus récents, l'Anschluss et le coup de force du Mexique contre les exploitations étrangères de pétrole — qu'un autre surgit tout à coup. Il en est ainsi du projet de « redressement économique et financier » soumis par le Cabinet Blum à l'approbation du Parlement au moment même où j'écris ces lignes. En laissant de côté toute question de doctrine, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, considérons simplement ceci : on se propose de mettre le marché des capitaux, du jour au lendemain, en présence d'une situation profondément modifiée, sans se soucier de l'inévitable et longue période d'adaptation qui lui serait nécessaire ; il ne semble pas que ce soit là un facteur puissant du prompt retour à la confiance.

Pensant ainsi, la Bourse de Paris s'est placée dans une position d'expectative, tout en se tenant prête à envisager la retraite ou la chute du Gouvernement de M. Blum. C'est là l'état d'esprit qui dominait dès avant la liquidation de fin mars et qui s'est prolongé parmi les vicissitudes quotidiennes.

Il a permis d'atténuer un peu, par une modeste amélioration des cours des valeurs françaises, les débits très onéreux de cette liquidation de mars qu'avaient influencée défavorablement les importantes régressions des Bourses de Londres et, surtout, de New-York. Ce n'est point que les « positions » fussent particulièrement chargées ; mais la plupart étaient des positions de refuge en valeurs étrangères qui se sont laissés surprendre par les événements extérieurs.

La liquidation passée, le marché ne pouvait guère faire autrement que d'attendre. D'aucun côté ne lui venaient des

encouragements. Les difficultés persistantes de Wall Street, la réaction des cours des matières premières à Londres commandaient la circonspection. Les indications rassurantes des milieux officiels anglais, sur la marche des négociations avec l'Italie, étaient contre-balancées par les soucis nouveaux que provoquait l'évolution de la guerre civile espagnole. Par ailleurs, les mouvements cahotés du cours de la livre sterling, sur le marché des changes, donnaient lieu à des interprétations sans cesse contradictoires de la part des spécialistes de ce marché. Enfin, par-dessus tout, notre situation intérieure, dominée par la présentation d'un programme financier comportant d'audacieuses innovations — et bien fâcheusement accompagnée d'une recrudescence des grèves dans l'importante industrie métallurgique de la région parisienne — contraignait à la prudence.

Néanmoins, malgré ces embarras, il est remarquable que jusqu'ici, nos rentes et, à côté d'elles, nombre de nos valeurs industrielles nationales aient fait bonne contenance durant ces premiers jours d'avril. Quoique leur amélioration, durant ces jours troublés, tienne sans doute à la perspective d'une consolidation gouvernementale sous une forme que souhaitent nettement d'importantes fractions de l'opinion, l'orientation, quoi qu'il advienne, n'en est pas moins à souligner et à retenir. Elle montre que notre marché boursier n'est point sans présenter encore des possibilités intéressantes. On ne peut prévoir, sans doute, avec certitude, quand et comment elles se développeront. Il est probable que certaines des traditions du passé devront être abandonnées. Il importe, dès maintenant, de chercher à le comprendre puisqu'il s'agit, en somme, de trouver, au moment propice, l'un des meilleurs moyens de défendre, sinon de sauvegarder les patrimoines menacés.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1938

		Pages.
MARCEL ARLAND	Terre natale	5
PAUL DE LABOULAYE	Souvenirs de Belgique (1870-71)	23
GILBERT MAUGE	Poèmes	53
MAURICE PERNOT	Le Maréchal Tchiang Kai Chek	59
LE MARÉCHAL ET MADAME TCHIANG KAI CHEK	Le Coup d'État de Sian	72
LUCIEN MAULVAULT	Glaïeul noir. — II	102
BERNARD LAVERGNE	Le Code moderne du Travail	132
ROLAND DE MARÈS	La Guerre civile espagnole	145
FRANK HARRIS	Bernard Shaw critique	158
PIERRE D'ESPEZEL	Le Palais de Justice de Paris	176
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	198
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Maurice Ravel	213

J. HACKIN, M. THIÉBAUT : Parmi les Livres.

LIVRAISON DU 15 MARS 1938

JACQUES CHARDONNE	Terre de l'Amitié	241
* * *	Quand l'État a nationalisé	253
LUCIEN MAULVAULT	Glaïeul noir. — Fin	264
MAJOR JARVIS	Les Israélites au Sinaï	309
MARCEL ARLAND	Terre natale. — II	332
JEAN MISTLER	Après Berchtesgaden	361
F. LE LIONNAIS	Le Jeu d'Échecs	371
PAUL ÉMILE	L'Expérience Roosevelt	387
CHARLES MORGAN	Défense du Roman	409
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	426
GÉRARD BAUËR	Léon Bérard à l'Académie	434
GÉRARD BOUTELLEAU	Neville Chamberlain	440
FRANÇOIS PORCHÉ	Gabriele d'Annunzio	454
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	461

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1938

		Pages.
JACQUES CHENEVIÈRE	Une Peine perdue. — I	481
ROLAND DE MARÈS	Le Chancelier Schuschnigg	512
KURT VON SCHUSCHNIGG	Allemagne et Autriche	522
MARCEL ARLAND	Terre natale. — Fin	550
JEAN MISTLER	Après l'Anschluss	585
P.-A. DE LAJARD	Souvenirs de l'Année 1792	593
GEORGES ROUX	La Ratification du Traité syrien	626
JEAN MASSIP	L'Angleterre et l'Europe	645
J.-E. BLANCHE	Le Mythe de l'Art vivant	657
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	673
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	684
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	698

JEAN POIRIER : Parmi les Livres.

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1938

P.-E. FLANDIN	La Politique intérieure	721
ANDRÉ DE LABOULAYE	L'Ambassade de P. de Laboulaye	735
PAUL DE LABOULAYE	Souvenirs	748
STEPHEN HUDSON	Myrte	773
STÉPHANE LAUZANNE	L'Angleterre, cette Ile...	802
ÉMILE MAGNE	L'Abbé Michel de Pure. — I	819
MARCEL THIÉBAUT	La C. G. T. éducatrice	844
JACQUES CHENEVIÈRE	Une Peine perdue. — Fin	878
ALEXANDRE ARNOUX	Les Grands Thèmes du Cinéma	907
PAUL ALFASSA	La Peinture anglaise au Louvre	918
CONSTANTIN PHOTIADÈS	D'Oriane à Ænéas	934
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	945

CHEZ PLON

KURT VON SCHUSCHNIGG

AUTRICHE MA PATRIE

Le Testament du dernier chancelier d'Autriche

In-8° écu avec une gravure hors texte .. .. **20 fr.**

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

L'AFFAIRE DE LA RUE LEPIC

L'éveil d'une conscience à travers le plus terrible drame judiciaire et sous l'influence de l'amour

ROMAN . .. . **18 fr.**

ARNOLD ZWEIG

L'ÉDUCATION HÉROÏQUE DEVANT VERDUN

Roman traduit de l'allemand par BLAISE BRIOD

Collection " **Feux Croisés** "
2 vol. .. .. **36 fr.**

PIERRE MAROIS

ROWENA

Adolescence 1938

ROMAN .. .. **18 fr.**

ALFRED FABRE-LUCE

JOURNAL INTIME 1937

« Confession d'un enfant du siècle »

18 fr.

HENRI POYDENOT

IMPASSE DE L'AVENIR

Un drame :
Une maison qui cherche son âme

ROMAN .. .. **18 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE :
CINQ LIGNES GROUPÉES : **TAITBOUT 76.60**

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : Jacques CHASTENET et Emile MIREAUX

Le plus grand journal d'information. Rend compte de toute l'activité politique, intellectuelle, artistique et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		50 fr.	95 fr.	180 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux	72 fr.	140 fr.	270 fr.
	Autres pays	95 fr.	185 fr.	360 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte pas même 50 centimes

Pour la Publicité, le Temps s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

Librairie DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS (Ve)

NOUVEAUTÉS

Les grandes Œuvres
DE
RUDYARD KIPLING

Traduction de L. FABULET, R. D'HUMIÈRES, A. AUSTIN-JACKSON, P. BETTELHEIM et R. THOMAS

2e Série *(1re série épuisée)* — ***Planches en couleurs*** *par le procédé Jacomet*

Le Chat maltais, ill. de Guy ARNOUX.
L'Homme qui voulut être roi, ill. de J. TOUCHET.
Sur le mur de la ville, ill. de Georges LEROUX.
Les Bâtisseurs de ponts, ill. de Pierre FALKÉ.
Stalky et Co, ill. d'Émile CARLÈGLE.

Tirage limité des cinq volumes (16 × 22,5)

15 ex. sur japon (de 1 à 15). L'exemplaire	**1.800** fr.
35 ex. sur hollande (de 16 à 50). L'exemplaire	**1.100** fr.
100 ex. sur lafuma (de 51 à 150)	*Souscrits.*
1.050 ex. sur vélin Aussedat. L'exemplaire, broché	**600** fr.
Relié demi-chagrin bleu à coins, dos orné, tête dorée	**875** fr.

Les cinq volumes ne se vendent pas séparément
Prospectus spécimen sur demande

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE RADIOÉLECTRICITÉ

par Maurice LAMBREY
Professeur à la Faculté des Sciences de Lille

Un vol. (14 × 20), nomb. fig., br.. **25** fr. Relié toile . . . . . **30** fr.

LES CONSTITUTIONS DE L'EUROPE NOUVELLE

par B. MIRKINE-GUETZEVITCH
Professeur à l'Institut des Hautes Études Internationales de l'Université de Paris

3e ÉDITION entièrement refondue et augmentée.
Avec les textes constitutionnels

Deux forts vol. (12 × 18,5), brochés. Chaque volume . . . . . **30** fr.

Bibliothèque **JUVENTA** *(série rouge)*

La Foire aux vanités, par W. P. THACKERAY.
Le Tueur de Daims, par Fenimore COOPER.
Le Cousin Pons, par H. de BALZAC.

Chaque vol. (12 × 18,5), ill. Br. . **6** fr. Relié . . . . . **10** fr.

Bibliothèque **JUVENTA** *(série verte)*

La vie des Poissons dans leur milieu,
par L. ROULE, *Professeur au Muséum*

Un vol. (12 × 18,5), 7 planches, couverture en trichromie, Broché. . . . . **16** fr.
Relié . . . . . **20** fr.

VIENT DE PARAITRE

LUCIEN MAULVAULT

GLAÏEUL NOIR

ROMAN

Tous ceux qui ont lu ***El Requete***, le premier livre de Lucien Maulvault, tous ceux qui ont lu ***Glaïeul noir*** dans la ***Revue de Paris*** voudront relire, dans son texte intégral, cette œuvre âpre, violente, qui prend à nouveau comme cadre la guerre d'Espagne et dans laquelle la Mort et l'Amour mêlent leurs terribles jeux

Un volume . . . . . 18 fr.

Librairie ARTHÈME FAYARD, 18-20, rue du St-Gothard, PARIS (14e)

VIENT DE PARAITRE

HUBERT BOURGIN

DE
JAURÈS
A
LÉON BLUM

L'ÉCOLE NORMALE ET LA POLITIQUE

Voici un livre passionnant, plein de portraits vivants, de souvenirs alertes et qui permet de connaître, sans déguisement, le rôle des grands acteurs normaliens dans la politique de la Troisième République

UN LIVRE D'ACTUALITÉ

Un fort volume de 520 pages. .. .. 30 fr.

Librairie ARTHÈME FAYARD, 18-20, rue du St-Gothard, PARIS (14e)

SEQUANA

présente chaque mois en édition spéciale de bibliophile les meilleures nouveautés inédites de tous les éditeurs et publie la revue d'information et de critique : **LE CAHIER**

Le volume Sequana broché au même prix que l'édition courante : **18 FRANCS**

Par abonnement à 12 volumes de votre choix à paraître dans l'année et service gratuit du Cahier : **200 FRANCS**

LE COMITÉ DES SÉLECTIONS SEQUANA EST COMPOSÉ DE MM.

HENRY BORDEAUX
JOSEPH BÉDIER
PAUL VALÉRY
ANDRÉ CHAUMEIX
PIERRE BENOIT
FRANÇOIS MAURIAC
ABEL BONNARD
LÉON BÉRARD
GEORGES DUHAMEL
EDMOND JALOUX
de l'Académie Française

POL NEVEUX
de l'Académie Goncourt
FORTUNAT STROWSKI
de l'Institut
TRISTAN DERÈME
PIERRE LYAUTEY
HENRI MASSIS
ANDRÉ MAUROIS
J.-L. VAUDOYER

VOICI QUELQUES TITRES D'OUVRAGES PARUS CES DERNIÈRES ANNÉES

J. de Lacretelle : Amour nuptial. — J. Bainville : Napoléon. — F. Mauriac : Le Nœud de Vipères. — Colette : la Chatte. — A. Maurois : Edouard VII et son temps — G. Duhamel : La Chronique des Pasquier (5 vol.). — Raymonde Vincent : Campagne. — G. Bernanos : Journal d'un Curé de campagne. — Paul Morand : La Route des Indes. — M. Van der Mersch : L'Empreinte du Dieu. — Roger Vercel : Capitaine Conan. — A. Bailly : La Fontaine. — Jean Giono : Naissance de l'Odyssée. — Francis Carco : L'homme de Minuit. — La Varende : Le Centaure de Dieu. — Lucien Maulvault : Glaïeul noir.

Bulletin à détacher et à adresser à SEQUANA, 33, rue de Naples, Paris-VIIIe

■ Veuillez m'adresser gracieusement un spécimen du "Cahier" et tous renseignements sur Sequana.

■ Veuillez m'envoyer le "Livre du Mois", Sequana et le Cahier pour 18 francs (contre remboursement 19 fr. 50). Étranger : 21 francs (contre remboursement : 24 francs.)

■ Veuillez noter ma souscription à douze volumes brochés de la Sélection Sequana à paraître dans l'année et au "Cahier" pour 200 francs (contre remboursement du 1er volume 205 francs). (Étranger : 240 francs.)

■ Je verse la somme de francs à votre Compte postal Paris 1618-37.

■ Inclus chèque, mandat de _____

■ Je paierai contre remboursement postal de _____

_____ le _____ 1938.

Nom _____

Adresse _____

(Signature)

■ Mettre une croix devant la proposition choisie.

LES ÉDITIONS DE FRANCE
20, Avenue Rapp, PARIS-VIIe Téléphone : Ségur 92-80, 92-81

LE MAGICIEN

Le nouveau roman de

SOMERSET MAUGHAM

le maître des lettres anglaises

(Texte français de Mme **E.-R. Blanchet**)

EST EN VENTE PARTOUT

Un volume .. .. **18** fr.

SNCF

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

le rail plus que jamais à votre service

G1

MAXIMILIEN VOX

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

ŒUVRES
DE
GABRIELE D'ANNUNZIO

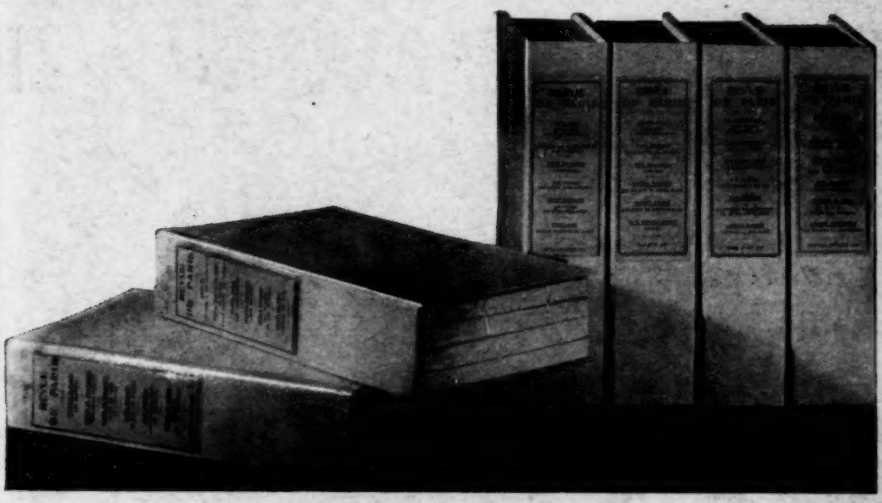
l'illustre écrivain qui vient de mourir

CONTEMPLATION DE LA MORT, un volume.. .. 18 75
EPISCOPO ET Cie, un volume .. .. 15 fr.
L'ENFANT DE VOLUPTÉ, un volume .. .. 15 fr.
LE FEU, un volume .. .. 15 fr.
FORSE CHE SI, FORSE CHE NO, un volume.. .. 15 fr.
FRANCESCA DA RIMINI, un volume .. .. 15 fr.
L'INTRUS, un volume .. .. 15 fr.
LA LEDA SANS CYGNE, un volume. .. .. 15 fr.
LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN, un volume.. 18 75
NOCTURNE, un volume.. .. .. 18 75
POÉSIES, un volume.. .. .. 15 fr.
LA TORCHE SOUS LE BOISSEAU, un volume .. 18 75
TRIOMPHE DE LA MORT, un volume .. .. 15 fr.
LES VICTOIRES MUTILÉES, un volume .. .. 15 fr.
LES VIERGES AUX ROCHERS, un volume.. .. .. 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Pour classer vos livraisons de la REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris*, et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Supplément pour expédition *à l'étranger :* 1 franc.

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs** *(pour l'étranger :* **36 francs**).

REVUE DE PARIS, 3, RUE AUBER, PARIS-IXe

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3 RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		120 »	61 »	31 50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		126 »	64 »	33 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	150 »	76 »	39 »
	Plein tarif	180 »	91 »	46 50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.

ES
ER

ois

de
ris,

la
ent

ites

fr.
»